This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

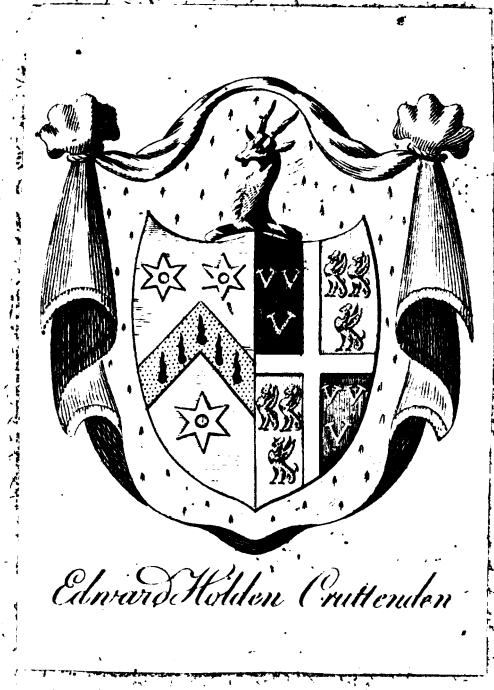
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Edward Holden Cruttenden

DF
721
.G99
178

VOYAGE LITTÉRAIRE
DE LA GRÈCE,
OU
LETTRES SUR LES GRECS,
ANCIENS ET MODERNES,
AVEC UN PARALLELE DE LEURS MŒURS.

PAR M. GUYS, SÉCRÉTAIRE DU ROI, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Marseille.

Troisieme Edition revue, corrigée, considérablement augmentée, & ornée de dix belles Planches.

On y a joint divers Voyages, & quelques Opuscules du même.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques; au Temple du Goût.

M DCC LXXXIII.

Bequest of
Levi L. Barbour
2-5-26

« Où ſont, dirai-je toujours, où ſont ces belles
» Prairies qu'arroſe le Sperchius : ce mont Taygete,
» autour duquel les jeunes filles de la Laconie courent
» comme des Bacchantes ; enfin ces Vallons agréa-
» bles, ces Bocages frais qui ſont au pied du mont
» Hémus, où je voudrois être encore ? »

VOYAGE
HISTORIQUE
ET LITTÉRAIRE,
OU
LETTRES SUR LA GRECE.

TRENTE-SIXIEME LETTRE.

ARCHITECTURE MODERNE.

IL en a été, Monſieur, des Grecs comme des Romains. Lorſque la Peinture & la Sculpture s'affoibliſſoient ſenſiblement, & déclinoient chez ceux-ci, l'Architecture s'y ſoutenoit. Ainſi vous trouverez encore chez les Grecs modernes des Conſtructeurs & des Architectes.

Vous lirez dans l'hiſtoire du Prince Cantimir, que le Sultan Sélim I, s'étant emparé de toutes les Egliſes de Conſtantinople, en laiſſa

une aux Grecs en faveur d'un Architecte de cette Nation, qui avoit bâti, par ſes ordres, une grande & magnifique Moſquée à Andrinople. C'étoit le neveu d'un autre Architecte que Mahomet II avoit employé dans la conſtruction d'une Moſquée qu'il fit élever à Conſtantinople. Sélim fut ſi content de ſon Architecte, qu'il lui fit préſent, non-ſeulement de l'Egliſe Grecque, mais encore de toute la rue où elle étoit ſituée (1).

M. *le Roi*, Architecte, pendant le ſéjour qu'il a fait à Conſtantinople en 1753, ayant été conduit à la Moſquée que faiſoit bâtir Sultan Mahmoud, ne put s'empêcher d'admirer le procédé ſimple & facile avec lequel l'Architecte Grec, chargé de la conſtruction de cet édifice, élevoit la grande voûte, qui le couvroit entièrement. Une perche, placée au centre de l'échafaudage qui rempliſſoit l'intérieur de la Moſquée, ſe mouvant circulairement en tout ſens, décrivoit ſucceſſivement tous les différents cercles de la voûte, & déſignoit la place de chaque brique qui entroit dans ſa conſtruction. Lorſque par ce procédé la perche, en s'élevant peu-à-peu,

(1) Hiſtoire de l'Empire Ottoman, *Tome II, pag. 56.*

étoit parvenue à la ligne perpendiculaire, on fermoit la voûte avec une pierre qui en faisoit la clef.

Vous parlerai-je du Palais de l'Empereur Dioclétien à Spalatro en Dalmatie ? C'est encore un édifice où l'on voit beaucoup de fragments grecs employés, & qui rappelle la magnificence des anciens monuments de la Grèce, quoique dans l'ensemble on apperçoive des marques sensibles de la décadence de l'Architecture. C'est le jugement qu'on ne peut s'empêcher d'en porter à la vue des ruines dessinées sur les lieux par M. *Clérisseau*, avec cette précision & ce goût qui distinguent tous les ouvrages de cet habile Architecte ; mais on admire avec étonnement le choix du site & la beauté de l'aspect de ce vaste édifice bâti au bord de la mer.

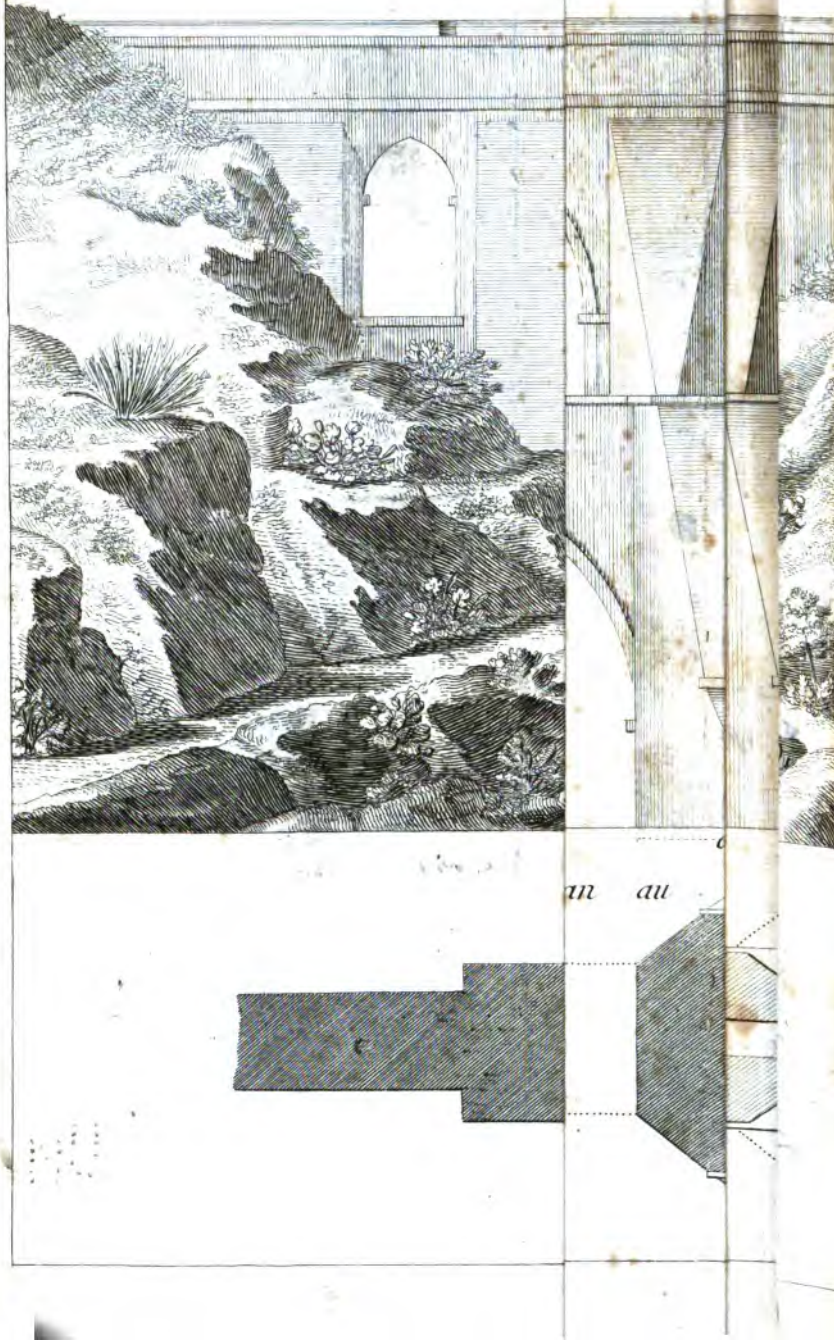
On voit, sous le regne de Justinien, deux Architectes Grecs dont l'histoire des Arts a dû conserver les noms. Ce sont Anthémius & Isidore, qui bâtirent le magnifique Temple de Sainte-Sophie. Les connoisseurs admirent toujours l'idée grande & hardie d'un plan circulaire établi sur des arcades réunies ou liées ensemble par des pendentifs : construction qui a servi

DESCRIPTION

de l'ancien Aqueduc de BOURGAS, à trois lieues de Conſtantinople.

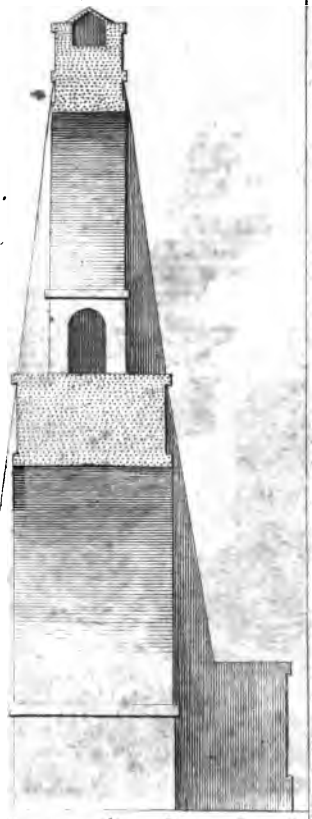
» L'AQUEDUC de Bourgas, plus épais dans
» le pied, qu'il ne l'eſt dans la partie ſupérieure,
» traverſe, dans un eſpace d'environ 420 pieds,
» un vallon embelli par une prairie agréable
» où coule un ruiſſeau ; il ſert à joindre de
» droite & de gauche deux collines égales en
» hauteur à l'Aqueduc même, qui a 107 pieds
» dans ſa plus grande élévation. Cet Aqueduc
» eſt à deux étages percés chacun de quatre
» grandes arcades faites en tiers-point, & qui
» s'élèvent en correſpondance les unes au-deſſus
» des autres. Chaque arcade eſt ſéparée par une
» pile contre laquelle ſont appuyés en dehors
» des éperons ou piliers butans, qui partant du
» pied de la pile, s'élèvent en talus continu
» juſqu'à ſon ſommet, & ſe coupent ſur leurs
» ſurfaces en différents ſens, de manière qu'en
» ſe reployant ſur eux-mêmes ils viennent mou-
» rir à rien. Ils laiſſent ainſi dans leur milieu
» une place où l'on a pratiqué, à trois hauteurs
» différentes, de moindres ouvertures, ou de

UNIV. OF MICH.



rofils.

Fig. 5.



Profil pris au milieu d'une Arcade

» plus petites arcades dont l'idée ſeule annonce » bien dans l'Architecte qui a imaginé cette » conſtruction, une intelligence peu commune » dans l'Art de bâtir. Car, outre qu'aucun édi- » fice de cette nature, antique ou moderne, » ne lui en avoit fourni l'exemple, par ce moyen » ſimple il a ſu diminuer beaucoup la dépenſe, » & procurer à ſon Aqueduc une légèreté qui, » ſans nuire à la ſolidité de ſa ſtructure, en rend » l'aſpect très-agréable.

» Une autre ſingularité remarquable, & dont » on ne connoît pas de modèle dans aucun » ouvrage de ce genre, c'eſt qu'on peut par- » courir même à cheval cet Aqueduc à la hau- » teur de ſon premier étage, ou du ſecond » rang d'arcades, attendu que les piles y ſont » percées dans leur épaiſſeur de manière qu'el- » les laiſſent un libre paſſage pour traverſer » l'Aqueduc d'un bout à l'autre ſans rencontrer » le moindre obſtacle. Ce paſſage à travers » les piles, eſt tracé dans la moitié du plan pris » au niveau des ſecondes arcades. En jetant les » yeux ſur la planche, figure 2, on verra que » l'eſcalier qui conduit à l'endroit où le premier » étage prend naiſſance, eſt pratiqué dans l'épaiſ- » ſeur de la première pile de l'Aqueduc, &

» que le chemin qui aboutit au pied de cet » escalier, est percé dans l'épaisseur du massif » de maçonnerie dont il me reste à parler.

» Le corps de l'Aqueduc, tel qu'on vient de » le décrire, n'étant pas suffisant pour joindre » dans la partie la plus élevée les sommets des » deux collines, il a fallu le prolonger jusqu'à » cet endroit, & construire de chaque côté » de l'Aqueduc, un massif de maçonnerie con- » tinu, qu'on a percé de quelques ouvertures » pour en diminuer le volume, & l'accorder » autant qu'on pouvoit avec le reste de l'édi- » fice. Au moyen de ce prolongement l'Aque- » duc a 120 toises détendue dans sa plus grande » longueur.

» Du point où ce massif touche au sommet » de la colline, part le canal qui parcourt inté- » rieurement l'Aqueduc à son sommet, & qui » conduit à couvert l'eau qu'il porte sur la col- » line opposée. Des dalles de pierre jointes avec » art & disposées en talus en forment le toit, » & terminent tout l'édifice. On ne peut assez » faire l'éloge de cette construction. L'appareil » en est admirable ; toutes les ouvertures, gran- » des ou petites, portent un revêtement en » pierres de taille qui en rend le trait pur : ce

» qui donne à tout l'ouvrage une magnificence » & une propreté qui frappent tous les ſpecta- » teurs ».

Explication des figures numérotées dans la planche ci-jointe.

La Ie. figure repréſente une moitié du plan de l'Aqueduc, pris au niveau du rez-de-chauſſée, ou du premier rang d'arcades.

La IIe. exprime la moitié du plan au niveau du ſecond rang d'arcades. On peut y remarquer le paſſage pratiqué à travers les piles, pour parcourir la longueur de l'Aqueduc à cette hauteur.

La IIIe. fait voir l'élévation générale de l'Aqueduc, ſa liaiſon avec les deux collines, la décoration de ſes piles & la proportion de ſes arcades. On y apperçoit, vers le bas des deux collines, le chemin qui conduit à l'entrée du maſſif de maçonnerie, & qui, après avoir traverſé intérieurement une partie de ce maſſif, aboutit à l'eſcalier pratiqué dans l'épaiſſeur de la première pile, comme l'indiquent les lignes ponctuées au-dehors de la pile. Cet eſcalier conduit au premier étage de l'Aqueduc.

La IVe. eſt un profil pris au milieu d'une pile, qui fait voir la liaiſon & la diſpoſition de toute la ſtructure.

La Ve. eſt un autre profil pris au milieu des arcades.

M. Bourlat s'eſt contenté, comme on voit, d'indiquer ici ce qu'il laiſſe aux Artiſtes à diſcuter avec plus de connoiſſance & plus de détail; je m'en tiens auſſi de ma part à ce peu de vues générales ſur l'Architecture des Grecs. « *L'ANTIQUITÉ*, dit *Quintilien*, nous a tellement pourvus de Maîtres & d'Exemples, » qu'aucun âge, dans l'ordre des choſes, ne » paroît plus heureux que le nôtre, puiſque » tous ceux qui l'ont précédé n'ont travaillé » que pour notre inſtruction (1) ».

Je ſuis, &c.

---

(1) *Tot nos præceptoribus, tot exemplis inſtruxit Antiquitas, ut poſſit videri nulla, ſorte naſcendi, ætas felicior quàm noſtra, cui docendæ priores elaboraverunt.* Inſtit. Orat. lib. 12. c. 11.

TRENTE-SEPTIEME LETTRE.

Inſcription découverte ſur une des portes de Conſtantinople.

JE vous ai promis, Monſieur, l'Inſcription que je découvris, il y a quelques années, ſur une des portes de Conſtantinople. Je la communiquai dans le temps à M. le Chevalier *Faukner*, Ambaſſadeur d'Angleterre, & à M. de *Peyſſonel*. Ce dernier ayant fait la même promenade que moi, en ſortant par la porte d'Andrinople, juſqu'au château des ſept Tours, en a fait une deſcription très-inſtructive pour un voyageur qui veut connoître exactement Conſtantinople. Il a bien voulu me communiquer ſon écrit, & j'en extrais l'explication qu'il a donnée de l'Inſcription dont je parle. Ainſi je n'aurai que le mérite de la découverte, & vous devrez l'intelligence du monument à M. de Peyſſonel que je vais laiſſer parler à ſon tour.

» EN ALLANT de la porte d'Andrinople aux » ſept Tours, le long des Remparts, & après » celle de *Top Capiſi* ou des Canons, ainſi

» nommée, parce qu'il y a trois boulets de » Canon enchâſſés ſur le ceintre (1), on trouve » la quatrième porte nommée en Grec Νέα πόρτα, » & par les Turcs *Yegni Capi*, nouvelle porte. » Elle eſt remarquable par une inſcription qu'au- » cun voyageur n'a encore obſervée, & qui » mérite bien de l'être. Elle eſt gravée en relief » ſur une pierre qui ſert de conſole à l'entable- » ment, en ſorte qu'elle eſt viſiblement dépla- » cée, & ne ſe trouve là que par haſard. Je » la tranſcris telle qu'elle eſt ».

THEODOSI JUSSIS-GEMINO-NEC-MENSE } peracto;
CONSTANTINUS-OVANS-HÆC-MOENIA-FIRMA } locavit.
TAM CITÒ, TAM STABILEM PALLAS VIX conderet } arcem.

C'EST-A-DIRE:

C'EST par les ordres de Théodoſe, qu'en moins de deux mois Conſtantin triomphant éleva ces murs. Pallas auroit de la peine à bâtir en ſi peu de temps une fortereſſe auſſi ſolide.

» On eſt redevable de cette découverte à

(1) C'eſt contre cette porte que Mahomet ſecond fit dreſſer ſa principale batterie, dans l'attaque où l'infortuné Conſtantin Paléologue perdit l'Empire avec la vie.

» M. G. qui, faiſant le tour des murs avec » M. *Laugier*, Médecin de l'Empereur & de » la Reine de Hongrie, remarqua cette Inſcrip- » tion dont une partie n'eſt guère liſible, à » cauſe de la mouſſe dont l'eau qui découle » de la corniche a couvert en partie la pierre. » Cette corniche eſt auſſi chargée d'Inſcriptions » Grecques qu'il n'eſt pas poſſible, par la mê- » me raiſon, de déchiffrer.

» Le Théodoſe dont il eſt parlé dans cette » inſcription, étoit Théodoſe le jeune, fils » d'Arcade & d'Eudoxie, & le Conſtantin » à qui le marbre donne l'honneur d'avoir, » par l'ordre de cet Empereur, fait conſtruire » ces murs en moins de deux mois, étoit Gou- » verneur ou Préfet du Prétoire. Ce fait eſt » prouvé par les deux Inſcriptions ſuivantes rap- » portées dans l'Anthologie, L. 4. Chap. 18. La » première avoit été gravée ſur la porte du » Xilocirque, & l'autre ſur la porte d'or. » Les voici :

Θεοδόσιος τόδε τεῖχος ἄναξ καὶ ὕπαρχος ἐώας Κωνσταντῖνος ἔτευξαν ἐν ἡμασιν ἑξήκοντα.

C'eſt-à-dire : *En 60 jours l'Empereur Théodoſe & Conſtantin, Préfet de l'Orient, ont conſtruit ce mur.*

Ημάσιν ἑξήκοντα φιλοσκήπτρῳ βασιλῆϊ
Κωνσταντῖνος ὕπαρχος ἐδείματο τεῖχεϊ τεῖχος:

C'eſt-à-dire : *En 60 jours le Préfet Conſtantin a conſtruit pour l'Empereur, ſon Auguſte Maître, ce mur ſur un autre mur.*

» Ces deux Inſcriptions ne ſubſiſtent plus ; » mais il eſt aiſé de voir qu'elles ont été faites » en même temps que la latine qui leur ſert » d'interprétation. L'eſpece de défi que le Pré- » fet, fier de ſon ouvrage, fait à Pallas, porte- » roit à le ſoupçonner d'en être l'auteur (1). » Evagrius & Suidas nous apprennent qu'il » étoit bon Poëte ; mais ces trois vers n'au- » roient pas ſuffi pour lui faire cette répu- » tation.

» M. Ducange croit que ce Conſtantin eſt » le même que Cyrus, grand perſonnage de » ce temps-là (2). Un jour qu'il aſſiſtoit aux » jeux publics dans le Cirque, les deux fac- » tions des *Verts* & des *Bleus* s'écrièrent, que » Conſtantin avoit bâti Conſtantinople, mais » que Cyrus l'avoit renouvellée. Théodoſe fut

(1) *L. I. C. 19.*
(2) *L. I. C. 190.*

„ ſi mécontent & ſi jaloux de cette acclama-
„ tion, qu'après l'avoir dépouillé de ſes char-
„ ges, il le força d'entrer dans l'état Eccléſi-
„ aſtique.

„ Conſtantin-le-Grand avoit donné avec
„ ſon nom une plus grande étendue à Byzance,
„ & l'avoit enceinte d'un nouveau mur; il
„ l'avoit même dédiée à la Sainte Vierge,
„ ſuivant les Hiſtoriens Grecs. C'eſt à cette dé-
„ dicace, & à la vénération que les Empe-
„ reurs du bas Empire avoient pour la Sainte
„ Vierge, qu'il faut rapporter la lettre M, qui
„ ſe voit ſur leurs Médailles, & qu'on préſu-
„ me avec fondement être la lettre initiale du
„ nom de Marie.

„ Ces murs de Conſtantin ne ſubſiſtent plus,
„ parce que ſous les premières années de Théo-
„ doſe le jeune, l'an 413 de J. C. on fut
„ obligé d'aggrandir la Ville. Anthémius, Pré-
„ fet du Prétoire, & Régent de l'Empire ſous
„ la minorité de Théodoſe, fit faire une nou-
„ velle enceinte auſſi grande que celle qui
„ ſubſiſte aujourd'hui, & elle fut achevée avec
„ une diligence incroyable en deux mois.
„ Ces nouveaux murs furent renverſés par un
„ tremblement de terre l'an 39 du regne de

„ Théodoſe le jeune, & le 447 de J. C. Am-
„ mien Marcellin nous apprend que Conſtan-
„ tin, Préfet du Prétoire, fut chargé de le re-
„ lever, & qu'il acheva cet ouvrage en trois
„ mois. Voilà préciſément le Conſtantin de no-
„ tre Inſcription; & le genre de conſtruction
„ qu'elle indique, en diſant qu'il bâtit un mur
„ ſur un mur, prouve qu'il ne fit qu'en relever
„ les murailles, ſans rien changer à l'étendue
„ qu'Anthémius leur avoit donnée. Peut-être
„ jaloux de la diligence avec laquelle ce der-
„ nier les avoit fait conſtruire, a-t-il affecté
„ de mettre dans ſon Inſcription qu'il les avoit
„ rebâtis en deux mois; mais Marcellin n'en
„ convient pas tout-à-fait.

„ Quoi qu'il en ſoit, M. Ducange, après avoir
„ rejeté l'opinion de Nicéphore, qui attribue
„ la première conſtruction des murs de Conſ-
„ tantinople à Anthémius conjointement avec
„ Cyrus; & celle de Zonare, qui en fait
„ honneur à Cyrus ſeul, prouve, par le rap-
„ port du temps auquel ils ont été rebâtis, à
„ l'époque où Cyrus étoit Préfet du Prétoire,
„ qu'il eſt le même que Conſtantin. Cyrus ne
„ releva pas ſeulement les murs de Conſtanti-
„ nople: il répara encore & rebâtit pluſieurs
édifices

„ édifices publics qui avoient été renverſés par le
„ même tremblement de terre. Or, pour le juſti-
„ fier de l'excès de vanité dont l'accuſe Marcellin,
„ il faut ſuppoſer que cet Auteur a voulu parler de
„ ces ouvrages, ainſi que des murs. Le peuple
„ porta ſi loin la reconnoiſſance à l'égard de ce
„ Magiſtrat, qu'il voulut changer le nom de
„ Conſtantinople en celui de Cyropole «.

Vous voyez, Monſieur, par cet extrait, que je n'ai rien à ajoûter au travail de M. de Peyſſonel, ſur l'Inſcription que j'ai découverte. Je ne doute pas que ſon Ouvrage ne ſoit imprimé tôt ou tard, avec les curieux Mémoires qu'il a envoyés à l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, dont il eſt aſſocié. Son Fils, mon ami & mon compagnon de voyage, marche courageuſement ſur les traces de ſon pere, & nous donnera ſur l'Antiquité, qu'il étudie avec beaucoup de ſoin, de très-bonnes recherches.

Ceux qui ont fait avant moi le tour des murs de Conſtantinople, n'ont vu ſur la porte neuve, que les pierres & la mouſſe. Pour moi, j'ai voulu l'examiner de plus près; j'ai engagé un Janiſſaire à me laiſſer monter ſur ſes épaules, & j'ai lu l'Inſcription que M. de Peyſſonel vient de vous expliquer. Je ſuis, &c.

TRENTE-HUITIEME LETTRE.

A M. de Peyssonel, Conſul de France à Smyrne.

JE me ſuis chargé, mon cher Maître, de vous communiquer ce que nous avons obſervé le Docteur Makenſie & moi, à la premiere lecture de l'agréable relation de votre voyage à Cyzique.

Le torrent qui traverſe l'amphithéâtre a été, dites-vous, arrêté par des écluſes, & il formoit un petit lac pour une Naumachie. Mais pourquoi former une Naumachie terreſtre dans une Ville environnée de deux mers, qui ſont à la portée du fuſil Cyzique étant de plus ſituée ſur une montagne, d'où les habitans les plus éloignés de la mer pouvoient jouir commodément du ſpectacle. Une Naumachie à terre étoit, ce me ſemble, très-inutile à Conſtantinople, qui a le Chryſocéras d'un côté, & la Mer-Blanche de l'autre. Les Anciens ont fait certainement des choſes plus biſarres & plus extraordinaires; mais pour l'honneur de l'Antiquité, ne leur en

prêtons pas de nouvelles. Nous mettons auſſi des reſtrictions à la prédiction que vous faites. » Dans trois ans, dites-vous, il n'y aura plus » à Cyzique, ni veſtiges, ni débris, ni par con- » ſéquent de Faunes, tels que celui que vous » avez trouvé «. Peut-on parler ſi poſitivement de ce qu'on ne voit pas, de ce qui eſt ſous terre ? Depuis le ſac de Rome, & dans le cours des deux derniers ſiècles, ſoit par curioſité, ſoit par intérêt, les Chrétiens n'ont pas ceſſé de creuſer & de faire des découvertes. On creuſe encore, on continue de fouiller, & l'on découvre tous les jours quelques oſſemens de la vieille Rome. Nous n'avons garde de comparer Cyzique à la Capitale de l'Empire ; mais il n'y a pas long-temps qu'on remue la terre de l'ancienne ville d'Aſie, & le nombre des Ouvriers n'eſt pas conſidérable. Il y a donc lieu d'eſpérer que ceux qui viendront après nous, *nati natorum*, y pourront glaner & trouver quelques reſtes d'antiquités.

Vous aurez, après M. *Bon*, la gloire d'avoir donné la Carte la plus exacte du Pays que vous avez parcouru, & nous aurions bien voulu que vous euſſiez pu voyager plus commodément.

Nous penſons auſſi, qu'à moins que vous

n'ayez trouvé le nom gravé ſur le marbre ; votre Ajax eſt un peu douteux, puiſqu'il n'eſt caractériſé que par le maſque : ornement commun à tant d'autres perſonnages.

Nous vous envoyons ces légères obſervations, pour vous marquer que nous ne liſons pas rapidement, ni indifféremment tout ce que vous faites. Le Docteur vous félicite, vous admire & vous aime toujours. J'en dirois autant & plus, s'il ſe pouvoit, mon cher Maître, de votre ſerviteur, &c.

TRENTE-NEUVIEME LETTRE.

De la Muſique chez les Grecs.

COMME l'amour eſt la paſſion naturelle de tous les temps & tous les âges, je chercherai dans les Airs modernes, dans les Chanſons tendres & plaintives, de déſeſpoir ou de gaieté, ce qui peut reſter dans ce genre de l'ancien goût de la Muſique Grecque, & ce qui peut rendre raiſon, quoiqu'imparfaitement, de ce caractère.

J'obſerverai, en premier lieu, que les Orientaux ont tous naturellement l'oreille faite pour la Muſique : ils l'aiment, dès qu'ils peuvent l'entendre. On ne voit point de Grecs ni de Turcs, de quelque état qu'ils ſoient, qui ne s'arrêtent pour entendre une belle voix, pour écouter le chant du roſſignol. La Muſique n'eſt pourtant jamais, parmi eux, une paſſion à laquelle un homme ſe livre tout entier, comme on le voit ſi fréquemment parmi nous.

Je ne ſuis pas étonné que Miladi Montagut, avec autant de goût qu'elle en avoit, ait été ſi vivement touchée des airs qu'elle entendoit en Turquie, & qu'après avoir connu cette

Muſique, elle l'ait préférée à toute autre. Les Airs tendres & touchans font ſur l'ame une impreſſion douce & profonde.

Je ne ſuis pas non plus ſurpris qu'un très-ſavant Voyageur (1) ait parlé de la Muſique des Maures & des Turcs, en comparant leurs Inſtrumens aux anciens, & particulièrement le Tympanon & les Cymbales qu'ils ont encore (2).

Je puis du moins aſſurer que, dans la Muſique Grecque & Turque, la diviſion des tons étant plus étendue que la nôtre, leur donne des expreſſions que nous n'avons pas, & qui, dans le genre tendre, font un grand effet. Auſſi leurs Airs de ſentiment, leurs Chants de douleur, pénétrent-ils l'âme, & cauſent-ils l'émotion la plus douce & la plus agréable.

Le Prince Cantimir, qui avoit bien étudié cette partie, qui en a même fait un Traité, & nous a laiſſé des Airs de ſa compoſition, n'a pas héſité à mettre la Muſique Grecque & Orientale au-deſſus de la nôtre. Il faut lire ce qu'il a écrit à ce ſujet dans ſon Hiſtoire des

(1) Voyage de Shaw. *Tom. I. Chap. III. pag. 3.*

(2) *Tympana tenſa ... palmis, & Cymbala circùm concava.* Lucret. Lib. II. v. 618.

Turcs (1). Pour le prouver, voici l'aventure qu'il rapporte d'un Grec moderne, habile Muſicien, qui excelloit dans cet Art.

Emir-Gium-Khan, parmi les Perſes, fut amené captif à Conſtantinople. Son talent pour la Muſique lui concilia la faveur du Sultan Amurat IV : il devint le compagnon de ſes plaiſirs. Il avoit une belle maiſon ſur le canal de la Mer-Noire, où l'Empereur alloit ſouvent le voir pour s'enfermer, & boire du vin en liberté avec lui. Un jour qu'Amurat y étoit, s'enivrant à ſon ordinaire, un Grec, homme diſtingué dans ſa Nation, paſſa en bateau devant le Palais, ſans ſavoir que le Sultan y étoit, & chanta un air Perſan avec une grâce extraordinaire. Emir-Gium ouvrit la fenêtre avec empreſſement, & auſſi-tôt le Grec ſe tut ; mais le favori lui fit tant d'inſtances pour l'engager à continuer, que le Grec ne put ſe diſpenſer de lui donner cette ſatisfaction. Il fit donc arrêter les rameurs, & quand il eut achevé, Emir-Gium vint à lui & lui demanda qui il étoit. Il répondit qu'il étoit Grec, ſujet d'Amurat. Auſſi-tôt le favori lui baiſa les mains par trois fois, & le congédia

(1) *Tom. II. pag. 237.*

avec un préſent honnête. Etant rentré pour rejoindre le Sultan : » Seigneur, lui dit-il, les » Grecs qui ſont ſoumis à votre puiſſance, ont » été autrefois les Maîtres de ce pays-ci ; celui » que je viens de voir m'a convaincu qu'ils en » étoient dignes. L'Hiſtoire rend témoignage à » leurs vertus ; mais je n'avois encore rencontré » perſonne de cette Nation qui ſoutînt la répu- » tation qu'ils ont acquiſe autrefois. S'ils reſſem- » blent tous à celui que le haſard m'a préſenté, » il faut avouer qu'ils méritoient de commander » à cet Empire. Je crois pouvoir le diſputer, » en fait de Muſique, au plus habile de ce » pays ; cependant je m'eſtimerois heureux d'être » le diſciple de ce Grec (1) ».

Ajoutons encore un trait conſervé par le même Auteur, dans l'hiſtoire du même Sultan, Amurat. Ce Prince cruel, ayant aſſiégé & pris Bagdad, donna ordre d'égorger trente-mille Perſans qui avoient mis bas les armes (2). Dans le nombre de ces malheureux, il ſe trouva un Muſicien qui ſupplia l'Officier Turc de ſuſpendre pour un moment ſa mort, & de lui permettre de parler

(1) Hiſtoire Ottomane. *Tom. III. pag.* 99.

(2) *Idem. pag.* 102.

à l'Empereur. On le mena en préſence d'Amurat, & on lui demanda ce qu'il avoit à dire.

« Très-ſublime Empereur, dit-il, ne ſouffrez » pas qu'un Art auſſi excellent que l'eſt la Mu» ſique, périſſe aujourd'hui avec *Schahculi*. Je » n'ai nul regret à la vie pour la vie même, » mais ſeulement pour l'amour de la Muſique, » dont je n'ai pu atteindre encore toutes les » profondeurs. Laiſſez-moi travailler à me per» fectionner dans cet Art divin ; & ſi je ſuis » aſſez heureux pour arriver au point où j'aſpire, » je me croirai mieux partagé que ſi je poſſédois » votre Empire ». On lui permit de donner un eſſai de ſes talens. Auſſi-tôt, ſemblable au chantre d'Homère, il prit un *Scheſchdar* (1), & accompagnant cet inſtrument de ſa voix, il joua, d'un ton ſi tendre, la priſe de Bagdad, & le triomphe d'Amurat, que ce Prince fondit en larmes, & continua d'être attendri auſſi longtemps que le Muſicien ſe fit entendre. L'Empereur, à ſa conſidération, ordonna non-ſeulement qu'on ſauvât la vie à ceux qui n'étoient pas encore exécutés, mais de plus, qu'on leur

(1) Sorte de Pſaltérion qui reſſemble à la Harpe, & qui a ſix cordes de chaque côté.

rendît la liberté. Amurat voulut retenir le Muſicien, auprès de lui, & en fit un très-grand cas.

Voilà une grande preuve en faveur des effets ſurprenans de l'ancienne Muſique, qui calmoit les paſſions, ou les excitoit à ſon gré. Elle influe encore beaucoup ſur la douceur & l'honnêteté des mœurs. Sans quitter Bagdad, ajoutons un dernier trait qui caractériſe ce goût délicat pour la Muſique, accompagné de l'honnêteté & de la ſimplicité des mœurs antiques. Ces tableaux nous ramenent toujours avec plaiſir à la Nature, dont nous nous éloignons ſi ſouvent, quand nous voulons mettre de l'eſprit à la place du ſentiment, & préférer au beau naturel des images, le faux éclat du recherché.

Ibrahim Ben-Mahadi, parvenu au trône de Bagdad, en fut preſque auſſi-tôt chaſſé par Mamon, ſon neveu, qui étoit à la tête d'une armée nombreuſe. Il eut le bonheur de ſe ſauver: mais le nouveau Kalif le fit chercher avec tant de ſoin, qu'on le trouva enfin déguiſé ſous un habit de femme. Mamon cependant le reçut bien, le traita fort humainement, & lui donna ſa confiance. Un jour qu'ils converſoient enſemble, il le pria de lui raconter ce qu'il avoit remarqué de plus intéreſſant ou de plus ſingulier pendant

le temps de ſa retraite. Voici ce que lui dit Ibrahim. » Etant un jour ſorti (1) de la maiſon „ où j'étois caché, pour me refugier dans une „ autre, & ayant choiſi l'heure de midi pour „ rencontrer moins de monde, je me trouvai „ devant une boutique fermée, ſur la porte de „ laquelle je vis un homme dont le viſage étoit „ fort baſané & aſſez ſemblable au mien. Je „ lui demandai s'il vouloit me permettre de me „ repoſer chez lui : il me répondit que je ne „ pouvois lui faire plus d'honneur ni plus de „ plaiſir. Il me conduiſit en même temps dans „ l'intérieur du logis ; mais il en ſortit auſſi-tôt, „ & ferma la porte ſur moi.

„ Alors je me crus perdu, & j'eus lieu de „ craindre que cet homme ne m'eût quitté & „ enfermé que pour aller avertir ceux qui me „ cherchoient. Dans cette agitation, je fus agréa- „ blement ſurpris, lorſque je le vis revenir chargé „ de vivres, & ſuivi d'un autre homme qui por- „ toit un lit & un tapis.

„ Je ſuis barbier de ma profeſſion, me dit-il „ en rentrant, & ne doutant point que vous „ n'euſſiez de la répugnance à vous ſervir des

(1) Bibliotheque Orientale de d'Herb. *pag.* 481.

„ choſes qui ont ſervi à d'autres, j'ai été au „ marché acheter ces meubles, & on vous pré- „ pare à manger.

„ J'admirai une ſi grande honnêteté, & je „ n'héſitai pas à me mettre à table avec mon „ hôte. Il me demanda ſi je buvois du vin, & lui „ ayant répondu que je ne le refuſerois point, „ il en fit apporter du meilleur, avec lequel „ nous achevâmes joyeuſement notre repas.

„ Alors il me demanda la liberté de me faire „ une priere; je la lui accordai. Je deſirerois, „ ajouta-t-il, que vous me fiſſiez l'honneur de „ chanter devant moi; je ſens que je ne mérite „ pas cette faveur, mais je la recevrai comme „ une grace ſignalée & particuliere. Auſſi-tôt, „ me préſentant un luth, il récita ces vers d'un „ Poëte Perſan:

Nous ſommes dégoûtés de toutes ſortes d'inſtrumens, ſi nous n'avons pas une voix comme la vôtre qui les accompagne.

„ J'avoue que ce diſcours m'embarraſſa, & „ mon premier mouvement fut de demander à „ cet homme, comment il avoit appris que je „ ſavois la Muſique. Il répondit: Seigneur, „ vous êtes trop connu pour pouvoir eſpérer de „ vous cacher à ceux qui vous voient de près.

„ Je ſais que vous êtes Ibrahim, oncle du Kalif
„ régnant, & que ce Prince a promis cent-mille
„ dragmes d'argent à celui qui lui découvriroit
„ le lieu où vous êtes.

„ Cette déclaration me frappa ſi fort, que,
„ ſans héſiter, je crus n'avoir rien de mieux à
„ faire que de prendre le luth, pour contenter
„ mon hôte. Je lui accordai même la ſeconde
„ priere qu'il me fit, de lui permettre de chan-
„ ter quelques airs, & je l'accompagnai avec
„ le luth. Cet homme chanta de ſi belles chan-
„ ſons, que j'en fus étonné, & lui demandai
„ de qui il les avoit appriſes. Il me dit qu'il les
„ tenoit d'Ishak-Moſul, excellent Muſicien, chez
„ lequel il avoit reſté long-temps.

„ La nuit étant venue, je quittai mon hôte.
„ Je lui préſentai une bourſe remplie de pieces
„ d'or, il les refuſa en me diſant : *Votre action*
„ *eſt bien étrange. Après avoir fait tout ce qui*
„ *m'étoit poſſible pour vous bien recevoir, vous*
„ *voulez me faire perdre le mérite & l'honneur*
„ *de l'hoſpitalité que j'ai exercée. Dieu me pré-*
„ *ſerve de recevoir votre argent.* En me quittant,
„ il ajouta ce vers Perſan :

» *Les penſées de l'homme qui s'eſt donné à Dieu, ſont*
» *bien différentes de celles de l'homme attaché aux créatures.*

Il faut avouer que ſi ces traits ſont beaucoup d'honneur à la Muſique, on doit être auſſi touché de la ſimplicité des mœurs qu'ils nous peignent. Voilà les premiers effets de l'Art; tels ſont encore les plaiſirs innocens attachés à la douceur des mœurs d'une Nation qui conſerve fidèlement ſes goûts & ſes uſages.

Ajoutons à ces notions générales, & ſans doute ſuperficielles, ſur la Muſique Turque, une obſervation très-curieuſe, que je dois à M. le Chevalier *de Saint-Prieſt*, notre Ambaſſadeur à la Porte. Je ne me permettrai pas d'y rien changer.

» ON ne ſauroit, avec fondement, ſoutenir
„ que les Turcs aient une Muſique théorique;
„ l'uſage en eſt encore à s'introduire & preſque
„ ignoré parmi eux. Ils apprennent uniquement
„ de mémoire les airs qu'ils chantent ou jouent
„ ſur les inſtrumens qu'ils connoiſſent, & d'a-
„ près des exercices longs & répétés avec ceux
„ qui ſont parvenus à les compoſer & à les
„ retenir, pour les enſeigner à d'autres de la
„ même manière. C'eſt là tout ce que ſavent
„ les Maîtres & Compoſiteurs de Muſique Tur-
„ que. S'il s'en trouve quelqu'un dans le nombre
„ qui ait atteint le talent d'écrire la Muſique,

„ il le doit à ſa propre invention : en ſorte que „ la méthode particulière qu'il s'eſt faite, ne „ ſauroit être entendue que de lui ſeul, & ne „ préſente aucunes regles ni principes de con- „ vention générale. Les Muſiciens du Grand- „ Seigneur, qui ſont réputés les Orphées de „ l'Empire, jouent, comme les autres, tous „ leurs airs par cœur, & les ont appris de „ même. Jamais ils n'ont eu de Muſique notée „ devant eux, encore moins au moment de „ l'exécution. Toute leur étude ſe réduit à répé- „ ter de l'un à l'autre leurs pieces de Muſique „ de nouvelle compoſition, juſqu'à ce que cha- „ cun l'ait appris. Bornés de cette ſorte, ils „ jouent, tous, à très-peu de choſe près, la „ même partie : ce qui ne préſente d'autre har- „ monie que celle qui peut ſe rencontrer dans „ la différence des inſtrumens ; & il faut con- „ venir que, ſi c'en eſt une, elle ne peut être „ ſentie que par ceux qui n'en connoiſſent point „ d'autre.

„ On convient néanmoins que les Turcs ont „ quelques Traités de Muſique Orientale, qu'ils „ tiennent des Perſans, dans leſquels ſe trouvent „ les regles de la compoſition & la manière de „ l'écrire ; mais le dédain qu'ils ont générale-

„ ment pour la culture des Sciences, a laiſſé
„ ces ouvrages dans un parfait oubli. Cantimir
„ dit, dans ſon hiſtoire, avoir fait un Traité de
„ Muſique, qu'il dédia à Achmet II. Si, com-
„ me il l'aſſure, on ſe ſervoit alors par-tout
„ de ſa méthode ; il faut qu'elle n'ait pas fait de
„ grands progrès, puiſqu'elle eſt aujourd'hui
„ totalement abandonnée, & auſſi peu connue
„ que ſi elle n'eût jamais exiſté.

„ Cela n'empêche pas que les Muſiciens, en
„ Turquie, n'exécutent des pièces de Muſique
„ & des eſpeces de *Concerto* fort longs ; mais
„ il eſt facile de juger de la difficulté qu'ils ont
„ à les compoſer ſans le ſecours de la note, &
„ du temps qu'il leur faut pour les apprendre
„ au point de pouvoir les exécuter enſemble.
„ A peine compte-t-on à Conſtantinople trois
„ ou quatre de ces Muſiciens qui aient acquis
„ le talent de tranſmettre au papier leurs com-
„ poſitions, & toujours ſous une méthode
„ différente les unes des autres. D'où l'on doit
„ conclure, avec aſſurance, que les Turcs n'ont
„ point de Muſique théorique communicative,
„ & qu'ils ne poſſédent encore, tant pour la
„ voix que pour l'inſtrument, qu'une ſimple
„ routine adaptée à leur goût. S'il en étoit au-

trement,

„ trement, les Muſiciens, en Turquie, s'inſtrui-
„ roient dans leur Art par le ſecours des mêmes
„ principes que ceux qui ſont connus en Eu-
„ rope, & ne ſeroient point aſtreints à une
„ ſimple étude de mémoire ou d'imitation, qui
„ s'efface à meſure qu'elle ſe multiplie.

„ En un mot, rien ne prouve tant la vérité
„ de ce qu'on vient de dire, que l'extrême
„ ſurpriſe, ou plutôt l'admiration que témoi-
„ gnent les gens les plus inſtruits en Turquie,
„ en voyant noter leurs airs par les Européens
„ qui ſavent la Muſique, & les rendre auſſi-tôt
„ après, ſoit par le chant, ſoit ſur les inſtru-
„ mens. C'eſt pour eux une eſpece de magie,
„ ou tout au moins un Art au-deſſus de leur
„ compréhenſion ».

Quoi qu'il en ſoit, pour ne laiſſer rien à déſirer ſur ce ſujet, je crois devoir joindre quelques chanſons Grecques & Turques (1), à

(1) Il les faiſoit pour la Sultane qu'il avoit épouſée, & dont il étoit amoureux. Il y a pluſieurs recueils de chanſons Orientales fort eſtimés, & cités dans la Bibliothèque de d'Herbelot, au mot *Agani*. Il ſeroit à ſouhaiter que nos jeunes Interprètes, qui s'exercent à Conſtantinople à des traductions, traduiſiſſent quelques-uns de ces recueils.

celles d'Ibrahim Bacha, que Milady Montagut nous a conſervées.

Je ne dirai pas comme un Auteur François, qui a voulu faire, ainſi que moi, la comparaiſon des Grecs Modernes avec les Anciens, que les *Tragoudis* ou *chanſonnettes, qui retentiſſent aujourd'hui dans les bourgades du Parnaſſe, & dans les grottes de l'Hélicon, peuvent, peut-être, être comparés aux meilleurs Poèmes des Anciens.* (1) Mais je ſais que les Poëtes Grecs de nos jours ſavent chanter la roſe & le printemps, comme Anacréon, & qu'on retrouve dans leurs chanſons des étincelles du feu poétique, qui n'eſt point du tout éteint chez eux. Vous en jugerez par celle-ci.

CHANSON GRECQUE.

« Je lutte contre l'infortune, plongé dans un » abîme de maux prêts à m'accabler (2). Je » vis ſur une mer orageuſe prête à m'englou- » tir. Des vents impétueux, & qui m'annoncent

(1) Préf. de Lacéd. anc. & nouv. *p.* 4.

(2) J'obſerve, pour ſuivre ma comparaiſon, que les Grecs, accoutumés à voir la mer, ne parlent guère de leurs maux ou de leurs chagrins, pour peu qu'ils ſoient violens, ſans les

„ le naufrage, ſoufflent de tous côtés, & ſou-
„ levent des ondes effrayantes. La mer eſt cou-

---

comparer aux tempêtes & aux orages. Ils diſent, par exemple, dans une de leurs chanſons :

Τα χείμαλα ἐξὼ τα σαν ἄγρια θηρια διὰ ναμε καλαπιάνε, &c.

« Je vois, dans mon malheur, les flots ſoulevés de la mer, » comme des dragons ou des ſerpens, qui s'élancent ſur moi » pour me dévorer ».

Ainſi s'exprime, dans Eſchyle, un Chœur de Thébains :

« Tels que des flots écumans qui fondent l'un après l'autre » ſur un vaiſſeau battu par la mer, nos maux & nos périls ſe » ſuccèdent ſans relâche ». *Les ſept Chefs, act. III ſc. III.*

Etéocle, pour faire ceſſer les cris des femmes alarmées de l'apparition des ennemis, leur dit :

« Inſenſées que vous êtes, eſt-ce en fuyant de la poupe » à la proue que les matelots ſe dérobent à la fureur des » mers » ? *Ibid. act. II. ſcen. I.*

« Des ſoldats, que la rage enflamme, dit encore le Chœur, » fondent ſur nous comme des flots irrités ». *Ibid.*

« Tu deviens importun comme le bruit des flots ». *Eſchyl. Prometh. act. I. ſcen. I.*

« Toutes les tempêtes, tous les orages du malheur ». *Ib. act. IV.*

Les Anciens ſont pleins de ces expreſſions figurées & de ces comparaiſons, qu'on trouve encore chez les Grecs modernes.

Rien n'eſt ſi commun dans les ouvrages des Pères Grecs, que les comparaiſons priſes des tempêtes, des naufrages, de tous les périls qui rendent la mer ſi redoutable.

„ verte de brouillards épais ; les tourbillons, qui „ ſe ſuccèdent, la font blanchir d'écume. Je „ vois s'amonceler des nuages ſombres, qui „ cachent la lumière du jour. Hé quoi ! ne ſe „ préſentera-t-il aucun eſpoir de ſalut ? Mes yeux „ ne pourront-ils découvrir le rivage ? Ne trou- „ verai-je aucune iſſue pour arriver au port, „ & jeter l'ancre dans des eaux plus tranquiles ? „ Déſeſpéré, je cours à mes voiles, pour me „ ſauver ou me perdre avec elles. Hélas ! leur „ ſeule réſiſtance à tant d'effets contraires, peut „ encore me ſauver ».

CHANSONS TURQUES.

I.

„ 1. Si la roue de la fortune ne tourne pas „ à mon gré, que m'importe ? La Philoſophie „ me conſole & s'empare de tous mes deſirs.

„ 2. S'il ne m'eſt pas permis d'approcher de „ ce corps d'albâtre, de ce tyran des cœurs, „ pourquoi m'en inquiéter & me repaître de „ vaines chimères ?

» 3. Que ceux qui trouvent leur plaiſir dans „ un verre, jouiſſent pleinement, & en buvant » à longs traits, de ce genre de félicité. Un pareil » bonheur ne ſera jamais le mien.

„ 4. Le nectar des buveurs ne me tente pas:
„ celui de l'amour fit toujours mes délices.

„ 5. Mais ROUBI (1) ne ſait pas importuner:
„ c'eſt la clef de la patience qui doit lui ouvrir
„ tôt ou tard la porte du triomphe ».

II.

„ 1. Si la beauté que j'aime m'a abandonné,
„ je m'en conſole, dans l'eſpoir que je trouverai
„ bien à fixer quelques yeux de Gazelle.

„ 2. Si l'infidelle, en me quittant, enlève
„ mon cœur, ne trouverai-je pas une autre Mai-
„ treſſe au teint de roſes, aux dents de perles?

„ 3. Point de chagrin, & vive Conſtantinople,
„ où je ſaurai bien découvrir un beau cou d'albâ-
„ tre, avec des ſignes de Mauritanie (2).

(1) Chaque Poète Turc prend un ſurnom, qu'il gliſſe ordinairement dans le dernier diſtique de ſa Chanſon.

(2) Les Orientaux ne connoiſſent pas les mouches des Européens; mais ils aiment beaucoup les ſignes ou les marques naturelles, qui probablement ont fait inventer les mouches. C'eſt ce qu'on appelle en Turc *Bengu*. Cette remarque eſt de M. *Deval*, premier Interprète du Roi à Conſtantinople, qui m'a procuré ces Chanſons traduites littéralement.

„ 4. Malgré ces réſolutions, je paſſe les nuits „ ſans fermer les yeux, ni goûter le moindre „ ſommeil. Ingrate ! pourquoi ne pas m'accor- „ der un ſimple ſourire ?

„ 5. Si je ſuis devenu ton eſclave, pourquoi „ veux-tu me donner la mort ? Ne vois-tu pas „ qu'il ne m'eſt plus poſſible de réſiſter à tes „ rigueurs ?

„ 6. ABDY (1) ſera forcé d'en porter ſes „ plaintes au Monarque. Tu ſais le proverbe „ qui dit : qu'il faut bien qu'il ſe trouve un ſage, „ pour faire la paix entre deux foux, qui ne „ peuvent s'accorder ».

Il eſt très-difficile de rendre, dans une autre langue, l'énergie des expreſſions de la Poéſie Orientale, qui en font le principal agrément.

Je joins ici les Textes de ces trois Chanſons, pour ceux qui peuvent les entendre, & par conſéquent ſuppléer à la foibleſſe de ma Traduction.

(1) Surnom du Poète.

CHANSON GRECQUE.

Μὲ δυσυχίαις πολεμῶ μὲ βάσανα ὡς τὸ κεμὸ
Εἶμαι, καὶ κινδυνέυω, καὶ νὰ χάθω κοντέυω
Στὸ πέλαγος τῶν συμφορῶν με ἐπικίνδυνον καιρὸν,
Μανέμυς ὁ λάτριυς, σφόδρυς καὶ ἐναντίυς.
Μὲ κύματα πολλῶν, καὶ μῶν, τυφανὶ ἀναςενασμῶν.
Θάλασσα φυοκομένη, πόλλα ἀγριομένη,
Ὁπῦ ἀφριζι καὶ φησὰ με σαγανάκια περισσὰ,
Σύνεφα σκοτισμένα, καὶ κατασυγχισμένα,
Καὶ νὰ φανῆ μιὰ σωτηρία, νὰ ἰδῦν τὰ μάτιά μυ ςεριά.
Γλίχα νέρα νὰ ἔυρω, πάσχα καί δεν ἠξεύρῶ.
Ν'ἀραξω καί δεν ἠμπορῶ γιατί λιμένα δεν θορῶ.
Μ'ἀτελπισίαν θρέχω στα ἄρμενα πῦ ἔχω.
Πῦ μὲ ἀυτὰ κὰν νὰ πνυγῶ, ἔ σελαμέτινα ἐυγῶ,
Καὶ τῦτα ἄν βαστάξυν, ἔμπορῦν νὰ ἀὲ φυλάξυν.

CHANSONS TURQUES.

I.

Les vers sont de quatre pieds, chacun de quatre syllabes. Les Turcs lettrés ne doivent les lire qu'en les scandant.

Félek gher Kiamimuzdje dun messé, alamumuz ioktur.
Biz chli Terchiz, anden zéné degnlu kiamumuz ioktur.

Sarilmak mumtenidur sinéï simini Dildaré,
Biz ol endichéden dour iz, kuïali khamumuz ioktur.

Saladur alémé, djami beladen zeok al an ghelſun,
Kimugn kim zeoki var, nouch Eileſſun, ibramumuz ioktur.

Safamuz var Ezelden badeï achkilé ſermeſtiz.
O Kaïdi tchekmeziz, kim badeï Gulfamumuz ioktur.

Kilidi ſabrilé babi Viſſalugn fethi mumkindur.
Anugn itchun, ROUBIS, olbabté ik damumuz ioktur.

II.

Ces vers ſont de quatre pieds, dont les trois premiers de quatre ſyllabes, & le dernier de trois ſyllabes.

Hitc elem thekmé gheugnul iar ſeni etti iſſé,
Biſé dé ſerméghé bir gheuzleri ahou boulounour.

Gheugnlugn alub, ſeni Gheuz gheuré koïub, guitti iſſé,
Bir ianaghi tazé ghul, duhléri indjou boulounour.

Gam iémérem chehri iſlamboldè ſerim ſagolſim,
Bize gherdani ſim bengleri hindou boulounour.

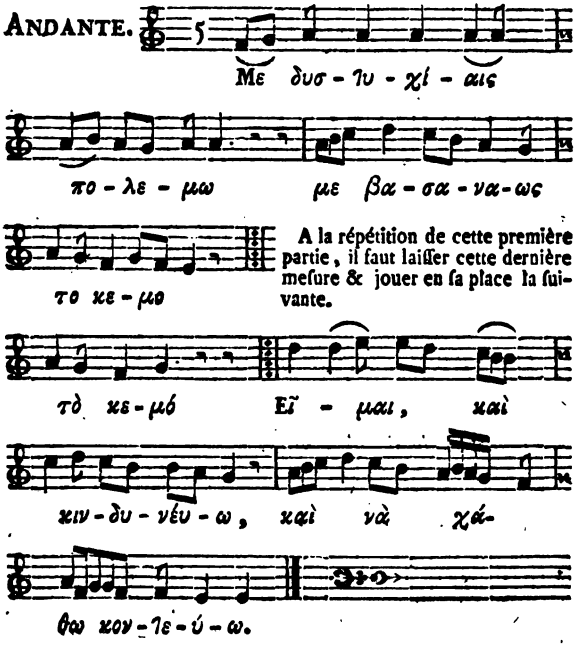
Taghidjéler ſoubh olundjé, oikou ghelmez gheuzimi,
Ia ne var ſendé bénim bir gulé bakſagn inzumé?

Keuligniz oldi iſſak, ïa né var bizi uldurédjek?
Hak bilur ki kalmadi ſabré medjalim tchê kedjek.

Alignizden, ABDY, hunkiaré chikiaïet idedjek.
Bou meçel dur, iki deliié bir ouſſou boulounour.

Je ſuis, &c.

ANDANTE.



A la répétition de cette première partie, il faut laiſſer cette dernière meſure & jouer en ſa place la ſuivante.

QUARANTIEME LETTRE.

LA PESTE.

Les Grecs Modernes la reçoivent & la regardent comme les Anciens. Ils font les mêmes prieres ; ils emploient les mêmes préſervatifs.

OBSERVATIONS SUR CE SUJET.

Quò propior quiſque eſt, ſervitque fidelius ægro,
In partem lethi citius venit.

Ovid. Met. 4. 7.

IL eſt vrai, M. que je ne vous ai rien dit de la peſte, qui exerce toujours ſes ravages en Grèce, & dans tout l'Orient. Je l'ai vue plus d'une fois de près ; je l'ai touchée, ſans le ſavoir, & je ne la connois pas mieux pour cela. Quiconque entreprendroit de lire tout ce qui s'eſt écrit ſur cette matière, pour l'étudier & l'approfondir, croiroit entrer dans un ſouterrein obſcur, où le guide le plus ſûr pourroit l'égarer. Il verroit le flambeau même de l'expérience s'éteindre, & ne donner, en ſe rallumant, qu'une lueur foible, paſſagère, qui nous replonge dans la nuit du doute & de l'incertitude.

Revenez cependant, M. avec moi à Conſtantinople. Ce n'eſt pas ſeulement chez le peuple que le mal plus ou moins contagieux, ſuivant la ſaiſon ou la malignité du venin, ſe manifeſte & ſe répand : ce vaſte Palais, que vous voyez enveloppé d'un nuage de parfums, eſt infecté de la contagion. Des gémiſſemens & des cris perçans m'annoncent que le fléau deſtructeur y a pénétré, & qu'il n'épargne perſonne. Je ſens une horreur ſecrette qui m'en repouſſe avec force. A peine ai-je détourné mes pas, que je m'enfuis encore, pour éviter la rencontre des convois funèbres qui viennent à la file, & des cadavres portés par des hommes pâles & défaits, qui ſement eux-mêmes, dans les rues étroites où la foule ſe preſſe pour les éviter, l'odeur & le venin de la mort. Je me ſauve à la campagne ; c'eſt-là que j'ai raſſemblé mes obſervations, & tout ce que j'ai pu recueillir ſur cette maladie.

Je comparerai, comme vous le déſirez, & ſuivant ma méthode, ce que les anciens en ont écrit à ce que nous voyons : c'eſt-à-dire, les opinions, les pratiques anciennes & modernes, les ſymptômes du mal, les préſervatifs connus, les obſervations locales ſur les cauſes de la con-

tagion, les progrès & le déclin de la peſte ; enfin la manière conſtante & uniforme dont les Anciens & les Modernes n'ont ceſſé de l'enviſager comme un mal ſans remede, comme un fléau terrible, qui a toujours rappellé à l'homme conſterné qu'il étoit mortel & coupable (1).

Ce mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel, en ſa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre :

LA PESTE, *puiſqu'il faut l'appeller de ſon nom* (2), ne peut être confondue avec les autres maladies épidémiques qui ravagent la terre. Malgré les opinions ſingulières de quelques Médecins (3) ; malgré la variété des ſymptômes qui les déconcertent, elle a un caractère diſtinctif auquel on ne peut la méconnoître. J'en excepte quelques cas particuliers, où les ſignes évidens ne ſe manifeſtent qu'après la mort du malade.

---

(1) *Longa conantem eum mors opprimit ; & hoc quod Senectus vocatur pauci ſunt circuitus annorum.* Senec. Conſul. ad Marciam. c. 11.

(2) *Les Animaux malades.* Fables de la Fontaine.

(3) Comme celle de M. *Deidier*, *&c.* Voyez le *Traité de la Peſte*, imprimé par ordre du Roi en 1744, & la *Relation de la Peſte de Marſeille*, de M. Bertrand, Médecin.

L'hiſtoire annonce l'ancienneté de la peſte. Elle nous montre ſon foyer dans l'Orient, d'où le commerce l'a exportée, & répandue dans tout le monde avec la matière de nos échanges, & les matières qui en ſont ſuſceptibles, comme la laine, le coton, les ſoies. La peſte eſt ſouvent précédée par la famine, par les inondations, par les tremblemens de terre, & par des guerres ſanglantes. Elle s'eſt montrée à l'imagination échauffée des Grecs, comme un monſtre affreux ſuſcité par un Dieu irrité, ou même comme un Dieu exterminateur.

Les Grecs s'étoient accoutumés à appeller *maladies ſacrées* ou *divines*, celles dont ils ne connoiſſoient pas les cauſes, & qui s'annonçoient par des ſymptômes extraordinaires ou violens. Au défaut de l'art, ils avoient recours aux expiations, & aux ſacrifices préparés par des Prêtres hypocrites, & intéreſſés à entretenir la pieuſe crédulité, dont le pere de la Médecine ſe moquoit avec raiſon (1). Lorſqu'on a vu, dans ſa

(1) Les Expiateurs, les Charlatans & les Magiciens, qui ont appellé l'Epilepſie une *maladie ſacrée*, envoyée par les Dieux, & qui ne peut être guérie que par leur miniſtère, ſe moquent des Dieux & des hommes, dit Hippocrate. Etudions la Nature, pour trouver les préſervatifs & les remedes

plus grande force, une maladie peſtilentielle emporter, comme un torrent, une multitude, & la précipiter dans les gouffres du trépas; les hommes abandonnés par les Médecins, qui les fuyoient épouvantés eux-mêmes, n'ont plus cherché de remedes. Ils n'ont vu qu'un glaive deſtructeur dans la main d'un Dieu irrité; ils ont tâché de le fléchir par des prières, par des ſacrifices & des larmes; mais il n'a été donné qu'à David, coupable & repentant, de voir l'Ange exterminateur qui frappoit ſon peuple (1).

Les Grecs, comme je vous l'ai déja dit (2), ſuivant l'opinion commune & l'ancienne tradition, ſe figurent encore & ſe repréſentent la Peſte comme un ſpectre hideux qui vient pendant la

---

à nos maux. Invoquons les Dieux; mais méfions-nous de l'ignorance, de l'impoſture & de la ſuperſtition. On ordonnoit ces malades des pratiques de cette nature: on leur défendoit l'uſage de certains poiſſons, de certaines viandes, de porter un habit noir, parce que cette couleur étoit mortelle, &c. *Hippoc. De morbo ſacro, Tom. II. pag. 314.*

(1) *Immiſit Dominus peſtilentiam in Iſrael... Levanſque David oculos, vidit Angelum Domini inter cœlum & terram, & evaginatum gladium in manu ejus, & verſum contrà Jeruſalem.* Reg. XXI. 16.

(2) Lettre 11. Superſtitions, préſages.

nuit, & qui marque d'un ſigne (1) ineffaçable les maiſons où il doit entrer (2). Ceux qui ſe vantent de connoître ce ſigne de mort, l'annoncent aux malheureux habitans, qu'ils exhortent en vain à la fuite, & qui par leur obſtination, ſubiſſent le ſort dont ils ſont menacés.

Les Anciens n'ont pas autrement enviſagé la peſte. Héſiode (3), en la nommant, n'a pas manqué de la perſonnifier. La Nuit, dit-il, fille du Cahos, enfanta la Mort, la Parque noire, la Vieilleſſe, & la Diſcorde opiniâtre, de laquelle naquirent les chagrins, la peſte, les meurtres, les combats (4).

---

(1) Ainſi la peſte de 565 fut annoncée par des taches livides qui parurent ſur les portes des maiſons, ſur les murailles, ſur les vaſes, &c. *Hiſtoire du Bas-Empire*, *Tom. II. pag. 151.*

(2) La deuxième année de la peſte qui ravagea Conſtantinople en 543, on croyoit voir, à ce que dit Procope, des Eſprits ſous des figures humaines. Les Grecs ſur-tout s'imaginoient que ces fantômes les frappoient dans quelque partie du corps, & la maladie les ſaiſiſſoit ſur le champ. *Hiſt. de la Médec. de Freind*, *Tom. I. p. 230.*

(3) Mémoires de l'Acad. des Inſcriptions, *Tom. XVIII. p. 3.*

(4) Le crime d'un ſeul, dit-il encore, attire la colère des Dieux ſur toute une ville, où Jupiter envoie la peſte & la famine à la fois.

Λιμὸν ὁμοῦ καὶ λοιμόν.

Héſiod. Op. v. 242.

« O DIEU miſéricordieux, s'écrient les Grecs modernes dans leurs prieres, » éloignez de nous » cette affreuſe & cruelle maladie qui n'épargne » perſonne. Secourez-nous, & réſervez les traits » de votre vengeance pour vos ennemis. Ayez » pitié de ces innocentes victimes : car nos jeu- » nes enfans ſont toujours les premiers frap- » pés (1). O Dieu ! ſecourez-nous ».

C'eſt ainſi qu'à Conſtantinople, lorſque la peſte y fait des progrès rapides (comme les incendies ſi fréquens dans cette grande ville,) & qu'on voit ſortir chaque jour plus de mille cadavres par la porte d'Andrinople, qui ſont conduits au cimetiere des Turcs, on fait des prières publiques. Ce ſont des enfans & de jeunes gens qui vont en proceſſion à la place appellée l'*Ocmeïdan* (2), & qui implorent la miſéricorde du Ciel.

Les Grecs, auſſi ſuperſtitieux qu'ignorans,

(1) Le peuple Turc, Chrétien & Juif, dit le Docteur Timoni, eſt également perſuadé que la peſte eſt un fléau qui vient du Ciel, & en conſéquence ils ne font rien pour s'en garantir. *Tranſactions Philoſophiques, n. 11.*

(2) *Champ des flèches.* C'eſt une plaine ſur les hauteurs qui bordent le port de Conſtantinople du côté du Nord, où les Turcs s'exercent à tirer de l'arc.

avoient

avoient anciennement recours aux Oracles dans ces temps de calamité (1). On voit tous les Dieux qu'ils invoquoient à cette occaſion, dans l'éloquente Priere que Sophocle fait prononcer à celui qui parle pour le peuple affligé de Thèbes (2).

" Divin Oracle, que nous annoncez-vous ? „ Je tremble dans l'incertitude du deſtin que „ vous nous préparez. Puiſſant Dieu des ma- „ ladies, j'adore vos décrets : qu'ordonnez-vous „ de notre ſort préſent & à venir ? Daignez „ m'en inſtruire, Oracle, fils immortel de l'Eſ- „ pérance. O Minerve, fille de Jupiter ; Diane, „ Divinité tutélaire de Thèbes ; & vous, ô „ Apollon (3), Divinité ſecourable qui remé-

(1) Voyages de Dubois, *p. 65.*

(2) Œdipe de Sophocle, traduit par le P. Brumoi, *Acte I.*

(3) Apollon, qui diſtribuoit à ſon gré la peſte, comme on le verra ci-après, étoit principalement invoqué dans cette maladie. Pline rapporte une pratique auſſi ſuperſtitieuſe, que ridicule & indécente : « *Verbaſcum cum ſua radice tuſum, vino* » *aſperſum folioque involutum, & in cinere calefactum, ut impo-* » *natur calidum. Experti affirmavêre plurimùm conferre, ſi Virgo* » *imponat nuda, jejuna jejuno ; & manu ſuperná tangens dicat* » Negat Apollo peſtem poſſe creſcere, quam nuda Virgo reſ- » tinguat ; *atque ita retrorſâ manu ter dicat, totieſque deſpuat* » *ambo* ». Pline, *Liv. XXVI. Ch. IX.* Callim. *Hymn. in Apol. v. 45.*

„ diez à tous les maux des humains, ſoyez ſen-
„ ſible à ceux dont nous ſommes accablés. Vous
„ voyez tout un peuple, victime de la mort,
„ deſcendre dans le tombeau. Plus d'eſpoir,
„ plus de reſſource ; la terre ferme ſon ſein,
„ & ſe refuſe à nos travaux. Pluton voit tom-
„ ber les morts ſur les rives du Styx plus promp-
„ tement que les éclairs, & comme une foule
„ d'oiſeaux qui ſe précipitent les uns ſur les
„ autres. Des monceaux de cadavres couvrent
„ la campagne. On voit de tous côtés de jeunes
„ épouſes, & des femmes reſpectables, em-
„ braſſer les autels ſur le rivage, & percer les
„ airs de leurs gémiſſemens. On n'entend que
„ de lugubres accens. Minerve, venez à notre
„ ſecours : mettez en fuite cette Divinité bar-
„ bare, cet *autre Mars exterminateur* (1), qui,
„ plus redoutable que le Dieu des combats,
„ nous fait périr ſans armes, ſans égide, ſans
„ appareil de guerre. Ecartez-le de nos climats,
„ précipitez-le dans le vaſte ſein d'Amphytrite,
„ ou dans les abîmes profonds du Pont-Euxin.
„ Hélas ! ce qu'une nuit a épargné devient la

(1) Ἄρεά τε τὸν μαχλερόν. Vinſemius traduit *Martem peſtiferum*. Sophocle, *Œdip. Henr. Steph.*

„ proie du jour ſuivant. Grand Jupiter, qui
„ faites gronder le tonnerre, écraſez ce Génie
„ de vos foudres. Apollon, préparez votre arc
„ & vos flèches, pour nous ſecourir. Diane,
„ lancez ſur lui, comme des traits enflammés,
„ ces feux que vous dardez ſur les montagnes
„ de Lycie. Puiſſant Bacchus (1), venez, avec
„ vos torches allumées, écarter loin de nous
„ cette horrible Divinité (2) ».

---

(1) Au-lieu de *puiſſant*, le texte dit, *οἰνοπα Βάκχον*, *vinoſum Bacchum* : épithète qu'il ne falloit pas changer, & qui n'eſt applicable ici qu'à la peſte. *Œdip. Henr. Steph. p. 282.*

(2) Le P. Brumoi reproche à M. Dacier d'avoir cru que Bacchus étoit appellé ici avec ſes flambeaux, parce que, ſelon lui, le vin & le feu étoient des préſervatifs contre la peſte. M. Dacier étoit fondé ſur l'autorité des Anciens, que l'on verra ci-après, & ſur l'uſage des Grecs modernes. Le vin, le premier de tous les cordiaux que l'on a connus, étoit recommandé pour la peſte. On arroſoit même, pour l'appaiſer, les rues d'Athènes avec du vin *Traité de l'Opinion, Tom. VI. pag. 31.* Acron fit allumer à Athènes de grands feux pour purifier l'air. *Hiſtoire de la Médecine de Leclerc, Liv. II. Ch. VII.*

On délibere à Rome d'envoyer une colonie pour repeupler un pays voiſin, & dévaſté par une maladie contagieuſe, & ceux qu'on a déſignés ſe plaignent de ce qu'on veut les expoſer à la fureur d'un démon étranger & barbare, à la peſte que ces Payens, dit Dacier, regardoient comme un Dieu exterminateur.

Plutarq. Coriol. T. 2, p. 502.

On voit, dans cette touchante priere, la Peſte perſonnifiée par les Anciens Grecs, comme elle l'eſt encore par les Modernes. On invoque les Dieux protecteurs, on a recours à l'Oracle. On croit, comme dit Hippocrate de la maladie ſacrée (qui eſt l'épilepſie), qu'un mal contagieux qui excite l'étonnement & l'alarme, qu'un mal regardé comme incurable, ne peut venir que des Dieux, & que ſa guériſon eſt réſervée aux Dieux (1).

L'Oracle fut d'abord conſulté comme le ſeul Médecin de la contagion (2). Il répondit, ſuivant Plutarque (3), aux Lacédémoniens & aux Phalériens, qu'ils devoient immoler tous les ans une jeune fille, pour être délivrés de la peſte. Les Carthaginois avoient adopté ce barbare uſage.

La crainte religieuſe qu'inſpire un fléau juſtement attribué à la colère céleſte, ne peut être que reſpectable & ſalutaire; il faut donc bien la diſtinguer de cette terreur panique qui, ne ſervant qu'à entretenir l'ignorance & la ſuperſtition,

(1) *De Morbo ſacro*, Tom. II. p. 324.

(2) *Conformité de la Médecine ancienne & nouvelle*, Préf. de l'Edit. p. 33.

(3) *Œuvres de Plutarque, traduction d'Amyot*, in-fol. Tom. II.

empêcheroit les hommes de ſe préſerver de la contagion, & des maux qui affligent l'Humanité. Dans une peſte meurtrière, on ne peut quelquefois méconnoître la vengeance du Ciel irrité. Elle eſt du moins aſſez ſouvent annoncée dans l'Ecriture-Sainte. Homère ne manque auſſi jamais de l'attribuer au pouvoir des Dieux offenſés (1). Les Hiſtoriens eux-mêmes n'ont pas rendu d'autre raiſon des peſtes les plus mémorables, & des autres maux qui ont dépeuplé la terre. Cette tradition a toujours été fidèlement ſuivie d'âge en âge.

« La peſte, dit un Poète Perſan, en parlant d'Aſtérabad (2), ville de Géorgie, dans l'ancienne Hytcanie, » *ſemblable à un feu vengeur*,

(1) *Percutiam te, & populum tuum peſte; peribis de terra.* Exod. 14. La peſte fut la cinquieme plaie dont Dieu frappa l'Egypte. Homère, qui peint tous les objets intéreſſans, commence & finit ſon Iliade par un tableau de la peſte envoyée d'abord par les Dieux, pour punir l'armée des Grecs, & enſuite pour détruire la malheureuſe famille de Niobé. *Liv. I.* λοιμὸς καὶ μῆνις, *peſtis & ira, Lib. XXIV.*

Procope reconnoît dans la peſte de 543, qu'il décrit avec la plus grande exactitude, la vengeance de Dieu, qui punit les hommes. *Hiſtoire de la Médecine de Freind*, Tom. I. pag. 228.

(2) D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, pag. 550.

„ ruina tout-à-coup cette belle ville, dont le ter-
„ roir exhale une odeur qui surpasse celle des
„ parfums les plus agréables. Il ne reste de ses
„ habitans ni jeune, ni vieillard. Ainsi le feu du
„ ciel, en tombant sur une forêt, embrâse tout,
„ & consume le bois verd, comme le bois sec ».

Les Peuples anciens & modernes, les Princes qui les ont gouvernés (1), les sages qui ont écrit l'Histoire, ont toujours considéré ce fléau comme un signe évident de la colère du Ciel, comme un châtiment attiré sur la terre par nos crimes (2). Tacite, en parlant, sous l'année 816 de Rome,

(1) L'Empereur Justinien, après la peste de 557, ayant encore éprouvé la famine & les tremblemens de terre, déclare que ces trois fléaux sont la punition des crimes de la terre. C'est ce qu'on peut voir dans une loi qu'il fit, à cette occasion, contre les blasphêmes & les abominations contraires à la Nature. *Histoire du Bas-Empire*, Tom. II. pag. 72.

Pendant la peste de 1630, les Consuls de Marseille firent vœu de fonder la Maison des Filles de la Magdeleine; & en 1720, dans la derniere peste, ils firent aussi le vœu solemnel qu'on renouvelle chaque année par une procession générale.

(2) *Tot facinoribus fœdum annum etiam Dii tempestatibus & morbis insignivêre. Vastata Campania turbine ventorum, qui villas, arbusta, passim disjecit pertulitque violentiam ad vicina urbi, in qua omne mortalium genus vis pestilentiæ depopulabatur: nullâ cœli intemperie quæ occurreret oculis.* Tacite, *Liv. XVI.*

Pendant les huit ans que Phocas regna, la peste, la famine, &

des malheurs de cette capitale enſanglantée par tant de victimes de la barbarie de Néron, ajoûte que cette année, déja funeſte par tant de cruautés, le devint encore par la colère des Dieux qui envoyerent la peſte, dont les effets furent terribles. Il décrit les ravages des campagnes, & la mortalité qu'il y eut à Rome. Il obſerve qu'après le furieux ouragan qui dévaſta la Campanie, & vint juſques aux portes de Rome, la peſte ſe manifeſta dans cette grande ville, ſans qu'on apperçût dans le ciel, ni dans les ſaiſons, aucun changement viſible, aucune intempérie. En effet, on eſt toujours frappé, toujours étonné de voir, dans la fertile Egypte, dans les plus beaux pays de la Grèce & de l'Aſie mineure, dans l'Italie même, ſous un ciel pur & ſerein, les hommes attaqués ſubitement, tomber les uns ſur les autres, dans les villes & à la campagne, comme s'ils reſpiroient cet air empeſté provenant des vapeurs qu'exhalent les marais bourbeux &

---

tous les fléaux qui affligent la terre, déſolerent l'Orient. *Hiſtoire du Bas-Empire*, Tom. XII. pag. 96.

La peſte avoit ravagé ſouvent l'ancienne Athènes. Toute la famille de Périclès en fut frappée, & il en mourut lui-même. *Plutarq.*

putrides (1). Il ſemble que ce fléau devroit être annoncé par des brouillards épais, par des jours ſombres & nébuleux, par ce vent chaud & brûlant qu'Hippocrate nomme peſtilentiel (2), & auquel Empédocle (3) voulut fermer le paſſage entre les montagnes, par lequel il prétendoit que le vent du Sud ſouffloit ſur la Sicile la peſte & la ſtérilité (4).

Il n'eſt cependant pas douteux que ce poiſon mortel ne doive éclore du ſein de la corruption, de ces lieux impurs où croupiſſent des eaux bourbeuſes & fétides, d'où il s'élève, attiré par la chaleur exceſſive du ſoleil. Les progrès de la communication qui le porte à la fois dans les

(1) *Nec refert utrùm nos in loca, devenimus*
Nobis adverſa, & cœli mutemus amictum.
Lucret. Lib. VI.

(2) *De Epid. Lib. III.*

(3) Empédocle, dit M. *Leclerc*, ayant reconnu que la ſtérilité & la peſte qui ravageoient ſouvent la Sicile, étoient cauſées par un vent du Sud, qui s'inſinuoit par les ouvertures de certaines montagnes, s'aviſa de faire boucher ces ouvertures; & le pays fut exempt de ces deux fléaux. *Hiſt. de la Médec. Liv. I. Ch. V. p. 82.*

(4) *Cœlo ſupinas ſi tuleris manus....*
Nec peſtilentem ſentiet Africum
Fœcunda vitis.
Tel étoit le précepte d'Horace, *Lib. III. Od. XXIII.*

lieux les plus voiſins, ainſi que dans les climats les plus éloignés de ſa ſource, ſont rapides & ſurprenans. Ils nous déconcertent, nous humilient, nous confondent. Mais, s'il n'eſt pas au pouvoir de l'homme de détruire la malignité de ce poiſon, nous pouvons du moins, comme Empédocle, boucher toutes les ouvertures par leſquelles il peut s'introduire; c'eſt-à-dire, purifier & parfumer tout ce qui vient d'un pays ſuſpect. C'eſt ainſi qu'un ſeul Lazaret, aſyle toujours ouvert à la contagion dans le ſeul port du Royaume (1) par lequel la peſte peut y entrer, répond au Miniſtre chargé du département de la Marine, de la ſanté de tout le Royaume.

Le premier mouvement des hommes frappés des approches de cette cruelle maladie, a été de purifier l'air qu'ils reſpiroient par les parfums qu'ils trouvoient ſous leurs mains (2). C'eſt ce

(1) A Marſeille. La peſte de 1720 eſt la vingtieme que cette ville a eſſuyée. *Relation de M. Bertrand*, pag. 8. *Hiſt. de Marſeille, par Ruffy*, Tom. I. p. 279.

(2) *Hiſtoire de l'Eléphantiaſis, par M. Rémond*, pag. 100. *Traité de la peſte*, p. 59. *Diſſertation du Docteur Timoni.* Tranſ. Philoſoph. *Liv. LXIV.* Ariſtophane, dans le Plutus, *Act. IV. Scen. VIII.* fait mention d'un rameau ſec d'olivier qu'on mettoit à la porte de chaque maiſon. Les Athéniens croyoient, ſelon Mad. Dacier, qu'il garantiſſoit de la peſte.

qu'on fait encore par-tout (1); & de-là vient ſans doute (2) l'uſage établi chez les Grecs & les Orientaux, de brûler des parfums agréables dans l'appartement où l'on reçoit, en tout temps, ſoit une perſonne diſtinguée, ſoit un ami qu'on veut acceuillir; comme auſſi de purifier l'air des Temples, en y brûlant de l'encens & de l'aloès. Les Grecs emploient, par préférence, pour la contagion, le parfum du Genièvre, comme le plus ſalutaire.

Cependant, malgré les parfums, la contagion fait toujours beaucoup de progrès dans le Levant & à Conſtantinople, parce que la communication n'eſt jamais interrompue; ce qui provient de ce

(1) Le Médecin Acron, comme on l'a dit, fit allumer des feux dans tous les quartiers d'Athènes, pendant la fameuſe peſte du Péloponnèſe.

Eſt & ipſis ignibus, dit Pline, *medica vis. Peſtilentiæ quæ ſolis obſcuratione contrahitur, ignis ſuffitu multiformiter auxiliari certum eſt. Empedocles & Hippocrates id monſtravêre diverſis locis.* Plin. Lib. XXXVI.

(2) On employoit ſur-tout les parfums & l'encens de la Syrie, ſelon Athénée, *Lib. I.* On tiroit encore de l'Helleſpont les *Scombres*, (eſpèce de maquereaux), & les poiſſons ſalés. Les Grecs ont conſervé cet uſage; ils font encore ſécher au ſoleil les mêmes poiſſons; & vous trouverez, près de la Tour d'Ovide, un petit village anciennement habité par ces Pêcheurs, & appellé *Scombreckeüi*.

que le mal n'eſt pas toujours également contagieux. Ceux-mêmes qui ont eu le bonheur d'en échapper, le redoutent moins que les autres. Les malades ne ſont jamais abandonnés par leurs proches. Ce délaiſſement, ce triſte abandon, n'eſt effrayant que pour un étranger qui n'a plus auprès de lui ni d'amis, ni de compatriotes. Les Grecs & les Orientaux accompagnent les morts pour les enſevelir, & la peſte ne les diſpenſe pas de ce devoir religieux. Ils ſavent que ce fléau augmente par dégrés, s'affoiblit enſuite, & s'éteint. Quoique le peuple, accoutumé à le voir ſouvent revenir, ne prenne pas les mêmes précautions que nous, pour s'en garantir; quoique le commerce n'en ſouffre point; quoique la peſte enfin la plus allumée n'empêche ni une aſſemblée d'uſage, ni une cérémonie, ni une audience publique, les Grecs & les Turcs ne parlent pas avec moins de frayeur que les Anciens, de ce redoutable fléau, que les premiers appellent *πανύκλα* (1), *la maladie des maladies* (2).

(1) De Παν, tout, & d'ὄλος, déſaſtre, mortalité.

(2) *Les Turcs*, dit M. de Monteſquieu, d'après Ricaud, *voient les Chrétiens, dans la même ville, échapper au danger, & eux ſeuls périr.* Cette aſſertion eſt exagérée. Les précautions

Je ne connois, dans le Levant, aucun endroit privilégié où l'on puiſſe ſe vanter d'en être

garantiſſent ceux qui en prennent; les autres ſont tous également expoſés. *Ils achetent*, continuent-ils, *les habits des peſtiférés, s'en vétiſſent & vont leur train.* Ceci ne regarde que le bas peuple, qui eſt le même par-tout. *La doctrine d'un deſtin rigide qui regle tout, fait du Magiſtrat un ſpectateur tranquile. Il penſe que Dieu a déja tout fait, & que lui n'a rien à faire.* Les Turcs véritablement ſont très-réſignés; mais le Magiſtrat n'eſt pas le ſpectateur oiſif d'une grande mortalité. Il ſait que, dès qu'on n'a pas prévenu le mal, la Police ne peut plus en arrêter les progrès dans un pays de révolutions, où des boutiques fermées annoncent la rébellion & le trouble; où le moindre beſoin public & un marché dépourvu de vivres, ſont des prétextes ſuffiſans pour la ſédition, toujours prête à s'allumer. Il faut donc néceſſairement qu'à Conſtantinople *tout aille ſon train*, & que le peuple, aguerri contre un mal périodique, ne puiſſe pas en imputer la continuation & les progrès à la négligence du Gouvernement. Auſſi le fameux Viſir *Ibrahim Pacha*, qui vouloit rendre ſon Maître & le peuple heureux, avoit-il deſſein d'établir, aux Iſles des Princes, des Lazarets, pour ſe préſerver de la peſte. L'Auteur de l'*Eſprit des Loix* eût vu tout cela du premier coup-d'œil, s'il eût étudié à Conſtantinople la doctrine des Turcs. Il ne faut donc pas dire, avec M. de Monteſquieu, que les Turcs n'ont aucune police à cet égard. Ce qu'il dit dans le même Chapitre, ſur la lepre, n'eſt pas plus exact, ainſi que M. Rémond l'a démontré dans ſon *Hiſtoire de l'Elephantiaſis*. L'illuſtre Auteur n'a pas été à portée de tout voir, & n'a pas eu le temps de vérifier tout ce qu'il avance ſur la foi des Relations. *Liv. XIV. Ch. XI. de l'Eſprit des Loix.*

à couvert. Pline a fait cette exception en faveur de deux villes qu'il cite ; mais Strabon, qui rapporte le même proverbe sur la salubrité de l'air de Crotone, attribue l'exemption de la peste, que Pline ne fait que confirmer, à l'origine fabuleuse de cette ville, à l'avantage de sa situation, à la force & au tempérament robuste de ses habitans, dont sept à la fois furent vainqueurs aux combats des jeux Olympiques (1).

La peste qu'on appréhende le plus à Constantinople, à Smyrne & dans tout le Levant, est celle qui vient d'Egypte ; & en Egypte, on redoute le plus celle qui vient de Syrie.

Thucydide & Lucrèce (2), qui ont fait une effrayante description de la peste d'Athènes, disent qu'elle avoit été apportée des bords du Nil, comme celle dont Procope a parlé depuis.

Après une si longue & si constante expérience, on ne devroit pas méconnoître le vrai foyer de la peste. Elle vient encore avec les tremble-

(1) *Strabon*, Liv. VI. pag. 479.

(2) *Nam penitus veniens Ægypti a finibus ortus,*
Aera permensus multum, campoſque natantes,
Incubuit tandem populo Pandionis : omnes
Inde catervatim morbo, mortique dabantur.
Lucret. Lib. VI.

mens de terre, les inondations, la famine & la guerre. Mais tous les fléaux deſtructeurs qui la précèdent, n'auront pas le même effet dans des pays peuplés & cultivés avec ſoin, comme ſont les nôtres, parce qu'on y répare aſſez promptement les ravages du temps, de la Nature, & des hommes; au-lieu que dans l'Orient tout reſte au même état depuis bien des ſiècles. On ne relevè point les murs d'Ephèſe, de Balbec, de Palmyre; tous les voyageurs y retrouvent les mêmes ruines que l'Hiſtoire ou les Relations leur ont indiquées. Ces lieux, depuis leur deſtruction, ſont toujours de vaſtes déſerts, d'affreuſes ſolitudes, où la peſte couve & ſe fomente ſans ceſſe, d'où s'élevent des vapeurs mortelles, comme le ſable léger & brûlant que le vent chaſſe devant lui.

La peſte, ainſi que tant d'autres maladies, doit être engendrée par la corruption. C'eſt un venin ſubtil & mortel dont la Nature ne peut ſe débarraſſer, lorſqu'il a toute ſa force, & qu'elle repouſſe lentement, lorſqu'il s'émouſſe & s'affoiblit. Les mauvais alimens, la mal-propreté, l'infection, la peur exceſſive, qu'on peut appeler un commencement de peſte, la terreur & l'inaction ſubite qui arrêtent la tranſpiration,

nous en rendent plus ſuſceptibles. Mais on ne peut attribuer à ces cauſes auxiliaires & ſecondes, ce qui vient originairement de la ſource du mal, & ce que les Anciens ont vu comme nous. Mon Confrère, M. Rémond (1), a développé ſavamment cette matière dans l'ouvrage que j'ai déja cité. Il ſuffit de le lire pour connoître l'erreur des autres ſyſtêmes, & ſur-tout de celui d'un Anglois, qui explique la peſte & les maladies contagieuſes, par une corruption intérieure provenant d'un défaut de tranſpiration ou d'inaction dans la claſſe des hommes qui travaillent le plus. Ce dernier définit la peſte (2), *une obſtruction de la matière ſuperflue;* mais il faut lire tout ſon ouvrage pour entendre cette définition. Ajoûtons ici quelques faits qui achèveront d'indiquer clairement le foyer de la peſte, & les fléaux qui l'annoncent ou qui la ſuivent.

La fameuſe peſte de l'année 1349 ſe manifeſta en Egypte (3). « Elle emporta au Caire, dit

(1) Hiſtoire de la lepre, *pag. 100, &c.* Je lui dois quelques notes qu'il m'a données.

(2) Journal Economique, *Octobre, Novembre & Décembre, 1763.*

(3) Hiſtoire des Huns, *Tom. IV. Liv. XXI. pag. 223.* Hiſtoire de la Médecine de Freind, *Tom. III. p. 170.*

M. de Guines, » pendant quelque temps, plus de 10 à 15 mille hommes par jour. On por-
» toit les morts ſur des tables, ſur des échelles,
» ſur des portes même, & on alloit les jetter
» dans de grandes foſſes qu'on avoit creuſées
» exprès. Cette peſte parcourut tout le monde (1).
» Elle avoit commencé, ſuivant l'Auteur Arabe,
» dans les Etats du Grand Khan de Tartarie.
» En effet, on trouve dans les Annales Chinoi-
» ſes, une perte faite précédemment de plus
» de treize millions d'hommes. *Il y avoit eu*
» *des débordemens conſidérables qui avoient ravagé*
» *tout le pays & entraîné beaucoup de monde; de*
» *violens tremblemens de terre; pluſieurs monta-*
» *gnes avoient été renverſées; des lacs inconnus*
» *auparavant, s'étoient formés tout-à-coup, &*
» *le pays étoit rempli d'inſectes qui le déſoloient.*
» *L'odeur des cadavres ſe répandoit de toutes parts.*
» Cette peſte ravagea Conſtantinople & tout le

(1) *Qualem & avi noſtri narrant obtigiſſe anno Chriſti 1450. hac in Aſia exorta, per Illyricum Dalmatiamque ſerpſit, per Germaniam verò in Galliæ & Hiſpaniæ fines compluribus annis, miſerè in omnes ferè populos debacchatâ, vix ut tertia pars vivencium ſuperſtes evaſerit.* Fernel, de Abdit. rerum cauſ. *Lib. XI. Cap. XII.*

Levant,

» Levant, ainſi que la Sicile, l'Italie (1), l'Eſ-
» pagne, la France & le Nord ».

En l'année 1373, il y eut en Egypte une grande famine qui fut ſuivie de la peſte. « Le Nil, dit le même Auteur (2), » après avoir diminué, » augmenta prodigieuſement contre ſon ordi-» naire (3) ».

S'il n'y avoit pas un commerce ſi réglé entre l'Egypte & Conſtantinople, où la peſte, malgré le levain qui ſemble y reſter en dépôt, ne ſe manifeſte le plus ſouvent qu'après l'arrivée des vaiſſeaux qui viennent d'Alexandrie, il ſeroit aſſez naturel de penſer, comme Lu-

---

(1) J'ai trouvé à Rome, dans l'Égliſe de la *Madona del Popolo*, à la dernière Chapelle de la nef à droite, cette Epitaphe équivoque :

Marco, Antonii Equitis Romani
Filio, ex nobili Albertorum familiâ,
Corpore animo q. inſigni,
Qui annum agens XXX
Peſte inguinariâ *interiit*
An. ſalutis Chriſtianæ
M CCCC LXXXV. die XXII. Julii.
Heredes B. M. P.

(2) Hiſtoire des Huns, *Liv. XXI. pag. 239.*

(3) Du temps de Ménès, dit Hérodote, toute l'Egypte n'étoit qu'un marais. *Tom. II.*

crèce (1), que les vents ſeuls peuvent l'apporter de ſi loin. Mais on peut regarder comme une aſſez forte preuve que la peſte vient d'Alexandrie à Conſtantinople, de ce qu'elle n'a fait aucun ravage dans cette Capitale en 1771, temps où la guerre avoit intercepté tout commerce avec l'Egypte ; tandis que Smyrne, où cette communication a été libre, en a été fort mal-traitée. Ajoutons, ſur la peſte d'Egypte, qu'on en attribue la ceſſation ſubite à la chûte périodique des roſées.

Les vents du moins ne ſont pas les courriers qui apportent & répandent ce poiſon contagieux. Sous l'Empereur Marc-Aurele, dont le regne auroit dû être exempt de la peſte affreuſe qui marqua l'Empire odieux de Néron, de Commode & de Valérien (2), l'armée victorieuſe des Parthes apporta à Rome cette maladie qui y fit les plus grands ravages (3).

On doit diſtinguer même dans le Levant (4),

(1) *De Rer. Natur.* Lib. VI.

(2) Hiſtoires des Empires, *Tom. III. pag. 525. Tom. IV. pag. 504.*

(3) *Idem.* Tom. IV. Liv. XXII. pag. 387.

(4) *Inter locorum naturas quantùm interfit? videmus alios eſſe ſalubres, alios peſtilentes.* Cic. Lib. I. de Fato.

Ut hoſtiarum immolatarum inſpiciuntur exta, quorum ex ha-

les pays où on l'apporte, & où la contagion la répand. Elle ſemble être comme indigène en Egypte. La chaleur du ſoleil, qui corrompt le limon du Nil débordé, & les eaux croupiſſantes des marais formés dans les champs qu'on ne laboure point (1), font ſortir un poiſon mortel du ſein de cette putréfaction, dont bientôt ſont infectés l'air, les hommes, & les animaux.

Telle eſt la première idée que les Grecs ont eue de la peſte. Toute la famille de Niobé, punie par les Dieux que la mère avoit offenſés, mourut de la peſte, qui dans la Fable eſt déſignée par les flèches d'Apollon, c'eſt-à-dire, par les rayons du ſoleil, qui fit exhaler de la terre le poiſon peſtilentiel (2). Auſſi les Grecs implo-

bitu atque colore, cùm ſalubritatis, tùm peſtilentiæ ſigna percipi, nonnunquam etiam quæ ſit ſterilitas agrorum vel fertilitas futura. Id. I. de Divin.

(1) *Nunc verò magnas ſolitudines (Nilus) pervagatus, & in paludes diffuſus, gentibus ſparſis circa Philas primùm ex vago & errante colligitur.* Senec. *Nætur. Lib. IV. Cap. II.*

(2) Ovide donne, après le déluge, la même origine au Serpent Python, que l'ardeur du ſoleil fit ſortir de la fange des eaux, & qu'Apollon tua de ſes flèches : ce qui caractériſe aſſez bien la peſte. Les Grecs, qui en furent délivrés, inſtituerent en reconnoiſſance les jeux Pythiens.

Ergo ubi diluvio tellus lutulenta recenti,
Solibus æriis, almoque recanduit æſtu,

roient-ils ce même Apollon, comme le père de la chaleur, qui calme & amortit la contagion en Egypte & en Grèce.

Edidit innumeras ſpecies. . . . . .
. . . . . Te, maxime Python,
Tùm genuit, populiſque novis incognita Serpens.
Ovid. Metam. Lib. I.

Te viridis Python, Thebanaque mater ovantem (Niobe)
Horruit in pharetris. . . . . .
Delius inſurgit. . . . . .
arcu crudelis iniquo
Peſtifera arma jacit. . . . . .
Labuntur dulces animæ, &c.
Stat. Theb. Lib. I.

Le nom de Python ſignifie pourriture, corruption, du Grec πύθω, *putrefacio*. Apollon avoit vuidé ſon carquois pour le tuer; c'eſt-à-dire, que les rayons ou le feu du ſoleil, tombant du matin au ſoir ſur des marais putrides, les avoient enfin deſſéchés. La peſte avoit commencé & fini avec les longs jours de l'été.

Qui modò, peſtifero tot jugera ventre prementem,
Straviimus innumeris tumidum Pythona ſagittis.
Ovid. Metam. Lib. I. v. 479.

Voyez l'Hymne de Callimaque à Apollon, *v.* 99, *&c.* ſur le nombre de flèches dorées que ce Dieu fit pleuvoir ſur Python.

M. l'Abbé Banier eſt perſuadé que les Grecs, ainſi que les Égyptiens, n'ont vu que le ſoleil dans Apollon; &, en parlant de la peſte de Thèbes, qui fit périr tous les enfans de

« Hippocrate, dit un Médecin François (1), » a eu raiſon d'appeller la Peſte quelque choſe » de divin, étant impoſſible de l'expliquer par » des cauſes naturelles ». Les Grecs, inſtruits comme ils l'étoient de toutes les recherches inutiles & des vains efforts de l'art, étoient donc bien excuſables de n'avoir recours qu'aux Dieux.

Je reviens à Hippocrate. Ce grand homme, le premier & le modèle des Obſervateurs, leur apprit les ſecrets & les voies de la Nature, en les étudiant; il explique ces maladies qu'on

---

Niobé, il dit ſeulement qu'on a mêlé un peu de phyſique au fond de cette Fable, qui étoit hiſtorique. *Explication des Fables*, Tom. I. pag. 78, 173. Tom. II. pag. 339.

Pour repréſenter la victoire d'Apollon Pythien, on a imaginé le Serpent ou Dragon furieux, enſuite les modes Pythiens, ſur leſquels le Dieu, en danſant, célébroit ſon triomphe, *ὁ θεὸς τὰ ἐπινίκια χορεύει. Poll. Lib. IV. Cap. XI. pag. 397.*

La défaite de Python par Horus, ou Apollon armé de flèches, dit M. Pluche, fut la victoire du labourage parvenu à arpenter, ſemer & moiſſonner, malgré les traverſes du débordement. *Hiſtoire du Ciel, Tom. I. pag. 247.* Cet Auteur n'a vu que ce premier effet de l'abaiſſement du Nil débordé, & non celui des marais infects & deſſéchés par le ſoleil.

(1) Traité de la Peſte, *pag. 49.*

appelloit ſacrées (1), parce que le peuple, ignorant & ſuperſtitieux, n'oppoſoit, comme je l'ai dit, que des offrandes & des ſacrifices ſouvent barbares, aux maux qu'il attribuoit à la colère des Dieux (2). S'il n'oſa pas attaquer les Ora-

(1) Voyez ce qu'il dit des Scythes, *Lib. de Aër. aquis & locis.* On doute que le Traité de la Maladie Sacrée ſoit de lui. *Leclerc, Hiſtoire de la Médecine.*

(2) Telle étoit la Lepre, ou l'*Eléphantiaſis*, dont M. Rémond a fait l'Hiſtoire, qui pourtant ne diſpenſe pas de lire les *Queſtions de Michaelis ſur cette maladie*, adreſſées aux Voyageurs Danois. *Tom. I. pag. 72 & 117.* Un homme lépreux & dévoré par cette maladie honteuſe, eſt encore aux yeux des Grecs un coupable puni & odieux. Les ſcélérats, prompts à commettre le meurtre, ne manquent pas chez eux; mais les *Vampyres* ou Βρυκόλακας, ſont les remords dévorans dont la doctrine ancienne s'eſt conſervée parmi eux.

Ici rappellons-nous Oreſte :

« L'ombre éplorée de mon père, dit-il, » ſe vengera ſur » moi, ſi je ne ſuis pas ſon vengeur. Des douleurs aigues ſe » répandront ſur tout mon corps »; *une lepre horrible conſumera mes chairs.... Les Ombres des Héros aſſaſſinés s'attachent comme un trait au mortel qu'elles pourſuivent. Elles les éveillent pendant la nuit, les rempliſſent de fauſſes terreurs, & ſemblent les déchirer avec un aiguillon d'airain, &c.* Choëph. Act. II. Scen. I.

Rien de plus ſublime, de plus fort & de plus énergique que le langage des Euménides d'Eſchyle. Ces Remords perſonnifiés devoient faire la plus vive impreſſion. On entendoit les cris intérieurs de l'homme agité. *Furiis agitatus Oreſtes.*

Voyez Tournefort ſur les Vampyres, que les Grecs modernes appellent *Urocoulacas.*

cles, il confondit la charlatanerie & l'avarice des Expiateurs, qui abuſoient de la crédulité. Il ne fit la guerre qu'à la ſuperſtition & à l'erreur, & défendit la Religion, qu'il reſpectoit.

Hippocrate a moins parlé de la peſte proprement dite, que d'une maladie peſtilentielle qui régnoit dans la conſtitution qu'il décrit (1). Les ravages de ce fléau n'étoient pas apparemment alors dans la Grèce auſſi fréquens, qu'ils le ſont aujourd'hui. Le père de la Médecine, qui a rapporté ſi exactement des obſervations faites à l'Iſle de Thaſe, à Abdere, à Lariſſe, à Cyzique, &c. ſur les maladies épidémiques (2), auroit écrit plus en détail ſur celle-ci, & ne ſe ſeroit pas borné à la caractériſer, s'il avoit vu & traité la fameuſe peſte d'Athènes (3). Le peu

(1) Troiſième Section des *Epidémiques*.

(2) Comme toutes ces villes ſont éloignées de Cos, patrie d'Hippocrate, & même les unes des autres, excepté Thaſe & Abdere, cette collection doit être le réſultat du Journal des obſervations & des voyages d'Hippocrate.

(3) Hippocrate, ſuivant Soranus, naquit dans la 80 Olympiade; par conſéquent il n'auroit eu qu'environ 30 ans lors de la peſte d'Athènes, dont l'époque eſt fixée à la deuxième année de la guerre du Péloponnèſe & de la 87 Olympiade. Voyez cette diſcuſſion dans l'Hiſtoire de la Médecine de *Leclerc*, *première Partie*, *Liv. III. Ch. XXXI.* Nos Hiſtoriens n'ont pas

qu'il en dit, eſt donc une forte prévention qu'il n'y étoit pas; &, malgré l'ancien témoignage de Soranus, Auteur de ſa vie, & de ceux (1) qui le répètent d'après lui, le fait paroît démontré par le ſilence de Thucydide, qui n'eût pas oublié de parler d'Hippocrate. Ce grand Médecin, d'ailleurs, devoit bien connoître cette maladie, ſur laquelle Démocrite avoit fait un Ouvrage que nous n'avons plus (2). Mais tout ſemble avoir concouru à rendre ce fléau de plus en plus redoutable; les hommes les plus éclairés n'en ayant preſque rien dit, ou n'ayant laiſſé que des préſervatifs dictés ſeulement par la prudence, & des eſſais donnés par l'empyriſme (3).

---

pris la peine de faire cet examen: il n'y a que M. Stanyan qui parle de cette peſte comme Thucydide, je veux dire, ſans faire mention d'Hippocrate. *Hiſt. de la Grèce, Tom. II. pag. 185.*

(1) Rollin, *Hiſtoire Ancienne*, Tom. III. pag. 53. Tom. XIII. pag. 83. *Hiſtoire des Empires & des Républiques*, Tom. XII. pag. 20. *Traité de la Peſte*, pag. 117.

(2) *Qui inſcribitur* περὶ λοιμῶν ἢ λοιμικῶν κακῶν. *Aul. Gellii Noct. Att.* Lib. IV. Cap. XIII. pag. 183.
Περὶ λοιμίων, *de Peſtibus regula*, Diog. Laert. in Democ.

(3) On ne pouvoit anciennement prononcer le nom de ce fléau ſans horreur; il s'eſt pourtant trouvé des hommes qui, ne l'enviſageant que dans ſon déclin, ſe ſont accoutumés à le regarder comme une maladie ordinaire. Ainſi Milady Monta-

Thucydide ne nous dit pas comment il fut guéri de la peſte. Pline, qui a ramaſſé tant de recettes, & les Médecins Grecs, dont il nous reſte des écrits, ne nous preſcrivent aucun remède contre ce mal (1).

Hippocrate, ſuivant Pauſanias & la tradition de Delphes, qui avoit cours de ſon temps, y avoit conſacré à Apollon la ſtatue d'un homme exténué par la maladie. Il y auroit déſigné un homme attaqué de la peſte, s'il eût trouvé un ſpécifique contre ce mal meurtrier (2).

Si Ménécrate, à qui les guériſons qu'il opéroit avoient fait tourner la tête, & qui ſe faiſoit ſuivre par ceux qu'il avoit guéris de la maladie ſacrée ou du haut-mal, avoit eu le même ſuccès pour la peſte, il auroit bien autrement extravagué; mais on lui eût pardonné ſa folie,

---

gut en parle très-légèrement, & avec une eſpece de ſécurité. « Cette prétendue peſte, dit-elle, n'eſt qu'une fièvre ». Elle parloit d'un de ſes domeſtiques qui venoit d'en échapper, & qu'on venoit de lui annoncer malade d'un rhume, pour ne pas l'effrayer en effet. *Lettre XXXI, p. 222.* Elle avoue cependant, dans ſes dernières Lettres, qu'elle craint la peſte.

(1) *Nec ratio remedii communis certa dabatur.*

Lucrece.

(2) Pauſanias, *Tom. II. Liv. X. pag. 312.* Traduction de l'Abbé Gédoyn.

& le nom de Jupiter, qu'il prenoit avec un faſte inſupportable (1).

Les Grecs, ayant fidèlement conſervé beaucoup d'uſages, de coutumes & de recettes de la plus haute antiquité, ſe ſeroient tranſmis les uns aux autres un remède contre la peſte, comme un dépôt héréditaire & précieux, s'il en eût exiſté quelqu'un de bien éprouvé.

La peſte, décrite par Thucydide, par Procope, par le Médecin Bertrand (2), qui pouvoit en parler, ainſi que l'Hiſtorien Grec, comme témoin oculaire, & par le Docteur Timoni, eſt préciſément la même. Le vomiſſement, l'hémorrhagie, les ſyncopes, la frénéſie, les bubons (3), les charbons, encore plus dangereux,

---

(1) Hiſtoire de la Médecine de *Leclerc*, *Liv. IV. Ch. III. pag. 256, 257.*

(2) Obſervations de M. Bertrand, *Traité de la Peſte*, *Part. I.*

Principio caput incenſum fervore gerebant,
Et duplices oculos ſuffuſâ luce rubentes.
Lucretius.

Pervenit ad miſeros damno graviore colonos
Peſtis, & in magnæ dominatur mœnibus urbis.
Viſcera torrentur primò, flammaque latentis
Indicium robur eſt, & ductus anhelitus ægrè.
Ovid. Métam. Liv. VII. v. 552.

(3) Λοιμώδη ἕλκη. *Poll.* Lib. IV.

l'enrouement, le feu des yeux, &c. annoncent & caractériſent cette maladie.

Hippocrate, qui a exactement obſervé les variations du temps, les dérangemens des ſaiſons (1), & les ſignes diagnoſtiques des maladies épidémiques ; qui le premier a remarqué combien l'air humide, épais, ſubtil ou ſec que nous reſpirons, combien le pays que nous habitons influent ſur la ſanté, le tempérament & le caractère national, déſigne bien, dans ſes Epidémiques (2), une maladie peſtilentielle, formée des pluies fréquentes & des vents du midi qui ſoufflent (3) conſtamment avant l'été, &

(1) Lorſque les ſaiſons ſont bien réglées, dit Galien, il n'y a ni peſtes, ni épidémies. *Conſid. ſur les Epid. d'Hipp. traduction de* M. Deſmars.

(2) Κατάστασις λοιμώδης, ἔτος νότιον, ἔπομβρον, &c. *Conſtitutio temporis peſtilens, annus auſtrinus, pluvius*, &c. Sect. III. Cependant le nouveau Traducteur des Epidémies retranche & le titre & les mots que nous venons de citer, comme ſuſpects à Galien, *M. Deſmars, Trad. des Epid. pag. 70.*

(3) *Lethiferis calidi ſpirârunt flatibus Auſtri :*
Conſtat & in fontes vitium veniſſe lacuſque.
Métam. Liv. VII. v. 532.

« La Médecine enſeigne, dit Plutarque, qu'une multitude » d'araignées eſt le ſigne avant-coureur d'un été peſtilentiel ». *Des Oracles*, Traduct. d'Amyot.

qui ſont ſuivis du calme & de la chaleur : mais il faut remarquer que ces mêmes vents, revenant au milieu de l'été, & rendant le chaud exceſſif, amortiſſent le feu de la contagion, qui s'éteint enfin peu-à-peu. On obſerve en effet, en Egypte & à Smyrne, que la peſte finit ordinairement au ſolſtice d'été (1), quoiqu'il n'y ait pas pour cela de jour marqué, comme on l'a prétendu.

On obſerve encore que Thucydide, qui n'a oublié aucune circonſtance de la peſte d'Athènes, rapporte que, quand cette maladie eſt dans ſa plus grande force, toutes les autres ceſſent (2). C'eſt ainſi que, ſi la petite vérole ſurvient, fait des progrès, & prend le deſſus en quelque ſorte, on annonce la ceſſation de la peſte.

L'ail (3), les liqueurs, le vin, le vinaigre &

---

(1) Tranſactions Philoſophiques, *n°. 64.*

Celſe, dans ſon Traité de l'art de conſerver la ſanté, a un Chapitre entier ſur les moyens de ſe préſerver de la peſte. Il conſeille de s'abſtenir du bain chaud, de boire tantôt de l'eau, tantôt du vin, *&c.* & il ajoûte : *Cùm verò hæc in omni peſtilentia facienda ſint, tùm in ea maximè quam Auſtri excitârint.*

(2) *Enimverò annus ille, ut conſeſſione ferè omnium conſtat, maximè immunis fuit aliorum morborum : ſi quis alio priùs laborabat, is morbus in hunc omnino convertebatur.* Belli Pelop. Lib. II.

(3) Les Grecs appellent la peſte ἠσχόδυλα, mot qui vien

les parfums, ſont les préſervatifs que les Grecs emploient. J'ai lieu de croire que le vin eſt recommandé par tradition (1) : car vous avez vu qu'on invoquoit Bacchus autant qu'Apollon. Les ſoldats de Céſar, en Theſſalie, ne ſe garantirent de la peſte qui ravageoit cette contrée, qu'en buvant à l'excès du vin, dont ils trouvèrent bonne proviſion (2). Un buveur d'eau ne doit donc pas voyager en Turquie.

---

de σκόρδα, en Grec vulgaire, & en Grec littéral σκόροδον : *l'ail*, dont le nom ſignifie *mauvaiſe odeur*, ou *odeur de fumier*, σκὼρ ὄζειν, *quod fœdè oleat.* Lexic.

(1) *In peſtilentia ac peregrinationibus vim magnam auxiliandi vinum habere dicitur.* Plin. *Lib. XXIII.*

J'ai logé à Conſtantinople chez un Grec nommé *Crutta*, qui avoit eu cette maladie. Lorſqu'elle faiſoit des progrès, il buvoit du vin pur plus qu'à l'ordinaire, & me conſeilloit d'en faire autant. Mon père, qui avoit vu la peſte en Egypte, & qui étoit Commiſſaire à Marſeille lorſqu'elle y régnoit, buvoit du vin de Chypre avant d'aller faire ſa tournée. Il m'a ſouvent parlé d'un homme qui n'avoit d'autre occupation que celle d'enterrer les peſtiférés. Il étoit toujours ivre, & n'avoit jamais eu la moindre atteinte du mal. A Conſtantinople, les femmes Grecques, qui vont ſoigner les malades lorſque la contagion entre dans nos maiſons, ne demandent que de l'eau de vie pour s'en préſerver, & elles en boivent ſouvent.

(2) *Plutarch. in Cæſar.* On ſait que les ſoldats Romains portoient leur proviſion de vinaigre, dont ils verſoient quelques gouttes dans de l'eau d'un puits qu'ils ne connoiſſoient point,

Le Docteur Timoni assure que celui qui a eu la peste, peut se promettre de ne l'avoir pas, dans la même année, une seconde fois. M. Bertrand étoit d'un sentiment contraire, pour l'avoir malheureusement éprouvé (1).

Les vieillards, dit Timoni, comme Pline (2), sont moins susceptibles de la contagion : cependant vous avez vu que le Poète Persan assûre que ce feu consume le bois vieux & sec, comme le bois verd (3). J'ai vu périr, à Constantinople, Monsieur *Magy*, mon beau-pere, dans un âge assez avancé : ses amis, ne connoissant pas son mal, entouroient son lit la veille de sa mort (4).

---

avant de la boire. Par cette boisson antiputride, ils se garantissoient souvent des maladies épidémiques.

(1) Transactions Philosophiques, *N°. 64.* Relation de la peste de Marseille, *pag. 509.*

(2) *Senes minimè sentire pestilentiam.* Plin. Liv. VII. Ch. I.

(3) Timoni croit aussi que les étrangers en sont plus susceptibles que les gens du pays.

Les Missionnaires, en parlant de la peste de Constantinople de 1707, qui enleva le tiers des habitans, disent qu'à celle de Smyrne, les Latins ne perdirent que leur Evêque, âgé de plus de 80 ans, en 1714. *Lettres des Missionnaires*, Tom. I. Let. II. pag. 43.

(4) Il y a plusieurs années qu'un de mes parens, (M. *J. Guys*) étant au Caire, prit la peste de son domestique, qui

On obſerve encore que la peſte la plus noire, la plus maligne, eſt celle qui, comme l'ancienne plaie d'Egypte, attaque les animaux (1). On a vu, dit Timoni, à Conſtantinople, des chiens, des chevaux, des chats, avoir des bubons peſtilentiels, qui les ont fait périr. C'eſt par cette mortalité que commença la peſte décrite par M. de Guignes, & par les Anciens que j'ai cités.

---

en mourut, tandis que le Maître en échappa. Dans cette maladie, on eſt dérouté par les faits, comme par la variété des ſymptômes. M. le Beau rapporte qu'à Conſtantinople, en 542, il y eut trois femmes enceintes dont les enfans moururent, en naiſſant de la peſte, ſans que les mères en fuſſent atteintes, & qu'une autre mourut de ce mal en accouchant d'un enfant ſain. *Hiſtoire du Bas-Empire*, Tom. X. page 221.

(1) *Cum primis fida canum vis*
Strata viis animam ponebat in omnibus ægram.
Lucret.

Strage canum primò, volucrumque, ovium que, boumque;
Inque feris ſubiti deprenſa potentia morbi.
Metam. Lib. VII, v. 536.

« Apollon, dit Homère, ne frappa d'abord que les mulets » & les chiens, bientôt après les Grecs furent la proie de » ſes flèches mortelles ». *Iliade*, Liv. I.

Mais écoutons Dieu même qui parle & s'en explique ainſi dans l'Ecriture-Sainte :

Ecce manus mea ſuper agros tuos, ſuper equos & aſinos, & camelos & boves; Peſtis valdè gravis. Exod. 19.

Lorſque le mal eſt à ſon période, ceux qui l'ont eu anciennement, reſſentent à la cicatrice des bubons, une douleur qui les avertit de ne pas s'expoſer (1).

Les Grecs croient que ceux qui ſont nés & baptiſés le Dimanche ne prennent point la peſte. J'en ai connu qui, n'ayant pas, à ce qu'ils diſoient, cette crédulité, ne me donnoient cependant pas d'autre raiſon que celle-la de la témérité avec laquelle ils s'expoſoient au mal, ſans le prendre. Vous trouverez dans l'Hiſtoire, que les Chrétiens de l'Orient marquoient leurs enfans d'une croix, pour les garantir de la contagion. Coſroès, Roi de Perſe, rétabli ſur le Trône par l'Empereur Maurice, après la bataille gagnée ſur ſes Sujets, lui envoya des Turcs qu'on trouva parmi les priſonniers. On remar-

(1) Feu M. le Comte Deſalleurs, Ambaſſadeur de France à Conſtantinople, qui avoit vu la peſte de près & dans ſon Hôtel, ayant été obligé de ſe ſauver ſeul chez moi, au village de Belgrade, avoit pour cette maladie une eſpece de Thermomètre qu'il conſultoit quelquefois. C'étoit un vieux domeſtique, appellé *Céſar*, qui l'avoit eue deux fois, au ſervice de M. le Marquis de Villeneuve. Lorſque le mal faiſoit des progrès, & que M. Defalleurs lui diſoit: *Eh bien? comment ſommes-nous pour » la peſte? Monſeigneur*, répondoit Céſar, *mauvais ſignes! » mes peſtes me font bien mal*».

qua

qua qu'ils portoient ſur le front l'empreinte d'une croix. Maurice leur en ayant demandé la raiſon, ils répondirent que, dans un temps de peſte, quelques Chrétiens avoient conſeillé aux femmes Turques de marquer ainſi leurs enfans, & qu'en effet ils avoient été préſervés de la contagion (1).

Nos Miſſionnaires Jéſuites faiſoient remarquer aux Grecs Latins de Chio, que la peſte les épargnoit, & ne faiſoit des ravages que parmi les Turcs & les Grecs Schiſmatiques (2).

On ne donne aux peſtiférés que des cordiaux & des panades; on leur refuſe le bouillon, comme très-pernicieux. Les Médecins du pays recommandent l'opium (3), comme préſervatif, & ſouvent comme remède. Le ſavant Tournefort dit qu'il s'étoit muni contre la peſte, de thériaque (4), d'orviétan, de gouttes d'Angle-

(1) Hiſtoire du Bas-Empire, *Tom. XI. pag. 498.*

(2) Quelquefois, diſent-ils, il n'y meurt perſonne parmi les Latins, tandis que la peſte enlève par centaines les Grecs & les Turcs. *Lettres des Miſſionnaires*, Tom. I. Lett. II. pag. 79.

(3) Tranſactions Philoſophiques, *N°. 64.*

(4) M. le Comte de Bonneval, ayant ſes gens attaqués de la peſte, imagina de leur donner le remède qu'on donne aux chevaux pour le farcin, en le proportionnant à leurs forces, &

terre, & d'autres cordiaux ; mais il veut les faire précéder par le tartre émétique, lorſque la tête eſt menacée (1).

Les Arméniens, dont je vous ai parlé dans mes premières Lettres, ſont les moins ſuſceptibles du mal contagieux auquel ils s'expoſent. Ils boivent beaucoup de vin, quoique d'ailleurs ſobres & actifs ; ils mangent des ſalaiſons, de l'ail & des oignons. (2) Timoni, qui a fait la même remarque, ajoûte que la viande de cochon eſt un poiſon en temps de peſte. En effet, elle arrête la tranſpiration, ſuivant les expériences ſtatiques de Santorius.

Les maiſons mal-propres, & notamment celles des Juifs, où des familles nombreuſes ſont raſſemblées & ſe multiplient, ſont les premières infectées (3). La propreté, dans le temps de la

---

plusieurs en échapperent en effet. Il envoya ſa recette à l'Hôpital François des peſtiférés, où elle n'eut pas le même ſuccès.

(1) Voyage de Tourn. *Tom. II. pag. 181.*

(2) *Idem, N°. 64.*

(3) Il eſt rare que les Grands, à Conſtantinople, ſoient attaqués de la peſte ; cependant ils ne ſont pas à l'abri de la contagion. Le Doge Moroſini en mourut l'an 1382. *Hiſtoire de Veniſe, Tom. V. pag. 59.* M. le Marquis de Bonnac, Ambaſſadeur de France à la Porte, y perdit un de ſes enfans, qui fut atteint de ce mal.

contagion, eſt très-néceſſaire, & la gaieté encore plus. Une terreur vive & ſubite, les chagrins & les paſſions qui affectent l'eſprit, ſont, ſuivant le Docteur Grec, dont j'ai vérifié les obſervations, des diſpoſitions prochaines pour prendre la peſte. Je dois beaucoup, à cet égard, à mon ami M. Bourlat de Monredon ; il m'avoit tellement aguerri, que nous avons été plus d'une fois le ſoir compter gaiement enſemble le nombre des foſſes qu'on avoit ouvertes dans nos cimetieres hors de la ville.

La Médecine actuelle & locale n'a donc que des préſervatifs & des conſeils à donner ſur cette maladie. Les Grecs, qui, depuis Eſculape & Hippocrate, ont introduit la charlatanerie & l'empyriſme, n'ont oſé donner aucune recette contre la peſte. Les Médecins, chez eux, pullulaient comme les malades; les Maîtres étoient des oracles, & ces oracles ne formoient que des échos. Aujourd'hui, au-lieu des éleves qu'avoit le pere de la Médecine, les valets qui ſuivent les Docteurs Grecs, deviennent Médecins comme leurs Maîtres (1); & l'on diroit que parmi

(1) Cet abus eſt très-ancien; c'eſt au ſujet de ces Médecins Grecs, de leur multitude & de leur charlatanerie, que

eux la Médecine ſe communique auſſi facilement que la peſte.

Pline, après avoir rapporté les paroles de Caton, qui les avoit proſcrits de Rome, dit fort ſenſément : *Solam hanc Artium nondum exercet Romana gravitas ; in tanto fructu pauciſſimi Quiritum attigêre, & ipſi ſtatim ad Græcos transfugæ. Imò verò auctoritas aliter quàm Græcè eam tractantibus, etiam apud imperitos experteſque linguæ, non eſt. Ac minùs credunt quæ ad ſalutem ſuam pertinent, ſi intelligunt. Itaque herculè in hac artium ſola evenit, ut cuicumque Medicum ſe profeſſo ſtatim credatur, cùm ſit periculum in nullo mendacio majus. Non tamen illud intuemur, adeò blanda eſt ſperandi pro ſe cuique dulcedo. Nulla præterea lex quæ puniat inſcitiam*, &c. *Diſcunt periculis noſtris*, &c. — *Illa perdidêre imperii mores, illa quæ ſani patimur, luctatus, ceromata, ceu valetudinis cauſâ inſtituta, balineæ ardentes quibus perſuaſêre in corporibus cibos coqui, ut nemo non minùs validus exiret, obedientiſſimi verò efferrentur. Potus deinde jejunorum ac vomitiones, & rursùs perpotationes, ac pilorum eviratio inſtituta reſinis eorum* [ce qu'on pratique encore dans les bains] *itemque pectines in fœminis quidem publicati. Ita eſt profectò : lues morum, nec aliunde major quàm e Medicina, vetam prorsus quotidie facit Catonem & oraculum* : Satis eſſe ingenia Græcorum inſpicere, non perdiſcere. *Plin. Hiſt. Nat. Lib. XXIX. Cap. I.* Une vie frugale, la propreté & la bonne humeur, ſont des préſervatifs aſſurés, & la Médecine préſervative eſt la meilleure. Pline ſe plaint, avec raiſon, de ce qu'on la négligeoit, pour ſe livrer à la charlatanerie des Grecs, ou à la mode qui s'étoit établie à Rome de ſe faire traiter à la Grecque, & d'adopter toutes les recettes des Empyriques de cette Nation. Il paroît que de ſon temps, comme aujourd'hui, un

Les Grecs ne connoiſſent pas plus que nous la nature du venin peſtilentiel ; ils n'expliqueront pas mieux pourquoi tel remède (1) utile à l'un, ne fait rien, ou nuit même à l'autre. Ils ignorent comment un homme eſt pluſieurs fois atteint de la peſte, tandis qu'un autre, après l'avoir eue, s'expoſe hardiment & ne la prend plus ; comment un homme peut la porter ſur ſes habits, en infecter ſa famille, & n'en être pas atteint lui-même ; pourquoi, dans certaines années, ce ſont les enfans & les perſonnes les plus foibles, & dans d'autres, au contraire, les plus robuſtes, qui ſont les premiers frappés de la peſte ; enfin comment, dans une ville immenſe comme le Caire ou Conſtantinople, le mal ceſſe

---

Médecin étranger faiſoit fortune par des nouveautés qu'on faiſiſſoit avidement ; qu'on mettoit certaines eaux en réputation ; qu'on faiſoit, comme on fait encore aujourd'hui dans la Grèce & dans tout le Levant, un uſage immodéré des bains chauds ; que celui qu'on y a conſervé d'épiler les hommes & les femmes avec les mêmes drogues, avoit été introduit à Rome par ces Médecins Grecs, que Caton & Pline vouloient proſcrire.

(1) *Nam quod alis dederat vitales aëris auras*
Volvere. . . . . .
Hoc aliis erat exitio. Lucret. Lib. VII.

Chaque maladie, dit Hérodote, avoit ſon Médecin en Egypte ; mais il n'en indique aucun pour la peſte. *Liv. II.*

de lui-même, au point que la communication ſe rétablit ſans crainte, ſans danger, ſans accident, & ſans que la Police ait beſoin de rien ordonner à ce ſujet.

Quand, ſuivant l'opinion des peuples, nous dirons que cette maladie eſt un fléau que Dieu permet & fait ceſſer quand il lui plaît, nous n'en condamnerons pas moins, avec le pere de la Médecine, l'abus des pratiques religieuſes, une fauſſe confiance qui porteroit les hommes à s'expoſer témérairement, & l'ignorance indocile qui ne permettroit pas à l'Art de chercher des remèdes & des moyens pour ſoulager l'Humanité (1).

M. *Mackenſie*, Médecin Anglois, qui étoit le mien à Conſtantinople, où il a exercé la Médecine pendant 39 ans, (depuis 1730 juſqu'en 1769), s'exprime ainſi ſur la peſte de Conſtantinople, dans un Mémoire faiſant par-

(1) Il faut ici, dit M. Bertrand, faire revivre les maximes des Anciens, dont toute l'application étoit d'obſerver & de ſuivre les mouvemens de la Nature. Telle doit être notre attention dans une maladie qui n'eſt, à proprement parler, qu'un effort de la Nature, ou, pour mieux dire, un mouvement du ſang, pour chaſſer un venin étranger. *Obſervat. ſur la Peſte*, pag. 312.

tie du Tome LIV. (année 1764), des *Mémoires de la Société Royale de Londres.*

« La peſte ne ſe manifeſte pas toujours de » la même manière : ſes progrès varient, ſuivant » les climats & les ſaiſons ; cependant » les ſymptômes pathognomoniques ou eſſentiels ſont conſtamment les mêmes. Il eſt faux » qu'on puiſſe périr de ce mal au moment où » l'on en eſt atteint. Si l'on a vu des perſonnes » mourir ſubitement dans les rues, il eſt ſûr » qu'elles étoient attaquées depuis quelque temps, » & qu'elles avoient ſoin de cacher leur maladie, pour n'être pas abandonnées par leurs » parens & par leurs amis. Cette épidémie ne » vient dans le Levant que d'un vice de l'air. » Le commerce l'apporte d'Egypte : auſſi les » Grecs, les Arméniens, & les Juifs, qui font » le commerce le plus actif, ſont-ils les premiers infectés. Les Turcs reçoivent la contagion plus tard, mais elle fait chez eux plus de » ravages, parce qu'ils ne prennent aucune précaution pour s'en garantir. Dans ces derniers » temps, la peſte s'eſt plus étendue dans le » Levant, à la ſuite du commerce, qui y a fait » de plus grands progrès ».

M. Mackenſie n'héſitoit pas à aller dans les

maiſons des peſtiférés ; il évitoit ſeulement d'entrer dans l'appartement des malades, où l'atmoſphère, chargée des miaſmes qui s'élevent de leurs corps, peut communiquer l'infection.

Il obſerve qu'on peut avoir deux ou trois fois la peſte, & même plus ſouvent. Cette épidémie ne diminue & n'eſt aſſoupie que par le froid de l'hiver, dans les pays Septentrionaux. Les ſaignées ſont pernicieuſes. Pour le reſte de la curation, le Médecin Anglois ne fournit aucune pratique qui lui ſoit propre. Il croit ſeulement que l'émétique, donné au commencement de la maladie, peut être utile, en ſecondant les vues de la Nature, qui paroît vouloir ſe dégager par le vomiſſement.

A ces obſervations du Docteur Anglois, il faut ajoûter la remarque de M. *Rémond*, Médecin François, de qui je tiens l'extrait du Mémoire de M. Mackenſie. « La Peſte, dit-il, eſt » une ſorte de fièvre ardente & putride. Or, » puiſque le traitement de cette fièvre eſt con- » nu, n'auroit-on pas dû, par induction, & » même par une méthode empyrique, établir » une bonne pratique pour le traitement de la » peſte ? On ne l'a pas fait, parce que peu de » Médecins ont oſé s'expoſer aſſez pour ſuivre

» le mal de près. La crainte de la contagion » ne leur a pas permis d'eſſayer, ni de déve- » lopper toutes les reſſources de l'Art ».

Voilà, M. tout ce que je puis vous offrir ſur cet intéreſſant & triſte ſujet. Je ne vous ai donné de même, ſur tous les autres, que des notes jetées ſur le papier à meſure que j'ai lu, obſervé, comparé. J'en ai formé un tout imparfait qui peut-être auroit beſoin d'un long travail, pour faire un ouvrage régulier. Je ſais qu'il y a peu de mérite à raſſembler des paſſages, & à ſe rendre compte à ſoi-même de ce qu'on a pu recueillir (1). Mais je vous prie de vous

(1) Un phénomène qui paroît aſſez conſtant, c'eſt que dans la plupart des Peſtes qui ont affligé la ville de Marſeille, Ciôtat, qui en eſt voiſine, en a été exempte. Quelle en peut être la raiſon?

Dans la Peſte de Marſeille de 1722, un Horloger nommé *Garnier*, aux premiers bruits de la contagion, ayant fait ſes proviſions pour le temps à-peu-près qu'elle pouvoit durer, fit murer ſa porte, & s'enferma avec ſa famille qui étoit nombreuſe. Tout ſon quartier devint déſert par les ravages de la mortalité. Il voyoit paſſer tous les jours ſous ſes fenêtres des milliers de cadavres dans des tombereaux. Cela ne l'empêcha point d'employer utilement le temps. De dix perſonnes qu'ils étoient lorſqu'il ſe renferma, ils ſe trouvèrent onze à la fin de la maladie. C'eſt une aventure unique dans l'hiſtoire des Peſtes. *Maladies Epizootiques de M. Paulet, note n.*

ſouvenir que j'ai principalement écrit pour l'inſtruction de mes enfans, pour leur donner le goût des anciens Auteurs, & le deſir de ſe livrer à des recherches utiles autant qu'agréables, qui, en occupant leur jeuneſſe, l'éloignent de la diſſipation & des écueils qu'elle doit éviter.

QUARANTE-UNIEME LETTRE.

Sur l'Amour de la Patrie chez les Grecs.

VOUS me demandez ſi les Grecs aiment toujours leur Patrie. Oui, M. &, malgré l'état actuel d'Athènes, de Sparte, de Mytilène & de Corinthe, les Citoyens de ces anciennes villes montrent encore le plus tendre amour pour leur pays. Ce ſentiment, que la Nature a gravé dans tous les cœurs, la Grèce le conſerve avec ſoin; il n'a pu s'éteindre ſous les ruines des plus beaux monumens de ſa gloire, éclipſée depuis tant de ſiècles.

Je ne parle point de cet attachement aveugle, de ce lien formé par l'habitude, fortifié par l'ignorance, & reſſerré par les nœuds de la propriété. Les Barbares & les Sauvages n'aiment, ne voient, & ne connoiſſent que leurs cabanes ou leurs foyers. Chez les Nations les plus polies, le peuple eſt borné ſtupidement au ſeul ſentiment dont il eſt capable; mais l'homme ſenſible, inſtruit, éclairé, qui diſcerne ſes inclinations & ſes devoirs, eſt attaché à ſa patrie par d'autres liens.

Je n'ai jamais ſenti plus vivement l'énergie de l'éloquence naturelle, que quand j'ai entendu deux Grecs diſputer entr'eux ſur les prééminences de leur Patrie.

On ne pardonnoit ni aux ennemis de la Patrie, ni à ceux qui lui faiſoient injure.

Clyſtènes, Prince de Sycione, défendit qu'on récitât dans la ville les vers d'Homère, parce que ce Poète avoit trop loué Argos, & les Argiens ennemis de Sycione. Homère en fut banni, tout cher qu'il étoit à toute la Grèce (1).

J'ai voyagé avec un Tiniote (2), qui, depuis plus de vingt ans, trafiquoit par mer. Il partoit de ſon Iſle pour ſe rendre à Smyrne. Il y employoit ſon argent en marchandiſes qu'il portoit à Marſeille. Il s'embarquoit encore dans cette dernière ville, pour aller à nos Iſles de l'Amérique, & revenoit, en continuant ſes échanges, juſqu'au point d'où il étoit parti, pour recommencer encore.

J'étois avec lui, & avec M. *de Peyſſonnel* (3), en 1748, pendant la guerre des François avec les Anglois, ſur un petit navire Suédois, qui

(1) Hérod. Liv. 5.

(2) Grégoire Neſti, de Tine, *Iſle de l'Archipel.*

(3) Aujourd'hui Conſul de France à Smyrne.

échoua ſur l'Iſle d'Andros (1). Ce Grec nous faiſoit l'éloge de Marſeille & de nos Colonies; mais il prétendoit qu'aucun pays n'étoit comparable au ſien. Il ne déſiroit que d'aller finir ſes jours dans ſon Iſle, & d'y porter le fruit de ſes travaux & de ſes courſes. Tels ſont tous les Grecs que j'ai connus; on ne peut s'empêcher de partager la joie & l'admiration avec laquelle ils parlent de leur pays natal. Le ſeul nom de Patrie les remue puiſſamment, les attendrit, les échauffe, les rend éloquens. J'ai fait quelques réflexions ſur ce Patriotiſme des Grecs modernes, en le comparant, ſuivant ma méthode, à celui de leurs pères, & même à celui des Romains: je vais vous en faire part. L'amour de la Patrie eſt un ſujet rebattu, ſur lequel il ſemble qu'il ne peut être queſtion que des Anciens, mais qu'il n'eſt peut-être pas inutile de rappeler de temps en temps parmi nous. Nous ne ſommes véritablement attachés qu'à nos capitales, où la Société, les Arts, les Talens & les Plaiſirs, qui s'y trouvent réunis, nous attirent

(1) Comme on y échouoit aſſez fréquemment autrefois.

Fuit olim quidam Senex,
Mercator: navem is fregit apud Andrum Inſulam.
Terent. And. Act. I. Sc. III.

invinciblement, où nous oublions ſouvent notre berceau, & ce que nous devons aux lieux qui nous ont vu naître (1).

Le Patriotiſme des anciens Grecs étoit fondé ſur de puiſſans motifs.

1°. L'inclination naturelle, premier germe de cette paſſion, devenue par des progrès ſucceſſifs une vertu héréditaire, portée ſouvent juſqu'à l'excès.

2°. Les principes de l'éducation.

3°. La beauté du pays & du climat: car le phyſique local n'eſt pas le plus foible des nœuds qui nous attachent à la mère commune.

4°. Les leçons des Orateurs, toujours éloquens ſur ce point.

5°. La préférence que les Grecs donnoient à leurs Loix & à leurs coutumes, ſur toutes celles des autres peuples.

6°. Les exemples de ceux qui ſe ſignaloient par leur zele ou par leurs bienfaits.

7°. Enfin la Religion du pays, qui ramene

(1) Ovide, exilé chez les Grecs, diſoit:

Et pœna eſt Patriâ ſola carere meâ.

Triſt. L. IV. Eleg. IX.

A tous les cœurs bien nés, que la Patrie eſt chere!

Volt. Tanc. Trag.

toujours les hommes au culte local de leurs Pères. J'y comprends les fêtes & les danſes, auxquelles vous avez vu que les Grecs modernes n'étoient pas moins attachés que les anciens.

Les Candiotes appeloient la Patrie (1), leur mère. « Quoique plus vieille, diſoit *Plutarque* (2), » que ceux qui nous ont donné le » jour, elle a ſur nous des droits encore plus » forts que les leurs (3) ».

La Nature & la Loi, ſelon Lucien (4), ne comptent le devoir envers les parens qu'après celui-ci. « On n'apprend, dit-il, les Sciences & » les Arts, que pour être utile à la Patrie; on » ne poſſede du bien que pour la ſervir. Nous » l'aimons telle qu'elle eſt, & nous craignons » d'en être bannis, même après notre mort ».

(1) Le ſublime Pindare s'attendrit en parlant à la belliqueuſe Thèbes, ſa Patrie : il l'appelle ſa mère, expreſſion qu'on n'oſeroit rendre littéralement en notre langue.

Μάτερ ἐμὰ — χρυσάσπι Θήβα.

— *Aureo ſcuto Thebæ.* Iſthm. I.

(2) Œuvres de Plutarque. *Trad. d'Am. pag. 185.*

(3) Télémaque dit à Idomenée, qui le preſſe de reſter auprès de lui : « Renoncerai-je à mon père, à ma mère, à ma » Patrie, qui me doit être encore plus chere qu'eux » ? *Odyſſ. Liv. XXIII.*

(4) Louanges de la Patrie. *Trad. de d'Abl. Tom. II.*

Le corps de Palinure, jeté par les flots ſur un rivage étranger, déſert, eſt ce que les Troyens trouvent de plus triſte dans le ſort malheureux de ce Pilote (1). Car indépendamment des ſoins religieux de la ſépulture, les Anciens comptoient pour beaucoup de mourir dans ſa famille, au milieu des ſiens. Oreſte, avant d'être ſacrifié en Tauride, prend des précautions pour s'aſſurer de ſa ſépulture, & Iphigénie, qui ne le connoît pas encore, lui promet de lui tenir lieu de ſœur (2).

Les Grecs n'étoient pas moins attachés à leurs Loix qu'à leur pays. Buſiris & Spertis, Lacédémoniens, allerent s'offrir courageuſement à Xerxès, ſe dévouant à la mort que leurs concitoyens avoient méritée, pour avoir indignement maſſacré les Hérault du *grand Roi.* Ce Prince, frappé de leur généroſité, accorda le pardon qu'ils demandoient, à condition qu'ils reſteroient d'une manière honorable à ſa Cour. Les deux Spartiates refuſerent une condition ſi avantageuſe, en diſant qu'ils ne pourroient vivre loin

(1) *Nudus in ignotâ, Palinure, jacebis arenâ.*
Virg. Æn. VI.

(2) *Act. III. Sc. I.*

de

de leur Patrie (1), & ſous des Loix étrangères. La mort leur paroiſſoit préférable (2).

Ces zélés Patriotes n'eſtimoient que les hommes dans leſquels ils trouvoient les mêmes ſentimens dont ils étoient animés. Auſſi, ſuivant le même Auteur, un étranger diſoit un jour au Lacédémonien Théopompe, ſans doute pour lui faire ſa cour: « On m'appelle chez moi *Philolacon* », c'eſt-à-dire, *l'ami de Lacédémone. J'aimerois mieux*, lui répondit le Spartiate, *que vous euſſiez pris votre ſurnom de votre amour pour votre Patrie. Ce titre vous feroit plus d'honneur que celui dont vous oſez vous vanter* (3).

(1) *Plut. ibid.*

(2) » C'eſt vivre dans la douleur, dit un Poète Grec, » que de paſſer ſes jours dans l'exil, & loin de ſa Patrie ». *Opp. de Piſc. Lib. I. v. 276.*

(3) *Idem, Tom. II.*

Je trouve dans les Recueils érotiques des Grecs, un exemple mémorable de l'amour pour la Patrie, & de ce dévouement généreux, dont anciennement le ſexe même le plus foible & le plus timide étoit capable.

Les Miléſiens aſſiégeoient Naxie avec un gros renfort de troupes auxiliaires. Ils avoient creuſé un large foſſé autour de la place, & les aſſiégés étant enfermés, ils avoient fait impunément le dégât dans toute l'Iſle.

Polycrite, jeune Prêtreſſe, avoit été laiſſée hors de la ville dans le temple où elle exerçoit ſes fonctions. Diognète, chef

Il faut observer que les anciens Grecs, comme ceux d'aujourd'hui, affectoient de pren-

---

des Erythréens auxiliaires, eut occasion de la voir: Polycrite étoit belle, & Diognète en devint amoureux. On ne l'est pas, quand on commande, sans vouloir se satisfaire. Ce Général crut devoir envoyer des députés à Polycrite pour l'obtenir, & lui faire agréer ses propositions. Il ne lui étoit pas permis d'employer la force, pour faire violence à une jeune fille suppliante auprès de la Divinité du Temple où elle étoit retirée. Les Députés, renvoyés d'abord avec indignation, alloient & revenoient ensuite sans se rebuter.

La Prêtresse enfin paroissant radoucie, ou feignant de se rendre à des instances vives & réitérées, répondit: *Qu'elle ne consentiroit qu'après que Diognète auroit fait serment de lui accorder tout ce qu'elle avoit à lui demander.* L'amoureux guerrier impatient promit tout, & jura par Diane (μάλα προθύμως ὤμοσεν Ἀρτεμιν) qu'il tiendroit sa promesse.

Polycrite, ayant reçu elle-même ce serment, prit son amant par la main, & lui déclara qu'elle exigeoit, avant d'être à lui, qu'il livrât le camp des Miléfiens à ses concitoyens, qui, étroitement bloqués, étoient réduits aux plus fâcheuses extrémités.

A cette demande Diognète, étonné & confondu, fut hors de lui; il tira son épée, il alloit dans un excès de fureur la plonger dans le sein de celle qui exigeoit de son amant une aussi noire trahison, car il s'agissoit de délivrer dans le moment les Naxiotes, exposés aux horreurs de la famine. Mais revenant à lui, & touché des sentimens de la Prêtresse, il se borna à demander du tems pour se résoudre.

On est déja coupable *, lorsqu'on délibere. Le lendemain

* *Qui deliberare, jam decreverit.* Senec.

dre le nom de leur Patrie, non par amour-propre, comme Théocrite, qui voulut se distinguer d'un autre Poète du même nom, auquel il étoit bien supérieur, mais pour se parer du

---

Diognète promit, & il indiqua la nuit d'une fête (Θαργήλια) où les Miléſiens ſe livroient à la joie, & buvoient avec excès.

Les aſſiégés, avertis par un ſignal convenu, tombèrent bruſquement ſur le camp ennemi. Diognète n'étant pas reconnu fut compris dans le maſſacre, il ne recueillit pas le fruit de ſa trahiſon.

Polycrite, ſeule, jouiſſoit de ſa victoire; le lendemain elle fut entourée d'un peuple qu'elle avoit ſauvé, & qui vouloit la conduire en triomphe dans la ville. Animées par la reconnoiſſance, femmes & filles voulurent lui donner chacune une ceinture ou une écharpe; elle en eut tant, qu'accablée ſous le poids des préſens, peut-être même ne pouvant contenir ſa propre joie, ni réſiſter à la foule & aux embraſſemens, elle fut étouffée. Ce peuple qui, emporté par ſes excès, avoit fait deux victimes de ſes libérateurs, ne leur rendit que des honneurs funèbres, & mêla leurs cendres pour les dépoſer dans le même tombeau.

J'ai traduit entièrement ce fragment peu connu de l'hiſtoire des Grecs. On y reconnoîtra également le pouvoir de la religion du ſerment, & celui de l'amour de la Patrie; mais la joie exceſſive, & la meurtrière reconnoiſſance de ce peuple qui étouffe ſa libératrice, ne ſont pas pardonnables.

Parthen. Nicaenſ. Erotica ex libro I. Andriet de rebus Naxiis, & Theoph. cap. 9, p. 361.

titre qui leur étoit le plus cher. *Je ſuis le Tyrcis d'Etna* (1), dit avec complaiſance un Berger du Poète Bucolique ; comme un autre Grec auroit dit, je ſuis le Denys d'Halicarnaſſe, ou le Thalès de Milet, &c.

Ils aimoient à ſe prévaloir de leur Patrie, à lui faire honneur de leurs vertus & de leurs talens. « Nul homme, dit Ajax (2), » ne peut » me faire reculer ; ma naiſſance & l'éducation » que j'ai reçues à Salamine, m'ont aſſez formé » à la valeur ».

On ne croyoit pas pouvoir ſurvivre à la ruine de ſa Patrie. Dans Homère, (qu'il faut néceſſairement conſulter, lorſqu'on veut parler des mœurs & des coutumes des Grecs) Priam peut ſupporter la douleur de la perte de ſon cher Hector ; mais il ne pourra ſurvivre à l'embraſement de Troye. « Que les Dieux, dit-il, me » faſſent deſcendre dans le ſéjour des Ombres, » avant que je voie cette ville ſaccagée, & » détruite par les Grecs (3) ».

Ariſtote mourut content d'avoir obtenu d'A-

(1) *Theocrit. Id. I.*
(2) *Hom. Iliad. Lib. VII.*
(3) *Iliad. Liv. XXIV.*

lexandre (1) le rétabliſſement de Stagyre (2), ſa patrie, que ce Conquérant avoit livrée à la fureur de ſes ſoldats.

Ce tendre attachement pour le lieu de notre naiſſance (3), eſt le partage des cœurs ſenſibles, de ces cœurs vertueux que la Nature a formés, pour y imprimer l'amour paternel, la piété filiale, la fidèle amitié; pour remplir les différens devoirs attachés à ces ſentimens; pour échauffer les hommes froids & pour confondre les ingrats.

Si nous conſidérons ce ſentiment dans les Conquérans de la Grèce, dans ce peuple qui a ſubjugué tous les autres: les Romains, zelés Républicains, avides de gloire, jaloux de l'indépendance

(1) *Val. Max. Liv. V.*

(2) Ville de Macédoine, près du Mont Athos.

(3) M. de Rochefort, dans ſa Traduction de l'Iliade en vers François, fait cette remarque touchante. « Lors qu'Ulyſſe, » dans l'Iſle de Calypſo, déſire de revoir ſa Patrie, aſſis ſur » le rivage, il tourne ſes regards ſur la plaine immenſe des » mers; ſon cœur eſt oppreſſé, les larmes coulent de ſes » yeux. L'homme qui a verſé de pareilles larmes, eſt le ſeul » qui puiſſe les imaginer ». Le même obſerve auſſi qu'Homère n'avoit pas acquis ſes connoiſſances par la lecture, mais en voyageant, & en étudiant les hommes qu'il vouloit inſtruire. *Diſcours ſur Homère, à la tête de la Trad. en vers de l'Iliade par* M. de Rochefort, *p.* 39.

& de la liberté, mais ambitieux de commander, d'obtenir chez eux les premiers emplois, accoutumés à regarder leurs Citoyens au-deſſus des Rois, qu'ils étoient parvenus à mépriſer en les attachant à leurs chars de triomphe, & Rome comme la Maîtreſſe du monde; les Romains, dis-je, dans leur attachement pour leur orgueilleuſe Patrie, mettoient plus d'oſtentation & de vanité, que d'inclination naturelle.

Le patriotiſme étoit chez eux, comme chez les Lacédémoniens, une vertu ſublime & ſévère, une paſſion dominante, outrée, portée même juſqu'au délire du fanatiſme. Or ce n'eſt point là le ſentiment doux, l'attrait naturel que nous trouvons dans nos cœurs, & le penchant que nous éprouvons pour le pays qui nous a vu naître (1). La fougue du patriotiſme étouffoit chez eux tous les autres ſentimens; elle les rendoit capables à la fois de ces prodiges de valeur qui étonnoient leurs ennemis, & de ces ſacrifices barbares qui révoltoient l'humanité (2).

(1) *Neſcio quâ natale ſolum dulcedine cunctos*
Ducit, & immemores non ſinit eſſe ſui. Ovid.
La Nature a donné le même attachement aux animaux. *Opp. de Venat. Liv. II. v. 515.*

(2) Lorſque Valérie, à la tête des femmes Romaines, preſſe

Les anciens Romains s'étoient dévoués à la République, & s'immoloient à l'accroiſſement de ſa grandeur. Les Lacédémoniens avoient les mêmes principes ; ils vivoient durement, & mouroient avec joie, pourvu que Sparte eût l'Empire de la Grèce. Cicéron prêchoit encore cette doctrine à ſes concitoyens (1), lorſqu'ils n'étoient plus en état de la goûter, ni de l'entendre. On ne ceſſoit pas de répéter qu'il étoit beau, qu'il étoit même honorable de mourir pour la Patrie (2) ; telle fut même aſſez long-temps la deviſe de ce peuple ſoldat, qui ſe faiſoit de Rome la plus grande idée. Mais la ſeule image du bonheur de la Patrie, de leur mère

---

la mère de Coriolan d'aller fléchir ce vainqueur irrité. Volumnie lui répond : *Aura-t-il plus d'égards pour nous que pour ſa Patrie qu'il avoit toujours préférée à ſa mère, à ſa femme, & à ſes enfans ?* Plutarq. Cor.

(1) *Cari ſunt parentes, cari liberi, propinqui, familiares ; ſed omnes omnium caritates Patria una complectitur, pro qua quis bonus dubitet mortem oppetere, ſi ei ſit profuturus.* Cic. de Off. Lib. I. Liſez encore dans les Offices le beau trait d'Aratus de Sicyone. Cicéron, après l'avoir rapporté, ajoute que cet excellent Patriote Grec méritoit d'être Romain. *Lib. II. Cap. XXIII.*

(2) *Dulce & decorum eſt pro Patria mori.*

Horat. Od. II. Lib. III.

commune, produiſoit chez les Grecs un ſentiment plus tempéré, plus doux, & néceſſairement plus durable.

J'ai parlé des leçons des Orateurs Grecs: ils ne le cédoient pas aux Romains ſur l'article de la Patrie. Pour s'en convaincre, il ſuffit de lire l'Eloge d'Athènes par Iſocrate (1).

Ils joignoient même les exemples aux leçons (2). Démoſthène, injuſtement exilé, ne ſe venge de ſes concitoyens, que par les nouveaux ſervices qu'il eſt empreſſé de leur rendre. Aſſiégé dans le Temple d'Hercule, où il s'étoit réfugié, il aime mieux terminer ſes jours par le poiſon, que de devoir la vie au Tyran d'Athènes.

Dion Chryſoſtome, qui avoit gouverné & embelli ſa Patrie, malgré les contradictions, les dégoûts, les inſultes même, qu'il avoit eſſuyés,

(1) « NOTRE origine, diſoit-il aux Athéniens, » eſt ſi belle » & ſi pure, que cette terre même nous a tous produits, que » depuis nous l'avons toujours poſſédée, que ſeuls d'entre les » Grecs nous pouvons lui donner les noms que nous donnons » à ce qui nous touche de plus près, & l'appeler à la fois » notre Nourrice, notre Patrie, notre Mère ». *Orat. Græc. Tom. I. pag. 234.*

(2) Préf. Hiſt. de Toureil, *Tom. II.*

& les dangers qu'il avoit courus (1); Dion, long-temps exilé, fugitif, errant de retraite en retraite, pour ſe ſouſtraire à la haine de Domitien, demande, pour toute faveur, à Nerva, ſon ami, devenu Empereur, de lui permettre de retourner à Pruſe (2), ſa Patrie, & d'y faire pluſieurs embelliſſemens à ſes frais. Enfin de retour en cette ville, il prononce publiquement un diſcours (3), où ſa tendreſſe pour ſon pays & ſes concitoyens, lui dicte des expreſſions pleines d'énergie & de ſentiment (4).

On ne peut voir, ſans être touché, avec quel empreſſement & quelle joie les Grecs, après une courte abſence, revoyoient leur Patrie (5). En entrant dans la terre natale, ils ſa-

(1) Dans une émeute, à l'occaſion de la cherté du bled, où le peuple vouloit brûler ſa maiſon.

(2) En Bithynie.

(3) Vie des Orateurs Grecs, *Tom. II. p. 31.*

(4) Th. des Grecs, *Tom. III. p. 232.*

(5) La Patrie n'étoit pas toujours ingrate, comme feu mon Confrère, M. *Cary*, l'a prouvé dans ſa Diſſertation ſur Leſbonax. Mytilène fit frapper une Médaille en l'honneur de ce Philoſophe & de Potamon ſon fils, qui y étoit repréſenté au revers, revenant de Rome, où l'Empereur Tibère le combloit de faveurs; mais il préféra d'aller donner ſes leçons, & de ſe fixer dans ſa Patrie, aux avantages qu'il trouvoit dans la Capi-

luoient & invoquoient les Dieux du pays (1). Repréſentez-vous, M. les tranſports des braves ſoldats de Xénophon, (dans la Retraite des dix-mille), à la vue de la mer qui leur ouvre le chemin de la Grèce. Il élèvent des trophées en mémoire de leurs exploits & de leur retour; ils ſe félicitent, ils s'embraſſent tous les uns les autres, & dans les premiers mouvemens de cette allégreſſe, les Chefs ſont confondus avec les ſoldats (2). Cette retraite, ſi fameuſe dans l'Hiſtoire, eſt le plus glorieux monument du courage & de la fermeté des Grecs, ainſi que de leur amour pour la Patrie.

Ce ſentiment, chez eux, ſembloit abſorber tous les autres (3). Ainſi lorſque l'ingrate Athènes

---

tale du Monde. Tibère diſoit, dans le paſſeport qu'il lui fit donner : *Si quelqu'un oſe faire inſulte à Potamon, fils de Lesbonax, qu'il conſidere auparavant s'il eſt en état de me réſiſter.* Differt. de M. Cary, pag. 140.

(1) Ulyſſe, échappé du naufrage, ſe proſterne pour baiſer la terre des Phéaciens, où il eſt abordé. *Odyſſ. L. V.*

(2) *Xenoph. de Cyri exped. Hiſt. Lib. IV. Cap. VII.*

(3) « Le plus grand des maux, dit Pindare, (je me ſers de la belle Traduction de M. de Chabanon) » eſt de ne pouvoir rentrer au ſein de ſa Patrie. Celui qui, en exil, en eſt » éloigné, privé de ſes biens, privé des lieux qui l'ont vu » naître, eſt un nouvel Atlas, que le poids du Ciel oppreſſe ». *Pyth. Ode IV. p. 259.*

exiloit ou proscrivoit Lycurgue, Aristide, Miltiade, Phocion, Thémistocle, ces vertueux Citoyens l'aimoient encore, comme on aime une maitresse infidèle (1). S'ils étoient divisés entr'eux, ils se réconcilioient pour la défendre; & l'on prononçoit publiquement des imprécations contre celui qui attiroit dans sa Patrie une armée étrangère. (2) Les mêmes, pendant la paix, s'occupoient du soin de l'orner & de l'embellir. La décoration des villes & des Tem-

(1) *Quamvis perfida, cara tamen.* Tibul.

Le savant M. Bailly n'est pas moins éloquent que les Poëtes Grecs, lorsqu'il parle de l'amour, & du souvenir de la Patrie.

« On avoit trouvé, dit-il, un ciel plus beau, une terre » plus fertile, mais ce n'étoit pas le sol natal. . . . . Cette » terre témoin des soins paternels, des jeux de l'enfance, où » l'on avoit reçu les premieres impressions du plaisir & du bon- » heur, &c. L'âge d'or, cette Fable séduisante, n'est que le » souvenir conservé d'une Patrie abandonnée & toujours chère.

Lett. sur les Scienc. p. 98. & 103.

(2) Eschyle, dans les *sept Chefs devant Thèbes, Act. V.* fait faire à Ethéocle cette convocation au nom de la Patrie : « Que » ceux dont l'âge est encore tendre, & que les vieillards rani- » ment leurs forces; que tous, en un mot, occupés des mêmes » soins, soumis aux mêmes devoirs, s'empressent de secourir » nos remparts, les autels des Dieux, notre commune Patrie, » qui vous a nourris au berceau, qui vous a élevés avec tant » de peines & tant de soucis, en attendant que vous fussiez en » état de combattre pour elle, & de la servir fidèlement »

ples annonçoit les progrès des Artiſtes, & le zèle des Citoyens. Le génie des Arts a toujours fait gloire de travailler pour ſon pays, & de l'illuſtrer.

Les Romains eurent la même ambition aux dépens des Grecs, qu'ils dépouillerent pour enrichir leur Patrie, & pour y faire fleurir les Arts qu'ils vouloient ſoumettre aux Maîtres du Monde.

On ne peut conſidérer le patriotiſme commun aux Grecs & aux Romains, quoique d'un caractère fort différent chez ces peuples, ſans reconnoître, parmi les Grecs d'aujourd'hui, celui de leurs pères. C'eſt cet amour naturel du pays natal que Virgile exprime ſi bien dans la perſonne de Mélibée, qui ſemble réunir tous ſes regrets dans l'abandon forcé de ſa chere Patrie (1).

(1) *Nos Patriæ fines & dulcia linquimus arva : Nos Patriam fugimus.* Eclog. I.

Lorſque le Dictateur Camille, exilé injuſtement par le peuple, & revenu dans ſa Patrie, qu'il a glorieuſement délivrée, combat la réſolution d'un peuple, qui, effrayé de l'incendie & de l'invaſion des Gaulois, veut abandonner Rome, pour ſe tranſporter à Veies, il lui dit :

« Adeo nihil tenet ſolum Patriæ, nec hæc terra, quam matrem appellamus ; ſed in ſuperficie tigniſque caritas Patriæ

Le même Poète veut-il peindre le tendre amour d'un Citoyen vertueux pour ſa Patrie : il nous repréſente un jeune Grec, qui s'étoit attaché à la fortune d'Evandre, mourant dans une terre étrangère, &, au moment qu'il expire, occupé du ſouvenir de ſa chère Argos (1).

Ce ſentiment naturel eſt encore bien exprimé dans une Comédie de Térence (2), où un Interlocuteur, parlant d'un jeune homme, dit : » Ce qu'il dit ? Il ſe trouve malheureux. — « Lui » malheureux ? Et qui l'eſt moins que lui ? Que » lui manque-t-il de tous les vrais biens que peut

---

» pendet ? Equidem, fatebor vobis (etſi minus injuriæ veſtræ, » quam meæ calamitatis, meminiſſe juvat) quum abeſſem, » quotieſcumque Patria in mentem veniret, hæc omnia occur- » rebant, colles, campique, & Tiberis, & aſſueta oculis regio, » & hoc cœlum ſub quo natus educatuſque eſſem. Quæ vos, » Quirites, nunc moveant potiùs caritate ſuâ, ut maneatis in » ſede veſtra, quàm poſtea, quum reliqueritis ea, macerent » deſiderio. *Tit. Liv. Lib. V. Cap. LIV. p. 320.*

(1) *Dulces moriens reminiſcitur Argos.*
Æneid. Liv. X.

(2) *Quid ille ? Se miſerum eſſe.*
Chremes. *Miſerum ? Quem minùs credere eſt ?*
Quid reliqui eſt, quin habeat quæ quidem in homine dicuntur bona :
Parentes, Patriam incolumem, amicos, genus, cognatos, divitias ? Heautontimor. Act. I. Sc. III.

» posséder un homme heureux ? N'a-t-il pas son » père & sa mère, *une Patrie florissante*, des » amis, de la naissance, des parens, enfin des » richesses » ? C'est ainsi qu'après le bonheur de voir les auteurs de ses jours, on comptoit celui d'être né dans une Patrie florissante & heureuse.

Ajax, avant de mourir, dit, dans la Tragédie de Sophocle : « Soleil, je vous vois pour » la dernière fois. Salamine, palais de mes » pères ; Athènes, chers amis, fleuves, fon» taines qui m'avez vu naître, recevez les der» niers adieux d'Ajax » (1).

---

(1) Acte IV. Traduction du Père Brumoy.

L'Abbé de Chaulieu a exprimé les mêmes sentimens dans ses tendres adieux à Fontenai :

Fontenai, lieu délicieux
Où je vis d'abord la lumière ;
Bientôt, au bout de ma carrière,
J'irai rejoindre mes ayeux.
Muses, qui, dans ce lieu champêtre,
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Peut-on lire, dans le *Voyage de l'Isle de France* de M. de S. Pierre (*Tom. II. pag. 237, 238.*) sans être soi-même attendri, les tendres retours sur la Patrie, de ce Voyageur éclairé ? Ce même Officier François plaide si bien, en faveur

Dans *l'Agamemnon d'Echyle*, le Hérault de ce Prince Grec, arrivant du siège de Troye, s'écrie : « O MA PATRIE ! O rivage d'Argos! » je vous revois enfin, après une abſence de » dix ans..... mes vœux ſont comblés : je » mourrai, quand les Dieux l'ordonneront.

CLYTEMNESTRE.

» L'amour de la Patrie a bien tourmenté » votre cœur !

LE HÉRAULT.

» Je ne puis la revoir ſans pleurer de joie.

CLYTEMNESTRE.

» Vous connoiſſez donc les tranſports que ce » ſentiment inſpire ?

LE HÉRAULT.

» Eh ! comment pourrois-je les exprimer ?

CLYTEMNESTRE.

» Hélas ! tous ceux qui en ont éprouvé de » pareils, vous l'apprendront ». (*Act. III. Sc. II.*)

---

des Negres, la cauſe de l'Humanité, qu'il pouvoit dire, comme Abner :

C'eſt moi qui prête ici ma voix aux malheureux.

Liſez la Tragédie d'Euripide, la plus intéreſſante peut-être de toutes celles du Théâtre Grec, tant par les ſituations & les ſentimens, que par l'air de vérité que le Poète a ſu donner à la Fable, ſon Iphigénie en Tauride. Ecoutez ce cœur de femmes Grecques, qui regrettent ſi tendrement leur Patrie, dans le ſecond & le quatrieme Actes : je n'en rapporterai que cette ſtrophe, traduite par le Père Brumoy.

« LOIN de ma chère Patrie, je ſoupire » après la campagne des Grecs. Qui me don- » nera des aîles pour voler vers Diane, Déeſſe » de Cynthie ? Quand pourrai-je voir les palmes » de Délos, ces lauriers toujours verds, ces » oliviers conſacrés par les couches de Latone ? » O lac, dont les eaux ſont couvertes de Cy- » gnes ! O Cygnes, amis des Muſes ! quand » pourrai-je vous revoir » ?

Lorſqu'Iphigénie veut lier Pilade par le ſerment le plus fort, elle lui dit :

« Si vous me trahiſſez, quel ſera le prix de » votre infidélité » ? Pilade répond : « Puiſſé-je » ne retourner jamais dans ma Patrie ! Et vous, » Madame » (1) ?

(1) *Act. IV. Sc. I.*

IPHIGÉNIE.

« Puiſſé-je ne revoir jamais Argos » !

La même, lorſqu'elle a reconnu Oreſte, s'écrie :

« O Argos ! O Mycènes ! O chère Patrie ! » que ne vous dois-je pas pour un tel frère » (1) !

Racine, rempli des anciens Poètes, dont il fait heureuſement paſſer tant d'imitations dans ſes Pièces, ne manque jamais de mettre dans la bouche de ſes Grecs leur ſentiment favori, & de rappeler ainſi l'opinion qu'ils avoient de leur pays, comme le ſéjour le plus agréable & le plus heureux.

Monime, prête à ſe donner la mort, pour obéir à Mithridate, dit à ſa confidente :

Retiens tes pleurs. . . . . .
Si tu m'aimois, Phédime, il falloit me pleurer,
Quand d'un titre funeſte on me vint honorer,
Et lorſque, m'arrachant du *doux ſein de la Grèce*,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtreſſe.
Retourne maintenant chez *ces peuples heureux ;*
Et, ſi mon nom encor s'eſt conſervé chez eux,
Dis-leur ce que tu vois, & de toute ma gloire,
Phédime, conte-leur la malheureuſe hiſtoire (2).

(1) *Idem*, *Sc. III.*
(2) *Mithr. Act. V. Sc. II.*

Andromaque n'eſt pas moins occupée de ſa Patrie, que d'Hector & de ſon fils, lorſqu'elle s'écrie (1) :

O cendres d'un époux ! O Troyens ! O mon père !

Auſſi Pyrrhus, pour vaincre ſa réſiſtance, attaque-t-il ſon cœur par cet endroit ſi ſenſible (2) :

Votre Ilion encor peut ſortir de ſa cendre.

A quoi elle répond :

Non, vous n'eſpérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pu conſerver mon Hector !

Elle dit, dans un autre endroit, à Pyrrhus (3) :

Voyez l'état où vous me réduiſez ;
J'ai vu mon père mort, & nos murs embrâſés.

Enfin on voit, dans toute la Pièce, que l'image de ſa malheureuſe Patrie détruite & ſaccagée, lui eſt toujours préſente (4) :

Songe, ſonge, Céphiſe, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple, une nuit éternelle, &c.

---

(1) *Androm. Act. III. Sc. VIII.*
(2) *Act. III. Sc. IV.*
(3) *Idem, Sc. VII.*
(4) *Idem, Sc. VIII.*

Eryphile, dans Iphigénie, dit à Achille (1) :

J'entends, de toute part, menacer ma Patrie ;
Je vois marcher contr'elle une Armée en furie.

O ſouvenir de la Patrie ! nous le portons avec nous, lorſque nous l'avons perdue, & que nous ſommes tranſplantés. Nous donnons les mêmes noms aux objets qui nous figurent ou nous rappelent ceux que nous regrettons chaque jour. Énée trouve Andromaque refugiée en Epyre, elle ſacrifioit à Hector aux bords d'un fleuve qu'elle appeloit le Simois :

In luco falſi Simoentis ad undam . . . . .
Libabat. Æn. Liv. III. v. 302.

Conſolez-vous, lui dit Énée, vous êtes tranquile dans cette nouvelle Troye que vous avez bâtie, vous y revoyez votre Ilion & le Xanthe, & nous, errans, nous courons après les bords de l'Auſonie qui nous fuit (2).

On n'aimoit pas tendrement la Patrie, ſans plaindre celui qui en étoit éloigné.

Tu procul a Patria. Virg. Buc. Egl. 10. v. 45.

(1) *Iphig. Act. III. Sc. IV.*

(2) *Arva neque Auſoniæ ſemper cadentia retro*
Quærenda ; effigiem Xanthi Trojamque videtis,
Quam veſtra fecere manus. Id. v. 496. 1.

Cet amour de la Patrie qu'inſpire la Nature, avoit donc toute ſon énergie dans l'ancienne Grèce; & s'il ne peut plus aujourd'hui ſe manifeſter avec le même éclat, le temps ni les révolutions ne l'ont point encore affoibli.

Les Grecs, toujours enchantés de leur pays, ne voyagent que pour s'inſtruire, ou pour commercer, & reviennent chez eux pour jouir. Il ſemble que, ſous le joug des Turcs, leurs propres chaînes les attachent au pays de leurs ancêtres. La Grèce moderne, couverte du long voile des eſclaves, eſt une mère captive, affligée, que ſes enfans embraſſent avec tendreſſe, & promettent de ne pas abandonner (1).

---

(1) *Per omnes tibi adjuro Deos,*
Numquam eam me deſerturum.

Telle on voit, dans des Médailles de Veſpaſien & de Tite, frappées après la priſe de Jéruſalem par les Romains, une femme aſſiſe au pied d'un palmier, couverte d'un grand voile ou manteau, la tête penchée & appuyée ſur ſa main, avec cette inſcription : *La Judée captive.* Abr. de l'Hiſt. Eccléſiaſt. *Tom. I. Art. V.*

XLII. LETTRE.

A M. le Chevalier de S. PRIEST, Ambaſſadeur du Roi à la Porte Ottomane;

SUR L'ADOPTION DES GRECS.

M. JE profite, avec reconnoiſſance, de vos obſervations, & des nouveaux détails que V. E. a bien voulu me fournir. Je conviens qu'un Grec, dans le pays qu'il habite, eſt moins intéreſſant par lui-même, & par ce qu'il eſt aujourd'hui, que par le ſouvenir qu'il rappele, par l'idée qu'il nous retrace du peuple le plus ingénieux de l'Antiquité. On pourroit dire, avec l'Andromaque de Racine, au plus noble des Grecs modernes :

Qu'il ait de ſes ayeux un ſouvenir modeſte :
Il eſt du ſang d'Hector, mais il en eſt le reſte.

Or ce reſte, tout foible qu'il eſt, ſert enfin à rappeler, à nous faire même étudier les Anciens, qui feront toujours les ſources de toutes les connoiſſances agréables, & du bon goût dans les Arts.

Je ne fais qu'effleurer un ſujet qui mérite d'être traité & approfondi. C'eſt dans l'Orient, & parmi les Grecs, qu'il faut chercher l'Adoption, pour la retrouver avec toute la ſolemnité qui caractériſoit cet acte public, & qui répandoit ſur cet uſage, qu'on a tant d'occaſions de regretter, un intérêt ſi touchant.

On a comparé l'Adoption à la grèfe des arbres, qui fait naître le fruit ſur les branches d'un tronc ſtérile (1). La Nature nous a donc elle-même enſeigné le moyen de réparer nos pertes, ou de nous procurer ce qu'elle nous refuſoit.

L'Adoption a dû être pratiquée dans ces heureux temps où les hommes vivoient encore dans l'innocence & la ſimplicité des premiers âges, & où le luxe corrupteur étoit par conſéquent inconnu. Des enfans & des troupeaux nombreux étoient alors les véritables richeſſes. On vouloit donner des enfans & des Citoyens à la Patrie. Le père qui en étoit ſurchargé, pouvoit céder un fils à celui qui n'en avoit point.

(1) *Venerit inſitio : fac ramum ramus adoptet,*
Stetque peregrinis arbor operta comis.
Ovid. de Remed. Am. v. 175, 196.
Ramoſque falce amputans, feliciores inſeris. Hor.

Mais dès que le luxe s'eſt introduit, il a tout dénaturé chez les hommes. Il a d'abord fait regarder une famille un peu nombreuſe comme un poids accablant pour nous, & ſouvent même comme un malheur; il a borné la volonté de l'homme riche à n'avoir qu'un ſeul héritier, pour ne pas diviſer ſa ſucceſſion. L'homme, devenu étranger pour ſon ſemblable, n'a plus ambitionné d'être utile à l'homme; & l'on a bâti dans les villes, des aſyles toujours ouverts pour ceux qui ne pouvoient conſerver que dans l'éloignement, dans la ſolitude, la ſainteté de leur état, la pureté de la Religion & des mœurs, enfin la vénération des peuples, qu'ils édifioient par leur travail, par leur retraite & par leurs exemples.

L'Adoption a été une ſage inſtitution & un nouveau lien de la ſociété dans ces villes libres, où le titre de Citoyen, où la ſatisfaction d'en augmenter le nombre, étoient les plus beaux titres & les premiers des devoirs.

On n'a dû retenir que le mot dans ces Nations policées, où l'amour de la patrie s'eſt éteint; où, par les progrès de l'exemple & de l'imitation, les célibataires ſont venus à bout d'effacer la honte de l'être; où le mariage n'a plus été le vœu ſimple de la Nature, mais le

résultat des convenances & des calculs de l'intérêt.

Il faut avoir désiré d'être père, pour sentir combien on s'attache à l'enfant qu'on a adopté, & qu'on élève; pour éprouver combien il est doux d'obtenir & de mériter, par les soins de l'éducation, le titre que la Nature nous a refusé.

Télémaque étoit le fils naturel d'Ulysse; mais le sage Mentor étoit le vrai père de Télémaque; Alcibiade étoit le fils de Clinias, mais Socrate étoit proprement le père d'Alcibiade. Phénix, dans Homère, appele Achille son fils; & le fils de Pélée convient qu'il est le fils de Phénix (1).

Dans ces heureux temps, l'amour étoit la passion la plus nécessaire, & l'attrait commun

---

(1) Φοῖνι ἄττα γεραιὲ διοτρεφές.
Phœnix pater, senex nobilissime,
Iliad. Lib. IX. v. 603.

Qui præceptorem sancti voluêre parentis esse loco, dit Juvénal. Les précepteurs & les pères nourriciers étoient appelés anciennement du méme nom. Bacchus appeloit Silène son père. Alexandre & Auguste donnoient, par reconnoissance, le titre de pères à Aristote & à Athénodore. Voyez la savante Note de Spanheim, dans la Trad. des Césars de l'Empereur Julien, *pag. 49. & 222.*

des deux ſexes; mais l'amitié, plus douce encore, étoit le beſoin & le vœu du cœur. L'Adoption rempliſſoit alors les vuides de la ſociété; elle renouoit le lien de l'union conjugale, lorſque la Nature trop foible l'appeloit à ſon ſecours, & la mettoit elle-même à ſa place.

L'Adoption réparoit auſſi, pour l'homme riche & bienfaiſant, les torts que lui avoit fait la Nature; elle vengeoit les talens nés dans l'indigence qui les auroit étouffés. Dans un pays où la ſtérilité des femmes étoit un opprobre & un ſujet de douleur, le déſir d'effacer cette tache dut fournir aux hommes un moyen de les dédommager ou de les conſoler. Ils adoptèrent donc l'enfant de leurs déſirs, & le ſubſtituèrent à ceux que la Nature, auſſi avare pour eux que prodigue pour d'autres, leur avoit refuſés.

Chez ce peuple, les droits de fils légitime furent toujours ſacrés; mais le fils né hors du mariage, & le fils même de l'eſclave, ne furent jamais rejettés au point d'avoir à déplorer un jour le malheur de leur naiſſance. Il faut pardonner à la vanité & à l'imagination exaltée des Grecs, d'avoir ſouvent fait intervenir ou ſuppoſé quelque Divinité, ſoit pour juſtifier ou légitimer leurs foibleſſes, ſoit pour ennoblir une naiſſance que

les loix & les mœurs devroient condamner (1). Mais jugeons entr'eux & nous : pardonnons-nous plutôt, à un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre, l'excès oppoſé & la néceſſité d'avoir un aſyle toujours ouvert pour recevoir & nourrir les êtres abandonnés en naiſſant, ces fruits malheureux de la foibleſſe & du crime, ſouvent même de la ſeule occaſion, écueil dangereux de l'innocence ?

L'Adoption, établie parmi les Grecs, fut bientôt pratiquée par les Romains (2), qui ſurent bien en abuſer, comme de tant d'autres inſtitutions. Elle n'étoit pas ſeulement réſervée pour ceux qui n'avoient point d'enfans. Le fils adoptif venoit ſouvent concourir avec les enfans légitimes,

---

(1) On faiſoit plus : Lactance reproche à l'Empereur Galerius Maximianus d'avoir déshonoré ſa mère, pour ſe donner un père parmi les Dieux : « *Maluit Romulam matrem ſuprì infamare, ut ipſe a Diis oriundus videretur* ». De morte Perſec.

(2) Tertullien leur en reproche l'abus. Il leur dit :

Filiòs exponitis ſuſcipiendos ab aliquâ prætereunte miſericordiâ extraneâ, vel adoptandos melioribus parentibus emancipatis.

Vous expoſez vos enfans, vous les abandonnez à la compaſſion des étrangers qui paſſent, ou vous les émancipez pour les faire adopter par de meilleurs pères.

Apolog. Trad. par M. l'Abbé de Gourcy, p. 178.

pour leur donner une émulation qu'ils n'auroient pas eue ſans ce puiſſant aiguillon (1).

Le vieux Micipſa, Roi des Numides, ayant adopté Jugurtha, près de mourir, diſoit à ſes enfans : « Soyez amis, & faites en ſorte qu'on » ne puiſſe pas dire que j'ai été un père plus heu- » reux par l'Adoption que par la Nature » (2).

» L'ancienne Adoption, dans tout l'Orient, » ainſi que chez les Egyptiens & les Grecs, imi- » toit la Nature, dit M. *Blanchard ;* mais elle

(1) Térence, dans la Comédie *des Adelphes*, *Act. I. Sc. II*, comprend en un vers & demi, tous les devoirs de l'Adoption : « Vous m'avez donné votre fils ; je l'ai adopté, il eſt devenu » le mien..... Apprenez à être père, de ceux qui ſavent » l'être ».

Tuum filium dedisti adoptandum mihi :
Is meus est factus. . . . . . .
Pater esse disce ab illis qui verè sciunt.

(2) *Enitemini ne ego meliores liberos sumpsisse videar quàm genuisse.* Salluſte. de Bel. Jugurth.

Suivant les Loix Attiques, l'Adoption n'étoit permiſe qu'à celui qui n'avoit point d'enfans, & toujours en faveur d'un Citoyen, & non d'un étranger. Les Romains n'étoient pas auſſi ſévères ſur ce point, ſur lequel les Grecs ont pu ſe relâcher auſſi, ſoit pour punir les enfans légitimes qui le méritoient, ſoit pour les contenir ou leur donner de l'émulation, comme le Roi des Numides. *In Leg. Att. Comm. Sam. Petit.* Tit. IV, p. 139.

» avoit ſur elle de grands avantages. Celle-ci, » réduite à ſe contenter de ſon partage, tel qu'il » étoit, avoit ſouvent à ſupporter, dans un héri- » tier néceſſaire, les défauts du corps, les travers » de l'eſprit, & la corruption du cœur. Il n'en » étoit pas de même de l'Adoption, ouvrage du » choix. Dirigée par la prudence, elle étoit mai- » treſſe de ſuivre ſon goût, & ſe déterminoit en » connoiſſance de cauſe (1); elle n'avoit à crain- » dre que ſes préjugés, & ne pouvoit s'en » prendre qu'au défaut de ſon diſcernement. » C'étoit une conſolation que les Loix avoient » voulu procurer à ceux qui, ne s'étant point » mariés, n'avoient pu avoir des enfans habiles » à ſuccéder à leur fortune, ou qui, en ayant » eu d'un légitime mariage, avoient eu la dou- » leur de les perdre : car s'ils en avoient de l'un » & l'autre ſexe, ils n'étoient pas (au moins » chez les Grecs) en droit d'adopter, même » par teſtament. Les mêmes loix ſoutenoient » les intérêts des petits-enfans, & annuloient » l'acte d'Adoption fait par leur ayeul à leur » préjudice » (2).

(1) L'Empereur Hadrien, par cette raiſon, préféroit les enfans adoptifs aux enfans naturels.

(2) Mémoires de l'Acad. des Inſcr. *Tom. XII. pag.* 70.

L'Adoption étoit un frein pour les enfans. J'ai entendu des mères Grecques dire aux leurs : « Prenez garde à ce que vous ferez. Si vous » continuez de me déplaire, je prendrai l'en- » fant que je trouverai dans la rue, je l'adopte- » rai; il aura tous mes soins, & toute l'affec- » tion que vous ne méritez pas ».

L'Adoption étoit encore un moyen trouvé par la reconnoissance, pour acquitter ses obligations. Basile le Macédonien, devenu Empereur, & de l'état le plus vil, élevé sur le trône, au commencement de sa fortune, trouva dans le Péloponnèse, une jeune veuve, qui le prit en affection & le combla de biens. Pour toute reconnoissance, elle lui demanda de vouloir bien adopter pour son frère, un fils unique qu'elle avoit, & de l'avancer lorsqu'il seroit lui-même en état de le protéger (1).

Dans le Recueil des Loix Attiques, on voit toutes celles qui concernent l'usage de l'Adoption chez les Grecs. Cet usage introduit chez les Romains, ils le répandirent dans la suite, avec leurs propres Loix, dans tous les pays qu'ils soumirent à leur domination. Les Romains, au

(1) Histoire du Bas-Empire, *Tom. XI. pag.* 37.

défaut d'enfans naturels voulurent toujours avoir un héritier de leur nom. C'eſt ainſi qu'Auguſte, adopté par Jules Céſar, prit le nom de *Julius Cæſar Octavianus*. On reprochoit à l'Empereur Claude, qui avoit des enfans légitimes, d'avoir adopté Néron (1). Comme l'intérêt abuſe de tout, & pervertit les meilleures inſtitutions, il introduiſit chez les Romains l'uſage de profaner l'Adoption, au point qu'un richard avide adoptoit quelquefois un homme pour envahir ſon bien : « le père » adoptif ſongeant plutôt à ſe préparer la ſuc» ceſſion de ſon fils, qu'à lui aſſurer la ſienne » ſuivant l'expreſſion de *Denys le Brun* (2). On fut donc obligé de pourvoir à cet abus à l'égard des impubères qui étoient adoptés dans ces vues d'intérêt ; on régla que le père donneroit caution, & qu'en cas que le fils adoptif mourût impubere, il rendroit ſes biens à ſes héritiers naturels.

Il y avoit à Rome deux ſortes d'Adoptions (3) : l'une des fils, & l'autre des chefs de famille.

(1) Nous avons conſervé en France une légère image de l'Adoption. L'inſtitution que l'on fait d'un héritier, à la charge de porter le nom & les armes du teſtateur, eſt une ſorte d'Adoption honoraire.

(2) Traité des Succeſſions, *Tom. III. Ch. III.*

(3) Le Brun, *Ibid.* Aulu-Gelle, *Tom. VII. Ch. XIX.*

La première s'appeloit proprement *Adoption*, & elle avoit lieu lorſqu'un père donnoit ſon fils en adoption à un autre; la ſeconde s'appeloit *Arrogation*, parce que le Magiſtrat public interrogeoit également celui qui adoptoit & celui qui étoit adopté, pour avoir leur conſentement.

Si l'Adoption, réparant les pertes qu'un pere a faites, l'attache par de nouveaux liens à des enfans (1) qui prennent la place de ceux qu'il n'a plus, & dont il va prendre ſoin, pour achever de ſe les approprier, elle n'offre pas un ſpectacle moins touchant, dans ces actes ſolemnels où un Souverain donnoit à un ſujet, & à un fils adoptif, ſon nom & ſa couronne.

On lit avec intérêt dans l'hiſtoire du Bas-Empire, ce beau diſcours de l'Empereur Tibère, qui, mourant ſans enfans, nomme & choiſit ſon ſucceſſeur. Après avoir dit : « Ce n'eſt pas » aſſez pour un Prince d'avoir conſervé ſon » Etat, il doit ſonger à le tranſmettre à un » héritier qui le ſurpaſſe lui-même en mérite.

Il s'adreſſe à Maurice, & lui dit : » Je vous » donne ma fille Conſtantine & l'Empire. Re- » gnez, Maurice, & que vos actions ſervent » d'ornement à ma ſépulture. Vos vertus ſeront

(1) *Feliciores inſerit.* Horat.

» mon éloge funèbre . . . . ne trompez pas mes » eſpérances, ne perdez pas ſur le trône les » qualités qui vous y ont conduit. . . . Gardez- » vous de croire que vous ſurpaſſiez tous les au- » tres hommes en prudence, parce que la for- » tune vous a élevé au-deſſus d'eux. . . Son- » gez que la pourpre n'eſt qu'un vil vêtement, » ſi elle ne couvre que des vices. . . . *Je vous* » *adopte aujourd'hui*, & je vous parle comme » un père à ſon fils ».

Ce diſcours, dit l'Hiſtorien (1), tira les larmes de toute l'aſſemblée.

Etat actuel de l'Adoption chez les Grecs, & les Cérémonies qu'on y obſerve, ainſi que chez les Turcs.

Voici maintenant ce que les Grecs modernes pratiquent à cet égard, & les Cérémonies qu'ils obſervent; à quoi je joindrai celles des Turcs. Les deux manières d'adopter ſont toujours relatives à la Religion de ces peuples, parce que l'Adoption a dû être chez eux un acte de Religion.

(1) Hiſt. du Bas-Emp. par M. le Beau, T. XI. p. 319, à 324.

Chez

Chez les Grecs, celui qu'on doit adopter eſt conduit à l'Egliſe par ſes parens, comme celui qui adopte eſt accompagné des ſiens : ils portent l'un & l'autre un cierge allumé ; l'adopté ſe tient debout près du ſanctuaire, le père adoptif eſt en dehors. Le Prêtre, revêtu de ſes ornemens, récite les prières d'uſage, & donne la bénédiction à tous les deux. Alors l'adopté, ſortant du ſanctuaire, le père adoptif le reçoit dans ſes bras & l'embraſſe étroitement ; le fils ſe jette à ſes pieds, &, dans cette poſture, le père poſe ſon pied droit ſur le derrière du col de l'enfant proſterné, & déclare qu'il l'adopte pour ſon fils : il le releve enſuite, & l'embraſſe de nouveau ; l'adopté lui baiſe les mains & l'appelle ſon père.

Après la Cérémonie, on dreſſe un acte, qui eſt ſigné par le père adoptif, par les parens & les autres témoins qui y ont aſſiſté. Juſqu'à l'âge de quinze ans, le fils adoptif eſt obligé de prendre le nom du père ; après cet âge, il lui eſt libre de conſerver le ſien, ou de prendre celui de la famille dans laquelle il vient d'entrer.

Si l'enfant eſt en bas âge, toute la Cérémonie conſiſte à le faire paſſer ſous la chemiſe de la femme du père adoptif, laquelle, dans ce

moment, déclare qu'elle reconnoît & adopte cet enfant, comme ſi elle l'avoit fait. Cet uſage eſt généralement obſervé par le peuple & les habitans de la campagne, où l'on retrouve toujours les anciens uſages; c'eſt même celui qui paroît le plus ancien dans tout l'Orient. Quelques-uns, après la Cérémonie ſymbolique de la chemiſe, appelent le Prêtre, qui récite quelques prières; mais l'intervention du Prêtre n'y ajoûte rien; & l'on peut s'en diſpenſer.

Vous ſerez peut-être curieux, M. de voir les Prières Grecques qui ſe récitent à la Cérémonie de l'Adoption, qui ſe fait ſolemnellement à l'Egliſe.

Lorſque les parties ſont devant le ſanctuaire, comme je l'ai dit ci-deſſus, le Prêtre commence: « GLOIRE, honneur & louange au Père, » au Fils, & au Saint-Eſprit, à préſent & toujours, dans tous les ſiècles des ſiècles. Ainſi » ſoit-il.

» Dieu eſt le Saint, le Saint très-fort, le » Saint immortel qui a pitié de nous.

» Trinité Sainte, ayez pitié de nous. Seigneur, effacez nos fautes; ſouverain Maître, » pardonnez-nous. Dieu très-Saint, guériſſez-» nous de nos infirmités: nous vous le deman-

» dons par votre ſaint Nom, ayez pitié de » nous ». Le Prêtre continue, & dit l'Oraiſon Dominicale. Il ajoûte : « Car c'eſt à vous qu'ap- » partient le Regne, la Force, & la Gloire, » maintenant & à toujours, dans les ſiecles des » ſiècles ».

Commémoration du Saint du jour, & du Saint protecteur de l'Egliſe. Le Prêtre continue, & dit :

« Recourons au Seigneur ». Rép. « Seigneur, » ayez pitié de nous ».

Le Prêtre : » Seigneur, notre Dieu, qui nous » avez invités, par votre Fils bien-aimé, Notre » Seigneur Jéſus-Chriſt, à devenir vos enfans, » par l'Adoption & la grace de votre Eſprit » ſaint & tout-puiſſant, qui a dit : *C'eſt-là mon* » *Fils bien-aimé, l'objet de mes complaiſances ;* » daignez jeter, du haut de votre demeure » ſainte, ô Roi, ami des hommes ! un regard » favorable ſur vos ſerviteurs ici préſens. Que » votre Eſprit Saint uniſſe, comme père & » comme fils, ces deux perſonnes étrangères l'une » à l'autre. Confirmez-les dans votre amour ; » liez-les enſemble par votre bénédiction ; bé- » niſſez-les dans votre gloire ; affermiſſez-les » dans votre foi ; conſervez-les à jamais, &

» ne les privez pas des ſecours qui leur ſont » néceſſaires. Soyez le Médiateur de leurs engagemens, afin qu'ils ſoient durables pendant » toute leur vie, ſuivant l'obligation qu'ils viennent en contracter devant vous; rendez-les » de fideles obſervateurs de leurs promeſſes, » juſqu'à la fin de leurs jours, vous qui êtes » le véritable Dieu vivant; daignez enfin les » rendre dignes d'hériter de votre Royaume. » C'eſt à vous ſeul que nous devons rendre » honneur & gloire; & nous nous proſternons » devant le Père, le Fils, & le Saint-Eſprit. » Que les mêmes hommages leur ſoient rendus » maintenant & dans les ſiècles des ſiècles. Ainſi » ſoit-il ».

Le Prêtre ajoûte : « Paix éternelle à tous. » Humiliez vos têtes devant le Seigneur ».

« Seigneur, Seigneur, Créateur de tout ce » qui exiſte; qui, après nous avoir fait naître » d'Adam, nous avez fait entrer dans votre ſainte » Alliance, par la grace & les mérites de votre » Fils bien-aimé, Notre Seigneur Jéſus-Chriſt; » vous qui avez connu & prévu toutes choſes, » vos ſerviteurs, ici préſens, inclinent profondément leurs têtes devant vous, pour implorer votre bénédiction. Qu'ils ſoient unis l'un

» à l'autre, comme vous l'êtes avec votre Fils : » car c'eſt en mémoire de cette union auguſte » que la Cérémonie que nous obſervons ſe re- » nouvelle, & c'eſt par elle que nous glori- » fions le ſaint Nom du Père, du Fils, & du » Saint-Eſprit, dans tous les ſiècles des ſiècles ».

Après cette Prière, le père adoptif reçoit ſon fils au pied de l'Autel, comme je l'ai rapporté ; &, en mettant le pied ſur le col de l'enfant proſterné devant lui, il lui dit : « *Tu es aujour-* » *d'hui, & tu ſeras à l'avenir mon fils ; car* » *c'eſt d'aujourd'hui que je t'ai engendré* ». Il le releve, & ils s'embraſſent. Le Prêtre finit en glorifiant Dieu le Père, Dieu le Fils, & le Saint-Eſprit. Il donne encore ſa bénédiction, & termine la Cérémonie par une exhortation pathétique, qu'il adreſſe à ceux qui en ſont l'objet, pour les engager à bien vivre enſemble, & à remplir mutuellement les devoirs de père & de fils.

Il faut convenir que cette Cérémonie eſt ſimple & touchante, & que les Prières Grecques renferment tout ce que l'on peut dire en pareil cas.

J'ai dit plus haut que, lorſque l'Adoption ſe fait ſolemnellement à l'Egliſe, elle eſt ſuivie d'un

Contrat par écrit, qui donne à l'adopté le droit d'hériter des biens du père adoptif ; mais ce nouveau droit n'exclut point celui qu'il conſerve toujours ſur la ſucceſſion de ſes parens légitimes. Il n'en eſt pas de même ſuivant la Juriſprudence Turque : celle-ci ne donne aucun droit à l'adopté ſur la ſucceſſion du père adoptif. Auſſi l'Adoption des Turcs eſt-elle fort différente de celle des Grecs : c'eſt un acte de pure volonté, qui n'eſt pas autoriſé par un contrat. La femme du père adoptif couvre l'enfant d'une chemiſe, & déclare aux parens & amis qui ſont préſens, qu'elle adopte cet enfant & le reconnoît comme le ſien propre. Cependant il ne peut avoir légalement, par teſtament du père adoptif, aucune part à ſa ſucceſſion ; mais celui-ci, de ſon vivant, fait à ſon fils adoptif des donations, en faiſant paſſer ſur ſa tête des biens *vacoufs* (1), que ſes héritiers naturels ne peuvent lui diſputer.

Il faut obſerver que lorſqu'un enfant adopté chez les Turcs, eſt parvenu à l'âge de puberté, la Religion, & l'uſage qui a chez eux force de

(1) Biens immeubles rendus ſerviles d'une Moſquée qui en a la directe.

loi, défendent à la mère de paroître à visage découvert devant lui, & on appele en Turc cette défense *Namahrem* (1). En effet, en cas de veuvage, la mère peut épouser ce fils adoptif; & une fille, en présence de son père adoptif, est précisément dans le même cas, & doit s'observer avec la même rigueur.

Si toutefois la mère avoit allaité l'enfant lors de l'Adoption, quand même elle ne lui auroit donné que quelques gouttes de lait, en présence du mari ou d'autres témoins, alors il y a consanguinité; la filiation devient sacrée & inviolable; la mère nourrice n'est plus dans le cas du *Namahrem*.

Quand un homme, chez les Turcs, n'a point de parens, ou n'en connoît point, pour être né d'un commerce illicite, il peut instituer légalement son héritier, un fils adoptif qu'il croit précisément dans le même cas que lui; car si l'adopté avoit des parens reconnus, le testament seroit nul, & le Fisc s'empareroit de l'héritage. Mais ce cas d'Adoption doit être assez rare à tous égards.

Le père légitime, chez les Turcs, ainsi que

1) Chose illicite.

chez les Grecs & les Arméniens, conserve le droit de reprendre son fils adopté par un autre, depuis l'âge de deux à six ans; mais la Loi qui l'autorise à le redemander, le condamne en même temps à payer le *Nafaca*, ou la nourriture, au père adoptif.

On n'a pas manqué de prévenir cet inconvénient lors de l'Adoption; & à cet effet, on donne au père légitime une somme modique, moyennant laquelle il renonce à tous ses droits sur son enfant, & déclare, devant témoins, d'avoir reçu une somme beaucoup plus considérable, qu'il seroit, par ses facultés, hors d'état de rembourser, s'il redemandoit son enfant. Cette précaution met le père adoptif à l'abri de toute recherche.

Il y a encore une Adoption en usage en Grèce, principalement parmi les gens de mer, comme ceux de Pathmos, de Mycone, de Samos, de Métélin, de Cypre, &c. C'est proprement une confrairnité, dans laquelle on s'adopte mutuellement pour frères, appelés *Frères de la sainte Ceinture* (1). Le Prêtre donne à l'Eglise, aux frères adoptifs, une ceinture venue de Jérusa-

(1) Ἀδελφος τῆς ἁγίας ζώνας, ou ἀδελφοπίτος.

lem, & les bénit ; ils jurent de s'aimer fidèlement, de ſe ſecourir & de ne s'abandonner jamais. Les femmes ont voulu prendre pour elles le même uſage, & elles ſe donnent mutuellement le titre de *Sœurs*. Enfin, comme les abus s'introduiſent par-tout, on a voulu introduire cet uſage entre les deux ſexes, pour uſer de toutes les facilités & des privilèges que pouvoit donner le titre de frère & de ſœur. L'évidence & la multiplicité des inconvéniens, n'ont pas permis à l'Egliſe Grecque de tolérer ces dangereuſes alliances, qu'elle a été obligée de ſupprimer & de défendre ſévèrement.

Pourquoi les Juifs n'adoptent point comme les autres peuples de l'Orient.

L'Adoption eſt donc ancienne chez les Grecs & dans le pays qu'ils habitent, d'où elle a paſſé en Italie chez les Romains. Tous les peuples de l'Orient l'ont pratiquée & la conſervent encore ; on ne diſtingue que les Juifs qui n'ont pas ſuivi cet uſage. Mais on remarquera que, chez ce peuple, l'opinion a encore plus de force que la loi de la Nature ; que dans la fauſſe & opiniâtre attente où il eſt toujours du Sauveur an-

noncé par les Prophètes, & qui doit naître dans la Tribu choisie, la stérilité, comme le célibat, est un opprobre, & même une réprobation qu'aucun moyen ni aucune expiation ne peuvent effacer. Voilà pourquoi, chez ce peuple, l'Adoption indiquée par la Nature même, ne peut venir au secours de ceux à qui elle refuse le titre de père, que l'Adoption seule pourroit leur donner.

Comme les meilleures institutions dégénèrent & s'affoiblissent, on a observé qu'au 15e siècle l'Adoption n'étoit plus, chez les Grecs, qu'un titre d'honneur (1).

Il est certain qu'on a eu recours à l'Adoption, pour réparer le défaut d'enfans mâles. On a ensuite étendu cet usage, & il a été pratiqué par ceux qui avoient des enfans comme par ceux qui n'en avoient point. Les anciens Législateurs même ont voulu que les enfans adoptifs fussent semblables en tout, quant aux effets civils, aux enfans naturels. Les Adoptions ont eu lieu fort long-temps chez les Romains; mais lorsque les

1) *XXII. Dissertation de Ducange sur l'Histoire de S. Louis, Villehardouin, Hist. pag. 54.*

nations du Nord ſe ſont répandues dans l'Empire, l'Adoption a pris la forme militaire; elle eſt devenue le nœud de l'alliance entre les Princes, comme celui des aſſociations particulières. Voilà pourquoi Nicéphore Bryennius dit qu'elles ne ſe faiſoient que μεχρὶ λόγυ, c'eſt-à-dire, en apparence & non en effet (1), n'y ayant plus rien qui approchât de l'Adoption des Romains, que les noms de père & de fils qu'on ſe donnoit de part & d'autre. C'eſt ce que Juſtin fit aſſez connoître, lorſque les Ambaſſadeurs de Cabadès, Roi de Perſe, lui offrirent la paix de la part de leur Maître, au cas qu'il voulût adopter Coſroès, fils de la ſœur de ce Prince. Cet Empereur leur ayant répondu qu'il le vouloit bien, pourvu que ce fût à la manière des Barbares & des étrangers, ὡς βαρβάρῳ προσήκα, mais non ſuivant l'Adoption pratiquée par les Romains, qui donnoit droit aux enfans ſur la ſucceſſion des pères adoptifs (2).

Caſſiodore nous a conſervé les Cérémonies que l'on obſervoit dans ces Adoptions honoraires, que les peuples du Nord appeloient *Adop-*

(1) L. IV. Ch. XXXIV.

(2) Procop. L. I. *de Bello Punico*, C. II.

tion par les armes (1). Celui qui adoptoit donnoit à l'adopté toutes ſortes d'armes : « C'EST » par le don de ces armes, lui diſoit-il, que je » viens de t'engendrer, que tu deviens mon fils » dans ce moment, & que tu ſeras reconnu pour » homme vaillant & belliqueux. Nous te donnons » chevaux, épées, boucliers, & tout l'appa- » reil militaire, &, ce qui eſt encore plus fort, » toutes les marques auxquelles on pourra recon- » noître que tu m'appartiens (2) ». Il eſt évident que l'ancienne Chevalerie eſt dérivée de cet uſage. Il y avoit encore une autre eſpèce d'Adoption, qui ſe pratiquoit en ſe faiſant couper la barbe. Clovis envoya des Ambaſſadeurs à Alaric, pour traiter de paix avec lui, & toucher ſa barbe, c'eſt-à-dire, le prier de la couper, & d'être, par ce moyen, ſon père adoptif (3).

L'Empereur Conſtantin IV envoya au Pape

---

(1) Caſſiod. *L. IV. Ep. II. & L. VIII. Ep. I. & IX.*

(2) Jornandès, Ch. LIV. *Et ideò more gentium & conditione virili filium te præſenti munere procreamus, ut competenter per arma naſcaris filius, qui bellicoſus eſſe dignoſceris. Damus quidem tibi equos, enſes, clypeos, & reliqua inſtrumenta bellorum; ſed quæ ſunt omnibus fortiora, largimur tibi noſtra indicia.*

(3) Aimoin, L. I. *de Geſt. Franc.* Ch. XX. Coll. Hiſt. *apud Caniſ.* Tom. II. *Hiſt. de France* de l'Abbé *Velli*, Tom. V. p. 72.

Benoît II quelques boucles de cheveux de ſes deux fils, Juſtinien & Hercule, pour inviter le Pape à adopter ces Princes pour ſes enfans. Les Rois Bulgares ſe coupoient les cheveux, qu'ils remettoient entre les mains des Légats, pour ſe déclarer ſerfs de S. Pierre & de ſes ſucceſſeurs(1).

On peut citer parmi les Adoptions honoraires, celle que fit la République de Véniſe, de Catherine Cornaro, Reine de Chypre, qui ayant pris le titre de fille de la République, lui donna ſon Royaume. On pratique encore en Italie une Adoption faite par le conſentement de toute une famille, qui députe des Procureurs à ceux qu'elle déſire d'incorporer, en leur communiquant ſon nom, ſes armes & ſes prérogatives. L'Adoption a été long-temps pratiquée en France, où elle eſt tombée en déſuétude (2). En 1390, un Seigneur & des Bourgeois de Normandie adoptent des enfans inconnus, qui héritent de leurs biens. On a des actes particuliers qui prouvent qu'elle étoit pratiquée à Arles en 1527, 1557 & 1581 (3).

(1) Hiſtoire du Bas-Empire, *Tom. XIII. pag. 154.*
(2) Le Laboureur, *Hiſtoire de Charles VI.* Tom. I. p. 200.
(3) Le Brun, *Tom. III. Ch. III. pag. 404.*

Après avoir tracé rapidement l'hiſtoire de l'Adoption, je ne dois pas oublier de rappeler une obſervation qui n'avoit pas été faite avant M. de Boze (1). Les villes Grecques uſoient d'une ſorte d'adoption, en donnant le nom de fils de la ville, υἱος πόλεως, &c. à de jeunes Citoyens qui promettoient beaucoup, qui ſe faiſoient généralement aimer & eſtimer, ainſi qu'à ceux qui avoient bien mérité de la Patrie. M. l'Abbé Fourmont avoit trouvé ce titre dans une ancienne Inſcription copiée dans la Laconie. Il eſt encore exprimé dans l'Epitaphe d'une grande Prêtreſſe d'Ancyre, que cette ville avoit adoptée. Cet uſage n'étoit pas borné ſeulement à la Grèce proprement dite : il étoit encore pratiqué par les Phrygiens, & le fut enſuite par les Romains. Si je ne trouve pas cet uſage conſervé par les Grecs modernes, j'en ſuis bien dédommagé en le retrouvant, dans ma Patrie, chez les deſcendans des Grecs. Je ne ſuis pas moins flatté d'apprendre à mes concitoyens, qui portent le nom de Marſeille, lorſqu'ils naiſſent pendant l'exercice du Conſulat de leur père, d'où leur

(1) Réflexions ſur deux Médailles, *Mémoires de Littérature de l'Académie des Inſcr.* Tom. XV. pag. 474.

vient le titre qui les honore, & les engagemens qu'ils prennent en le portant, pour le mériter. En effet, le nom de *Marſeille*, qui eſt donné par la ville aux enfans d'un homme en place qui ſert la Patrie, eſt, comme chez les Grecs, la récompenſe des ſervices du père; & l'on trouvera dans la Diſſertation de M. de Boze, que j'ai citée, qu'anciennement on ne diſoit pas ſeulement υἱος πόλεως, fils de la ville, mais qu'on y ajoûtoit le nom propre, en diſant αφροδισιενεων υἱος, *Aphrodiſienſium filius*; υἱος κοτιαεων, *filius Cotiaenſium*. Ainſi le nom de Marſeille, qu'on donne ici aux fils & aux filles de nos Magiſtrats, ſignifie, *Fils de la ville*. Cet uſage, que nous devons tenir ici des Phocéens, ayant été ſuivi par les Romains, a pu probablement être porté à Aix, ville fondée par Sextius, où les Conſuls & Procureurs du pays donnent le nom de Sextius aux enfans qui leur naiſſent pendant leur exercice.

Puis-je parler ſi long-temps de l'Adoption, ſans déplorer la perte de cet ancien uſage, dont j'ai fait voir les avantages, la néceſſité même à quelques égards? Mais pour le retrouver parmi nous, où faut-il le chercher? C'eſt dans la plus précieuſe & dans la dernière claſſe des

hommes, dans les campagnes, où l'on reconnoît encore l'empreinte des mœurs anciennes. Je parle de ces campagnes éloignées des grandes villes : car le luxe s'étend dans leur territoire ; & les laboureurs, infectés de ce luxe contagieux, ſont comme ces peuples voiſins du ſoleil, que le ſoleil brûle & noircit, lorſqu'il éclaire & réchauffe ſeulement ceux qui ſont plus éloignés de lui. On retrouve exactement l'image de l'Adoption chez le nourricier de la campagne, chez cette nourrice tendre, qui s'approprie, qui ſerre étroitement contre ſon ſein l'enfant abandonné par ſa mère, qui n'en reconnoît plus d'autre qu'elle, comme elle-même le reconnoît pour ſon fils en l'allaitant & en l'élevant, en avouant tous les noms de tendreſſe que cet enfant lui donne en la careſſant. En quoi elle uſe de ſes droits, qui ſont ſi bien établis, que toute mère, en nourriſſant elle-même, ne fait qu'adopter ou avouer l'enfant que la Nature lui a donné ; puiſque nourrir, c'eſt adopter. Mais nous, qui adoptons un avis, un ſyſtême, des modes, des uſages étrangers, nous ne ſavons pas prononcer ce mot pour nous approprier notre ſemblable, le fils de notre parent ou de notre ami, lorſque cet enfant nous demande un protecteur ou un père ;

père, lorſqu'il s'offre à nous, pour nous dédommager des douceurs de la paternité, pour tromper notre amour, & pour réparer le vuide que la Nature a fait dans notre cœur, en nous refuſant ce qui devoit le remplir. Le teſtament d'Eudamidas eſt à peine comme un vieux tableau, dont on n'eſt point curieux de voir de copies.

Je pourrois rapporter bien des traits touchans, pour prouver la force de l'Adoption dans les nourrices de la campagne; je pourrois peindre la violence qu'il faut leur faire quelquefois, pour leur arracher les enfans qu'on eſt dans le cas de réclamer parmi ces victimes de la honte ou du libertinage, que les villes adoptent en les faiſant nourrir & élever à leurs frais. Je me borne à un ſeul exemple.

Il y a quelques années qu'un homme, ſe trouvant à ſon aiſe & libre, alla chercher à la campagne un fils naturel, qu'il n'avoit jamais vu, qui devoit avoir environ vingt ans, & dont la mère étoit morte; il vouloit le légitimer. Cet enfant fut amené par un payſan, dont la femme l'avoit nourri; & voici preſque littéralement toute la ſcène de la reconnoiſſance entre le père & le fils.

Le Père, au moment où on lui préſente le Payſan & ſon Fils :

« C'EST donc là mon Fils que j'embraſſe.... » Que je ſuis fâché de n'avoir pas pu le recevoir, ni le reconnoître plutôt.... TU es étonné, mon enfant, & tu ne dis rien ? Tu vas » changer d'état & d'habit ; tu étois pauvre, » tu ſeras riche : cet homme n'étoit que ton » père nourricier. Tu parois confondu ; em- » braſſe-moi, mon Fils : tu ne ſens pas ce qui » me parle en ta faveur ».

Le Fils, étonné, recule :

« Vous voulez me tromper ; tout ce que vous » me dites ne peut pas être vrai : vous, mon » Père » !

Le Père.

« Oui, ton Père ; oui, tu es mon fils, tu » porteras mon nom ; tu ne ſortiras plus d'ici ».

Le Fils regarde le payſan qui pleure.

« Vous me trompez ; ſi vous étiez mon Père, » m'auriez-vous abandonné ? Voilà le ſeul Père » que je connois ».

Le Père.

« Tu as raiſon ; mais tu es dans l'erreur : le » Père qui te réclame s'eſt caché long-temps » malgré lui ».

Le Fils, après quelques momens de silence.

« Vous n'êtes pas mon Père ; & si j'en ai » deux, je n'aime & ne connois que celui qui » m'a nourri & élevé, qui m'a fait ce que je » suis, qui m'a donné son état, & qui me » donne encore sa fille que j'aime. Voilà mon » père, (en embrassant le payson) ; si vous » croyez avoir du bien à me faire, donnez à » celui à qui je dois tout ».

Le Père.

« Mon enfant, ne t'obstine pas ; celui qui » te parle pour la première fois, t'a donné la » vie : il veut te rendre riche & heureux ».

Le Fils.

« Celui qui m'a donné la vie, m'a aban- » donné : celui-ci m'a nourri & élevé ; je ne » veux être que ce que je suis ».

Le Père.

« Je ferai du bien à cet homme : tu l'aimeras » toujours, il t'aimera toujours aussi ; mais tu » seras avec moi, & tu seras ce que je suis ».

Le Fils.

« Gardez votre bien, si, pour en jouir, je » dois abandonner mon père & sa fille ; ce » véritable père qui avoit pris votre place ».

Il n'y eut pas moyen de le gagner. Le Père na-

turel, confondu, fut obligé d'acheter à ſon Fils une propriété conſidérable à la campagne, où ayant épouſé ſa chère ſœur, il vit heureux comme un Patriarche, aimant ſon père adoptif comme ſon propre père, & l'autre comme ſon bienfaiteur.

Quelle eſt la nourrice qui n'adopteroit pas avec empreſſement l'enfant qu'elle a ſoigné & nourri de ſon lait, à la place de celui qu'elle a perdu; l'enfant qui ne connoît qu'elle, qui, en l'appelant du nom qu'elle mérite, ignore qu'elle eſt une ſeconde mère, & qu'elle a ſeulement acquis, par ſes bienfaits, tous les droits de la première?

L'éducation ne donne-t-elle pas au père adoptif les mêmes droits & les mêmes ſentimens? Qu'ici le célibataire écoute; qu'il apprenne à mériter le doux nom de père, ſans courir le riſque d'être chargé d'une famille nombreuſe, dont l'idée ſeule l'effraie. S'il eſt Citoyen, qu'il adopte un fils; qu'il tire du néant de l'indigence un Etre malheureux, qui n'attend peut-être que ſon ſecours & ſon appui, pour développer de rares talens, & pour mériter à ſon tour le nom que doivent envier tous les hommes.

Je ſuis, &c.

XLIII. LETTRE.

A M. D.... ſur quelques uſages Grecs qui ſe retrouvent à Marſeille.

VOUS avez raiſon, M. d'obſerver que parmi les uſages des Grecs, que j'ai recueillis, il y en a qui leur ſont communs avec d'autres peuples, & que j'ai dû en remarquer d'autres, que les Colonies Grecques, comme Marſeille, ont ſu conſerver.

Quant aux uſages du premier genre, on pourroit fort bien comparer une femme Grecque d'un certain ordre, à une Américaine aiſée, lorſque l'une & l'autre, aſſiſes nonchalamment ſur un ſopha ou ſur une chaiſe longue, elles appellent une eſclave pour ramaſſer une épingle ou une aiguille qui leur eſt échappée; mais on juge aiſément que la même indolence dérive des mêmes cauſes, c'eſt-à-dire, de l'aiſance domeſtique, de la chaleur du climat, & ſur-tout de l'habitude d'être ſervies & prévenues par un grand nombre d'eſclaves, attentives à leurs moindres ordres: car le ſervice des eſclaves fait néceſſairement entrevoir la pareſſe habituelle

des maîtres, & très-ſouvent leur dureté même.

Vous obſerverez encore que dans tous les pays conquis ou habités par les Romains, & dans ceux qui ont été des Colonies Grecques, c'eſt-à-dire, où les uſages & les cérémonies du Paganiſme n'ont fait que paſſer de l'ancienne Religion dans celle qui a dû détruire toutes les autres, il a fallu néceſſairement conſerver des pratiques & des uſages adoptés par le peuple. Ainſi vous verrez au mois de Mai, dans nos provinces de France, comme en Italie & en Grèce, à la ville & à la campagne, les anciennes Proceſſions en l'honneur de Cérès, ſanctifiées par le Chriſtianiſme, & le peuple demander à Dieu de lui accorder une riche moiſſon & des récoltes abondantes.

. . . . . *& Ruſtica pubes*
Clamat : Io, meſſes & bona vina date.

Par-tout on célèbre le retour du Printemps le premier jour de Mai. Les Grecs, comme je l'ai déja dit, ornent leurs portes de fleurs & de feſtons; le peuple ſe répand à la campagne & dans les prairies. Le peuple Romain célèbre la même Fête près de la fontaine Egérie, où il ſe raſſemble. L'uſage conſervé à Marſeille parmi le peuple, eſt de parer de fleurs une petite fille,

qui ſe tient aſſiſe à la porte de la maiſon, & pour laquelle des enfans de ſon âge demandent aux paſſans ce qui leur plaît de donner pour la *Belle de Mai;* mais ce n'eſt-là, comme on voit, qu'un jeu d'enfans relatif à la Fête.

L'uſage conſervé à Marſeille de mener en pompe & en Proceſſion à la Cathédrale, un bœuf couronné de fleurs, eſt le type d'un ſacrifice qui ſe faiſoit anciennement au Temple de Diane; & j'obſerve en paſſant que cette Déeſſe, dont le Temple étoit bâti près de la mer, ayant été appelée *Dictinne*, pour marquer qu'elle préſidoit à la pêche, auſſi-bien qu'à la chaſſe, elle a dû être invoquée par les Phocéens, fondateurs de Marſeille, comme la Déeſſe des Pêcheurs; ce qui ſuffit pour rendre raiſon du culte que ſes anciens habitans lui rendoient.

Nous avons encore ici un uſage moins ancien, qui a été malheureuſement ſupprimé : je dis malheureuſement, parce qu'on doit toujours regretter un uſage qui nous rappele un ſouvenir intéreſſant & précieux.

Celui dont je veux parler, tenoit aux mœurs d'un peuple belliqueux & jaloux de ſa gloire. Le peuple de Marſeille avoit une vénération ſingulière, qu'il conſerve encore, pour S. Vic-

tor, Officier d'une Légion Romaine, qui reçut la couronne du Martyre. La veille de la Fête du Saint, un Gentilhomme, précédé par la musique militaire, montoit à cheval, armé & cuiraſſé, portant la bannière du Saint; il faiſoit au galop pluſieurs courſes dans les rues de la ville, préparées pour cela, aux acclamations d'un peuple nombreux, qui s'y trouvoit en foule. La Nobleſſe céda d'abord la place & le pénible exercice, dont elle ſeule avoit le droit, à un homme payé par la ville pour faire cette courſe, & depuis quelques années, cet uſage eſt entièrement aboli.

Il faut chercher parmi le peuple ce qu'on a pu retenir de l'ancien temps, & même dans la langue Provençale, qui a conſervé quantité de mots Grecs. Il n'y a pas long-temps qu'à la campagne on entendoit demander un peu d'*arton* (1), au-lieu d'un peu de pain. Ainſi du mot Grec καλέω, qui ſignifie raſſembler, eſt venu le mot provençal de *Çaléno*, qui eſt le repas du ſoir de la veille de Noël, où le chef de la famille la raſſemble toute chez lui. Ce chef, pour annoncer que le repas ſe feroit chez lui,

(1) Du Grec ἄρτος, qui ſignifie *Pain*.

disoit : *Caléno*, c'est moi qui invite. Ce nom est resté à la veille de Noël, qu'il désigne encore ; & l'usage, fidèlement conservé de père en fils, est aussi marqué par les anciennes cérémonies qui sont toujours observées. On destinoit pour cette soirée la buche la plus grosse qu'on avoit pu se procurer & mettre à part. Lorsque tout le monde étoit assemblé, le vieillard qui présidoit à la fête, la faisoit porter par les jeunes gens, la plaçoit lui-même, en faisant l'antique libation, & l'arrosoit de vin avant de l'allumer. On ornoit, avec des festons de laurier & des couronnes, les images des Dieux domestiques. Comme toute la famille étoit rassemblée autour d'un même feu pour se chauffer, une seule lampe, que nous appelons encore *Calén*, & qui dérive du même mot, éclairoit l'assemblée. On appele aussi *Calén* le papier dans lequel on fait cuire, sur le gril, des sardines ou des champignons. Ces anciens usages se retrouvent encore chez le peuple, & sur-tout chez les gens de la campagne, toujours plus fidèles à conserver ce qui leur a été transmis avec l'antique simplicité.

Point de fête solemnelle à la campagne, principalement dans les beaux jours, sans qu'il

y ait des danſes; & c'eſt ce qu'on appele, dans notre territoire, le *Trin* qui accompagne la fête d'un quartier.

« L'Amour, dit un Interlocuteur du Banquet » de Platon, l'Amour qui réunit les hommes » dans la plus douce ſociété, eſt notre maître & » notre chef dans les danſes & les ſacrifices qui » ſe célèbrent aux jours ſolemnels ».

Les enfans, la veille des morts, demandent l'*ame* à leurs parens, qui leur donnent des chataignes, &c. ces *ames* ſont les mânes des Anciens. Cet uſage, celui du repas & de l'aſſemblée qui ſe font la veille du jour des morts, ſe rapportent à l'ancienne coutume d'aller prier ſur les tombeaux, d'y faire des libations & un repas funèbre, pour célébrer l'anniverſaire des morts.

Les enfans qui, d'abord après les vendanges, vont nettoyer les tonneaux où l'on doit tranſporter le vin des cuves, s'annoncent dans les rues par l'ancien cri bacchique : *Io*, *ïo*, *ïo*, *ïeo*, *ïero*. Or ſi le premier mot vient des Latins, qui d'*ιυ*, cri de joie & de douleur, ont fait *io*, le reſte eſt purement Grec ; & tous ces mots en général viennent d'*ἰαίνω*, *perfundò*, *ἴς*, *vade*, *ἰέω*, *mitto*, *ἱρὸς*, *ſacer*, *Ἴακχος*, *Bacchus*.

Voilà, M. les principales choſes qui m'ont frappé à Marſeille, en regardant autour de moi ſeulement. On trouveroit chez nos Prudhommes & nos Pêcheurs, bien d'autres rapports avec les Grecs, nos fondateurs; mais c'eſt une étude qui demanderoit des recherches, & je n'ai pas le temps de m'y livrer aujourd'hui.

XLIV. LETTRE.

A M. N.... ſur l'état actuel des Grecs.

VOUS exigez de moi, M. que je vous décrive la ſituation préſente des Grecs, depuis la malheureuſe guerre dans laquelle ils ſe ſont enveloppés; vous déſirez que je continue de comparer les révolutions qu'ils éprouvent, à celles que leurs Pères ont éprouvées. Vous ſerez bien aiſe d'entendre les Grecs s'en expliquer eux-mêmes. Je vais vous traduire la Lettre qu'a reçue ici la femme d'un habitant de Syra, (autrefois Syros), Iſle de l'Archipel.

A Syra, le 20 Août 1770.

« MA chère Cali, avec la préſente Lettre, » je viens te ſaluer tendrement, ainſi que nos » enfans. Je te donnerai enſuite la triſte nou- » velle du ſoulevement général des Iſles de » l'Archipel, dont tous les bateaux ſont armés » contre leur Souverain. A préſent je ſuis per- » ſuadé que, dès que la paix ſera faite, les » Turcs ne nous épargneront pas, & qu'ils ſe » vengeront ſur nous. Dans cette cruelle at-

» tente, je ne ſais quel parti prendre : je vou-
» drois aller te rejoindre, mais il ne paſſe ici
» aucun navire deſtiné pour le Nord ou pour
» le Midi ; je n'en vois même venir aucun du
» détroit des Dardanelles, qui nous donne des
» nouvelles de Conſtantinople. Nous ſommes
» entourés de Pirates de Dulcigno, de Morée,
» & de Romilie : Dieu veuille nous protéger.
» Ne ſonge pas à partir de Marſeille, car je
» n'ai plus aucun eſpoir pour notre patrie. Je
» t'aſſure cependant que l'Iſle de Syra n'a pas
» ſuivi le mauvais exemple ; mais ſouvent l'in-
» nocent eſt confondu avec le coupable. Puiſ-
» ſions-nous nous rejoindre ! je n'oſe m'en flat-
» ter. Ainſi pardonne-moi, ma chère Cali, &
» que Dieu te pardonne ».

Ecoutez encore un Grec du Péloponnèſe, plus inſtruit que le Grec agreſte de Syra.

« Les Ruſſes ſont venus, du fond du Nord,
» pour nous délivrer ; ils ont brûlé les vaiſſeaux
» Ottomans, & nous avons cru voir reluire les
» jours de notre ancienne liberté ; mais les mal-
» heureux Grecs ſeront les victimes de cette
» guerre funeſte. Les bords du Pénée & nos
» campagnes ſont ravagés par ceux même qui
» doivent nous protéger. En vain les Epirotes

» ſe ſont joints à Paros aux guerriers du Nord,
» pour attaquer l'Eubée. On a brûlé nos moiſ-
» ſons ; nos filles ſont la proie du ſoldat qui
» défend notre patrie, & tout concourt à aug-
» menter le poids des chaînes que nous por-
» tons. O malheureuſe Grèce » !

Reliſez à préſent le chœur de la ſeconde Scène des ſept Chefs devant Thèbes, d'Eſchyle (1), dans l'excellente Traduction qu'on nous en a donnée.

« Nos terreurs ne peuvent s'aſſoupir ; tout
» les réveille, tout les augmente. Un peuple
» d'ennemis nous environne : quel ſpectacle
» effrayant pour nous ! Ainſi la triſte colombe
» craint, pour ſes petits, le dragon qui ſiffle
» autour d'elle. Qu'allons-nous devenir ?....
» Quelle contrée irez-vous habiter, préférable
» à celle-ci, quand vous aurez abandonné aux
» Argiens nos ſillons fertiles, & les ſources de
» Dircé ?.... Qu'il eſt affreux pour de jeunes
» filles, deſtinées aux chaſtes plaiſirs de l'hymen,
» d'être la proie d'un vainqueur inſolent ! Heu-
» reux ceux que la mort a déja frappés !....
» La terre eſt jonchée de grains & de fruits de

(1) Trag. d'Eſchyle.

» toute eſpèce, diſperſés au haſard, ou entaſſés » confuſément; ils ſont foulés aux pieds comme » des tas mouvans de pouſſière, &c. ».

Il eſt évident que les Grecs devoient être les premières victimes d'une guerre pour laquelle les Ruſſes ont oſé compter ſur eux. Mais que peut-on attendre d'un peuple qui a vieilli ſous le joug, & trop foiblement ſoutenu pour être excité à le ſecouer : d'autant plus malheureux, qu'il n'a pas moins à craindre de ceux qui voudroient lui donner des Loix plus douces, & s'emparer de ſon pays, que des troupes indiſciplinées & avides, qui doivent le protéger & le défendre ? Les Turcs ſe vengent, par le pillage & le meurtre, ſur cette Nation infortunée, d'un ennemi qui les inſulte impunément, d'un ennemi devenu le maître de la mer, où le pavillon Ottoman n'oſe plus ſe montrer, & où les Grecs inſulaires exercent leurs anciennes pirateries. Comment la valeur guerrière auroit-elle pu ſe conſerver chez un peuple depuis ſi long-temps eſclave ? Dès que les Grecs furent ſubjugués par les Romains, il ne leur fut plus permis de porter les armes; & lorſqu'ils paroiſſoient armés, on les appeloit *des ſoldats de contrebande; vetitis*

armis (1). On pourroit leur dire encore, lorſqu'ils ont voulu ſe joindre aux Ruſſes, ce que Numanus diſoit en s'adreſſant aux Phrygiens, qu'il appeloit des femmes par rapport à leur ajuſtement, en leur reprochant leur goût ou leur paſſion pour l'oiſiveté & pour les femmes. « Allez, diſoit-il aux Phrygiens, toujours vain-» cus par les Grecs, *bis capti*, allez plutôt aux » Fêtes du Mont Ida & de Cybèle, qu'à des » exploits belliqueux, qui ne ſont pas faits pour » vous ». Ainſi les Ruſſes auroient été mieux ſecondés par les Grecs, s'ils n'étoient venus dans le Péloponnèſe que pour y donner des fêtes, des jeux & des danſes.

Ils trouveroient encore des Grecs inſinuans, flatteurs, entreprenans, déliés, ſouples, propres à jouer tous les rôles; tels enfin que le ſatyrique Juvénal les a peints de ſon temps (2).

(1) Virgile, *Enéid. L. IV.*

(2) *Natio comœda eſt. . . . . .*
Ingenium velox, audacia perdita, ſermo
Promptus, &c.
Græculus eſuriens in cœlum, juſſeris, ibit.
Ad ſummum, non Maurus erat, nec Sarmata, nec Thrax
Qui ſumſit pennas, mediis ſed natus Athenis.
Juvenal. Satyr. III. L. I.

J'ai

J'ai observé qu'ils conservent une éloquence naturelle qui leur est propre. Vous savez qu'en ce genre la supériorité sur les Romains leur étoit accordée par les Romains eux-mêmes. Salluste avoue qu'ils avoient sur eux cette supériorité de l'éloquence, comme les Gaulois avoient celle de la gloire militaire (1). Marius, dit le même Auteur, ne fit pas son étude de l'éloquence des Grecs, ni de la galanterie Romaine (2).

Je ne puis revenir sur l'éloquence naturelle des Grecs, & sur le reproche d'ignorance qu'on leur fait encore, mais que plusieurs d'entre eux ne méritent certainement pas (3), sans vous exhorter à lire, dans le Voyage à Athènes de la Guilletière, un excellent Discours que fit à ce Voyageur & à ses compagnons un *Didascalos* de cette ville, autant pour les instruire que pour les confondre, après avoir joué l'ignorant &

(1) *Facundiâ Græcos, gloriâ belli Gallos ante Romanos fuisse.* De Bello Catilin.

(2) *Non Græcâ facundiâ, neque urbanis munditiis sese exercuit.* Id. Bell. Jugurt.

(3) Tous leurs Papas ne sont pas ignorans; on en peut juger encore par celui que l'Abbé Fourmont trouva au Monastère de Chio, suivant sa Relation, plus véritable sur ce point que sur les détails Géographiques. *Mém. de l'Acad. des Inscript.* Tom. VII.

même l'idiot pour les tromper. Cet Athénien ne ſe vengeoit pas autrement des Voyageurs étrangers, qui jugeoient un peu trop légèrement ſes compatriotes & lui (1). Mais il faut avouer que ſi le fond du Diſcours eſt Grec, l'Editeur François y a beaucoup ajoûté.

Les Grecs aiment encore les farces ou les repréſentations obſcènes & bouffonnes adoptées par les Turcs. Ils font ſouvent des Phalliques, qui avoient été les préludes de la Comédie avant qu'elle fût perfectionnée chez les Grecs, & qui, ſuivant Ariſtote, ſe conſervoient encore de ſon temps dans les petites villes de la Grèce, lorſque le Théâtre d'Athènes étoit dans ſon plus grand éclat (2).

Je dois me ſouvenir ici qu'on m'a reproché d'avoir plus fait connoître le Grec ancien que le Grec moderne; de n'avoir dit qu'un mot de celui-ci, lorſque je citois beaucoup de l'autre, & peut-être a-t-on pu dire quelquefois :

Virgile eſt cité là comme un Auteur fameux (3).

---

(1) Athènes ancienne & nouvelle, *pag. 233 à 248.* Il s'appeloit *Hiero-Monachos Damas Chinas.*

(2) Poétique d'Ariſtote, *Chap. IV.*

(3) Molière, *Dépit amoureux.*

Mais il faut convenir que dans la comparaiſon que j'ai faite, les Anciens fourniſſent toujours des paſſages plus intéreſſans que les traits que je pouvois rapporter des Modernes. J'ajoûterai encore que mon deſſein a été d'exciter & de réveiller, dans les jeunes gens qui veulent voyager & s'inſtruire, le goût de la lecture des Anciens, & des Grecs principalement, qui ſont les ſources des richeſſes de la Littérature. Je conviens qu'il y a peu de mérite à faire un livre de tout ce qu'on a lu & recueilli. Je conſens auſſi qu'on me mette à la place de ce Cordonnier d'Athènes, auquel on devoit ſavoir gré d'avoir retenu & écrit les converſations intéreſſantes que Socrate avoit eues dans ſa boutique, où Socrate aimoit à aller s'aſſeoir, & mon partage ne ſeroit pas mauvais. Diogène mettoit ce curieux Cordonnier ſi digne d'être toute autre choſe dans la liſte des Philoſophes (1).

(1) Diſcours ſur Platon, de Dacier, *pag.* 109.

XLV. LETTRE.

Sur un Proverbe Grec, & ſur les malheurs qui ſe ſuccèdent.

A MADAME LA PRINCESSE DE BEAUVAU.

MADAME, M. le Prince de Beauvau a bien voulu m'annoncer, de votre part comme de la ſienne, cette belle ſtatue qui repréſente la *Mélancolie*, devant laquelle je viens d'achever ma dernière Lettre ſur les Grecs. J'oſe retracer à vos yeux quelques-uns des malheurs de la vie, à la ſuite d'un Proverbe Grec très-expreſſif, & d'un tableau touchant qui m'a vivement affecté.

Vous direz, Madame, que la Mélancolie m'a inſpiré. J'avoue que je dois à l'objet qui m'occupe actuellement, & que vous m'avez rendu ſi glorieux de poſſéder, tout ce que j'ai joint à mon ſujet.

Votre Statue m'a rappelé des ſouvenirs & des penſées triſtes, & il ne m'eſt pas plus poſſible d'y réſiſter en la regardant, qu'à la vanité de publier vos bienfaits.

Permettez-moi, Madame, encore de satisfaire le desir que j'avois de vous rendre un témoignage public de ma reconnoissance, en vous offrant le foible hommage de mon dernier essai sur les Grecs.

En les comparant aux Anciens, je n'ai pas trouvé parmi eux la Minerve que j'y cherchois; mais je crois pouvoir assurer que les Athéniens modernes seroient tentés, en vous voyant, de rétablir son culte & ses autels.

O malheur! disent les Grecs, *si tu es venu seul, sois le bien-venu* (1).

Rien ne me paroît plus expressif ni plus énergique que ce Proverbe, dont les Grecs se servent pour dire ce qu'on a dit de tout temps & dans toutes les langues, sur le malheur.

J'avois fait une Lettre à part de ce qui m'étoit arrivé à ce sujet dans mon voyage de Thrace. Je l'ai retrouvée depuis peu de temps, & je crois devoir la joindre à toutes celles que j'ai rassemblées ici.

Le lendemain de notre arrivée à Philippopoli, je prenois le matin du thé avec M. Calkoen (2),

(1) Calosirthès caco risikia an vittûs monaki.

(2) Ambassadeur de Hollande.

lorſqu'on vint m'avertir qu'une Dame Grecque me faiſoit prier de me rendre chez elle. Cette invitation extraordinaire me ſurprit, & j'héſitai d'abord; mais, prenant avec moi un Janiſſaire pour m'eſcorter, je me déterminai à ſuivre le guide qui m'attendoit.

Après avoir marché aſſez long-temps, j'arrivai à la porte d'une maiſon, dont l'apparence étoit aſſez ſimple; mais en avançant, je fus frappé de l'intérieur, qui étoit celui d'un Palais vaſte & inhabité. On y voyoit, avec l'éclat des ornemens & la décoration la mieux entendue, tout ce qui peut annoncer les approches d'un édifice délabré qu'on n'entretient plus, & qu'on ne répare point; des appartemens vuides & démeublés; & dans ce vuide, où mes yeux errans cherchoient en vain à ſe repoſer, le ſilence toujours effrayant de la plus triſte ſolitude. Mon guide, auſſi muet que le lieu, ſe hâtoit en me précédant, & je le ſuivois à pas lents, plus ſouvent arrêté par mes réflexions, que par la vue d'aucun objet qui pût fixer mes regards. Déja plus diſpoſé à m'attriſter qu'à rien admirer, je ne pouvois plus m'appliquer les beaux vers d'un Poème moderne (1).

(1) Prométh. *de M. Collardeau.*

Un Sage me guidoit à travers ces décombres ;
De ce grand monument il éclairoit les ombres ;
Et, cherchant des objets le ſens myſtérieux,
Occupoit ma raiſon du plaiſir de mes yeux.

Nous arrivons à un grand jardin, où ſe trouvoient encore, avec des reſtes agréables & preſque effacés, des ouvrages de l'Art, des marbres diſperſés, des débris, des fontaines détruites, des baſſins à ſec, la vue délicieuſe d'une rivière, & d'une campagne bien cultivée ; enfin un Kioſque au bout du jardin, où mon guide me fait entrer. Je m'y trouve vis-à-vis d'une femme âgée, qui me fait aſſeoir ſur ſon ſopha, & me tient ce diſcours :

« PARDONNEZ, M. à une femme malade & » affligée, la liberté qu'elle prend de vous faire » venir chez elle, pour intéreſſer un inconnu » en ſa faveur. J'ai appris qu'il y avoit un Voya- » geur François à la ſuite de l'Ambaſſadeur qui » eſt arrivé hier, & c'eſt à un François que je » dois expoſer ma ſituation & mes peines. Vous » n'avez pas héſité à venir ici, vous ne refu- » ſerez pas de m'entendre ; vous êtes honnête » & humain, puiſſiez-vous être toujours heu- » reux !

» J'étois moi-même riche & heureuſe; je le
» ſerois encore ſi les richeſſes nous aſſuroient
» le bonheur. Jugez de mon ancienne opulence
» par les reſtes de ma fortune, par ce Palais
» déſert que j'habite, ne pouvant m'en défaire,
» & dont la vue eſt pour moi un poids qui
» aggrave celui de ma miſère.

» Mon fils, que vous voyez errant dans cette
» allée, & qui a perdu la raiſon & la parole,
» avoit ſuccédé à ſon père, pour continuer la
» direction d'un commerce conſidérable & très-
» avantageux qui nous avoit enrichis. Il par-
» toit, il me diſoit adieu pour ſe rendre à Baſ-
» ſora avec la caravanne, & de-là aux Indes,
» d'où il rapportoit les marchandiſes les plus
» précieuſes; ces belles toiles qui meublent les
» ſophas du monſtre que vous ne connoiſſez
» pas, & chez lequel vous êtes logé. Mon
» fils, mon pauvre fils a eu le malheur de s'aſ-
» ſocier avec lui. Il étoit à la veille de quitter
» le commerce, pour jouir de ſa fortune dans
» le ſein de ſa patrie, & de conclure un ma-
» riage convenable. Il voulut auparavant entre-
» prendre un dernier voyage, pour lequel il
» avoit raſſemblé tous ſes fonds, pour les join-
» dre à ceux que *Mauro Doulou*, le maître de

„ votre Konac (1), & ſon aſſocié, lui avoit
„ donnés : il avoit même emprunté pour aug-
„ menter encore ſon capital.

„ Peu de temps avant ſon départ, il apprit
„ avec douleur le naufrage & la perte d'un
„ navire qu'il attendoit. Mon fils, lui dis-je,
„ ne t'afflige point, & rends graces au malheur
„ qui t'éprouve, s'il eſt venu ſeul. O malheur !
„ tu viens pour nous ; mais ſi tu es ſeul, ſois
„ le bien-venu.

„ Les ſuites de celui-ci tombèrent ſur moi.
„ Pendant l'abſence de mon fils, la peſte cruelle
„ ſurvint ; elle entra chez moi dans un moment
„ de négligence où elle put s'introduire. Elle
„ m'enleva, en peu de jours, une fille chérie,
„ à la fleur de ſon âge, & une jeune eſclave
„ que j'avois élevée avec elle, & qui lui étoit
„ attachée : hélas ! elle étoit comme elle l'enfant
„ de mon cœur. J'ai vécu depuis dans la dou-
„ leur & le regret de leur ſurvivre. O malheur,
„ m'écriai-je, tu n'es pas venu, & tu ne vien-
„ dras jamais ſeul !

„ Mon fils revint pour pleurer avec moi, &
„ dans le deſſein de ne rien oublier pour tâcher

(1) Logement des Voyageurs.

„ de me conſoler enſuite. Il avoit adreſſé à ſon „ aſſocié les fruits & les retours du voyage le „ plus heureux : il avoit retardé le ſien, pour „ ne rien laiſſer en arrière. Mais quel fut ſon „ étonnement & ſa douleur, lorſqu'il apprit en „ arrivant que ſon aſſocié, cet homme méchant „ & avide, nanti des effets & des papiers que „ mon fils avoit laiſſés chez lui en dépôt, avoit „ acheté des témoins odieux, & un jugement „ inique, pour le faire déclarer ſon facteur „ ou agent. En conſéquence il s'étoit emparé „ de tout en le dépouillant; &, par ce vol „ inſigne, il le réduiſoit à une commiſſion ou „ à un ſalaire modique, à peine ſuffiſant pour „ payer ce que mon malheureux fils avoit em- „ prunté.

„ Un voyageur, frappé de la foudre lorſque „ le tonnerre gronde tout-à-coup ſur ſa tête, & „ que le ciel paroît le plus ſerein, n'eſt pas „ plus ſurpris que mon fils déſolé le fut par cet „ événement inattendu. Il en fut tellement „ accablé, que, pour comble d'infortune, il „ perdit juſqu'au ſentiment (1), & à l'uſage de „ ſa raiſon.

(1) *In tam gravi vulnere, carere omni ſenſu doloris, miſerius eſt quàm dolere.* Cic.

„ Je pleure ma fille que j'ai perdue, & mon „ fils, qui eſt vivant & devant moi, comme „ s'il n'étoit plus. Nos parens, nos voiſins, nos „ anciens amis nous ont ſucceſſivement aban- „ donnés avec la fortune, qui entraîne toujours „ après elle la foule accoutumée à la ſuivre. „ Je ſuis moi-même un exemple de cette chaîne „ de malheurs que nous ſommes deſtinés à por- „ ter, lorſque les malheurs s'accumulent & s'ap- „ peſantiſſent ſur une même tête. O malheur! „ tu ſerois encore, tu ſerois toujours le bien „ venu, ſi tu pouvois venir ſeul.

„ J'ai dû, M. vous faire connoître le monſtre „ qui nous a dépouillés & dévorés; j'ai dû me „ procurer la foible conſolation de demander „ à un François, qui veut bien m'écouter, s'il „ eſt poſſible que, *Mauro Doulou* étant votre „ Barataire (1), le puiſſant & auguſte Roi de „ France protège un homme auſſi méchant que „ l'eſt notre aſſaſſin. Je ne puis croire que la „ protection de votre Roi ſoit comme ces Tem- „ ples ſacrés, où les meurtriers & les ſcélérats,

(1) Protégé, muni d'un *Barat*, ou Brevet de protection qui fait jouir de nos privilèges les Sujets Grecs du Grand-Seigneur.

„ encore dégoûtans du ſang qu'ils ont répandu,
„ trouvent, pour commettre le crime impuné-
„ ment, un aſyle aſſuré & inviolable. Non,
„ votre Roi n'accorde pas ſa protection à des
„ hommes indignes de la réclamer. Lorſque
„ feu M. le Marquis de Villeneuve, Ambaſſa-
„ deur de France, vint à Philipopoli, (en
„ 1739) pour aller négocier le Traité de Paix
„ de Belgrade, j'allois me jetter à ſes pieds;
„ mais le dragon qui me pourſuit encore, veil-
„ loit à ſa porte. Vous le dirai-je? il avoit
„ ſemé, ſur toutes les avenues, cet or fatal qui
„ corrompt les ames viles, qui empoiſonne les
„ ſources les plus pures. Je fus repouſſée par
„ les Janiſſaires de la garde, &, malgré mes
„ inſtances & mes prières, tous les paſſages me
„ furent fermés »....

Un torrent de larmes mit fin à ce triſte ré-cit; il me donna le temps d'exprimer l'effet qu'il avoit fait ſur moi, & de dire à cette femme infortunée tout ce que je pus pour la conſoler dans ce moment, & lui donner quelque eſpé-rance pour l'avenir. Je fus à portée de vérifier ce qu'elle m'avoit expoſé, & je n'eus rien de plus preſſé, à mon retour à Conſtantinople, que de faire connoître ce méchant homme à

M. le Comte de Caſtellane (1), qui commença par retirer ſon *Barat* de protection.

Je ſortis de cette maiſon de douleur, de ce Palais lugubre & déſert, le cœur oppreſſé, les yeux humides, & plongé dans mes triſtes réflexions. En traverſant les appartemens, je m'arrêtai encore, & je diſois en moi-même : Quelle ſolitude ! quel abandon ! quel ſilence ! O Silence, compagnon de la Nuit & de l'Infortune, puiſſance ſolitaire que Thompſon, occupé de ſes méditations (2), invoquoit pour éloigner de lui les importuns, tu veilles jour & nuit à la porte du malheureux ; tu veilles ſeul auprès de lui pour entendre ſes gémiſſemens & ſes ſoupirs ; & tu nous annonces que la fortune, les plaiſirs & les hommes l'ont abandonné pour te le livrer. Mais ſi le ſommeil pénètre juſqu'à lui, & lui apporte l'oubli de ſes maux, ô Silence ! veille encore, & ſois du moins ſa ſauvegarde.

Je ne troublerai point le repos de l'infortuné ; aſſis à ſa porte, j'écrirai, pour me ſoulager, me précautionner & m'inſtruire, les réflexions qu'il vient de m'inſpirer.

(1) Ambaſſadeur de France.

(2) Poème ſur les Saiſons, *Chant IV.*

Cette chaîne de Malheurs qui eſt ſuſpendue ſur nos têtes, nous menace tous ; nous ne voyons pas celle qui, trop ſouvent inviſible, lie les événemens, qui établit l'ordre & la ſuite des choſes. Nous l'admirons dans le mouvement général, ſans la connoître (1) ; & lorſque les malheurs ſe ſuivent, nous appelons communément cette chaîne une fatalité qui nous déconcerte & nous pourſuit.

Les vertus, les bienfaits & les graces (2) ſe tiennent par la main ; les richeſſes & les plaiſirs ſe réuniſſent. Dans nos revers, comme dans nos erreurs, *une chûte toujours attire une autre chûte ;* & lorſque les maux viennent enſemble, ils paroiſſent ſur nos têtes comme ces oiſeaux qui volent par troupes, qui ſillonnent l'air en le traverſant, & rempliſſent toujours un grand eſpace ſur le terrein où ils vont ſe repoſer.

Mais d'où vient qu'on dit par-tout, comme les Grecs, que les malheurs ſe ſuivent ? comme ſi tous les hommes étoient convenus de ne pas voir le malheur ſeul, ou ſi le malheur ne venoit

(1) *Eſt enim admirabilis quædam continuatio ſerieſque rerum, ut aliæ annexæ, & omnes inter ſe aptæ colligataque videantur.* Cic. de Nat. Deor.

(2) *Segneſque nodum ſolvere Gratiæ.* Hor.

ſeul quelquefois, que comme l'avant-coureur de ceux qui viennent & qu'il appele même à ſa ſuite.

Il eſt certain que, dans l'ordre phyſique, les fléaux & les calamités ſe ſuccèdent. Tous les tableaux de l'Hiſtoire ſont uniformes ſur ce point. Ils nous repréſentent la guerre, ſuivie des horreurs de la famine & de la contagion, qui dépeuplent un pays déja dévaſté. La famine, dit un Auteur moderne (1), ayant à ſa ſuite les maladies, le brigandage & les ſéditions, achève l'horrible tableau de ce malheureux temps.

Mais les malheurs particuliers doivent-ils former le même tiſſu ? Ah ! quoique de nature différente, ils ſe rapprochent & ſe reſſemblent; ils nous étonnent en ſe ſuccédant de la même manière.

Pour eſſayer de nous rendre raiſon des cauſes de nos maux accumulés, conſidérons les hommes qui les endurent, & ceux qui contribuent à les augmenter. « Des maux ! Dieu bienfaiteur, diſoit Young (2), » ils ne ſont pas de toi, tu

(1) Précis Philoſophique de l'Hiſt. d'Angl. *Tom. I. pag. 44. Terris incubuit cohors.* Hor.

(2) XIII. Nuit, *pag. 339.*

» n'en as point faits ; ils ſont l'ouvrage de » l'homme, il en a créé une foule ».

Les hommes accablent trop ſouvent le malheureux : ils finiſſent bientôt par haïr celui qu'ils ont offenſé, & le malheureux ajoûte lui-même à ſes pèines ; c'eſt ainſi qu'elles s'accroiſſent & ſe multiplient ſous nos propres mains.

Abandonné dans la diſgrace, le malheureux n'eſt que trop ſouvent confondu même avec le coupable, & rarement lui pardonne-t-on les moindres torts qu'il peut avoir. On le fuit comme un homme infecté de la lèpre, & qui ne doit plus vivre qu'avec des lépreux. Il fuit lui-même (1) ces hommes opulens & fortunés, dont les regards l'attriſtent & l'humilient. Tel fut le ſort de Philoctète, livré à ſa douleur, & abandonné dans l'Iſle de Lemnos (2).

Le malheureux fuit, & des ennemis cruels le cherchent, pour le perſécuter encore ; & quand la meſure eſt remplie, les ames tendres, compatiſſantes, ſenſibles, n'ont plus la force de l'approcher, ni de ſoutenir un ſpectacle trop affligeant. Elles ne ſupporteroient pas la vue d'un

(1) *Vellet & infelix Palamedes eſſe relictus.* Ovide.
(2) Art. I. Sect. III. Soph.

être

être ſouffrant, qui, dans l'excès & le frémiſſement de la plus vive douleur, s'emporte même contre le Ciel qu'il accuſe (1).

Dicit in æternos aſpera verba Deos.

Nous abandonnons ainſi nos ſemblables, & l'on n'en eſt pas étonné; nous ne craignons pas même la honte & le reproche de l'abandon. Mais c'eſt avec étonnement que l'Hiſtoire parle d'un de ces animaux domeſtiques, caractériſés principalement par leur reconnoiſſance & leur fidélité, qui tout-à-coup, oubliant l'une & l'autre, abandonna ſon Maître, Prince diſgracié, pour s'attacher, à l'exemple des hommes, au nouveau Roi, qui avoit fait dépoſer ſon Souverain (2).

Que deviendra donc l'infortuné, livré à lui-même, & délaiſſé, ſans ſecours, ſans appui, ſans eſpoir? Acheverons-nous de l'accabler? Laiſſerons-nous crouler ce mur entr'ouvert & ébranlé par une violente ſecouſſe, lorſqu'on pourroit l'étayer & le ſoutenir?

(1) Tibulle.

(2) Ce Chien, dont le nom s'eſt conſervé, s'appelloit *Math*: il abandonna Richard II, dépoſſédé par le Comte de Lancaſtre. *Révolut. d'Angleterre.* Tom. II. pag. 336.

Le mortel heureux, opulent, toujours courageux & plein de confiance, riſque tout & réuſſit; car, comme le malheur, un ſuccès en amene ordinairement un autre. Le malheureux tâtonne, héſite, délibère, & perd le moment précieux (1): ſouvent même à la vue du danger, ſa propre frayeur le précipite. Tel qu'un homme qui, ſortant du grand jour, entre tout-à-coup dans un lieu obſcur: il ne voit, il ne diſtingue plus les objets comme auparavant; il ne chancele plus, ſans tomber; pour lui les écueils & les peines ſemblent ſe multiplier ſans ceſſe.

Nous nous plaignons de ceux qui nous abandonnent dans la diſgrace; & depuis notre exiſtence n'en ſommes-nous pas avertis ou prévenus? Ne nous a-t-on pas dit de tout temps, & dans toutes les langues: « Heureux mortel, ſi la for-» tune te tourne le dos, tôt ou tard, tu n'auras » plus d'amis »? *Solus eris*: vous n'aurez plus autour de vous *tous ceux que la fortune faiſoit vos ſerviteurs* (2).

---

(1) *Res timida eſt omnis miſer.*
Ovid. ex Ponto, Ep. VII. L. II.

(2) Malherbe.

Ne voyons-nous pas chaque jour que les hommes ne regardent avec plaisir que ces feuillages verds qui les ombragent, & qui s'élèvent au-dessus de leurs têtes ? Ils foulent aux pieds la feuille desséchée qui tombe ; elle devient le jouet des vents, jusqu'à ce que la pluie & le torrent achèvent de l'entraîner ou de la détruire.

N'ajoûtons-nous pas nous-mêmes à nos maux ? Nous ne découvrons pas nos plaies sans les faire saigner encore ; &, pour exciter la pitié de ceux que nous croyons peu sensibles, nous exagérons volontiers ce que nous souffrons ; enfin, parvenus à un certain dégré d'infortune, nous comptons nos maux, comme le vieillard compte ses années, en y ajoûtant toujours quelques années de surérogation.

Tout ce qui nous touche, même légèrement, réveille le sentiment d'une douleur que le temps n'a point oblittérée. On n'est guère blessé extérieurement, sans heurter, malgré ses précautions, par l'endroit sensible, contre tout ce qu'on voudroit éviter. Tout ce qu'on dissimuleroit, & ce qu'on sentiroit à peine dans un autre temps, est ressenti vivement, & devient une sensation douloureuse, ou un malheur de plus, lorsqu'on est déja affecté : de-là ces plaintes qui rassemblent

& multiplient tout ce qu'on peut avoir éprouvé ſucceſſivement.

Notre luxe exceſſif, qui fait conſpirer à notre ruine les progrès & la perfection des Arts, n'aggrave-t-il pas encore le poids de nos miſères ? Les privations qui nous affligent, auroient-elles coûté des regrets aux hommes qu'on nous repréſente dans ces temps que leur ſimplicité nous fait regretter malgré nous, où un Sage diſoit à ſon ami :

« QUELS momens heureux nous avons paſſés » dans la maiſon de Phocion ! Au retour de » notre promenade ſur les bords du Céphiſe, » nous prîmes un repas frugal. Non, mon cher » Cléophane, les repas du grand Roi ne valent » pas les légumes aprêtés ſans art par la femme » de Phocion (1).

Si vous êtes dans l'obſcure néceſſité, les anciens Grecs vous ont dit :

« Les Dieux donnent toujours peu à ceux » qui ont beſoin de tout (2).

(1) V. Entretien, *pag.* 155.

(2) Αἰεὶ γὰρ σμικροῖς σμικρὰ διδοῦσι θεοὶ. *Callim. Hymn.* Littéralement : « Les Dieux donnent toujours peu à » ceux qui ont peu ». Ce que M. *du Theil* a bien mieux rendu par ce vers heureux :

Les Dieux, à qui n'a rien, ne donnent jamais rien.

« Les Dieux verſent ſur les mortels des maux » qui n'ont point de terme » (1).

De-là ce découragement qui met ſi ſouvent le comble à l'infortune.

J'ai dit, oui, j'ai oſé dire au malheureux qu'il eſt ſans eſpoir (2). Mais l'eſpérance *qui, ſans bonheur, rend l'homme heureux*, revient tôt ou tard; elle ne l'abandonne point.

Il miſer ſuole
Dar facile credenza a quel che vuole (3).

Elle ne meurt que dans le vieillard, & même avant lui.

Un homme de mérite, avec qui j'ai voyagé, ayant perdu, par des malheurs ſucceſſifs, tout ce qu'il avoit amaſſé, portoit avec lui le reſte de ſa fortune : il le perdit encore, par l'infidélité d'un dépoſitaire. Je courus chez lui, pour lui faire des offres & le conſoler. *Félicitez-moi*, me dit-il; *je n'ai plus rien à perdre; je n'ai donc plus que du bonheur à eſpérer.*

O malheur! toi ſeul élèves & fortifies l'homme;

(1) Πήματα γάρ τ' ἀΐδηλα θεοὶ θνητοῖσι νέμουσιν.
Apollon. L. I. Arg. v. 298.

(2) Young.

(3) Orlando Fur. Canto 19.

c'eſt toi qui le rends compatiſſant (1) & généreux. Dans l'ivreſſe de la proſpérité, l'homme

(1) Que la nature & la douleur ont de force & d'expreſſion lorſqu'elles défendent la vertu contre celui qui veut abuſer de l'infortune ! Un Capitaine du Martigues (petite ville de Provence) commandant un vaiſſeau marchand ſur lequel j'étois embarqué, me racontoit qu'un matelot de ſon pays avoit épouſé une femme jeune, belle, & vertueuſe. Cette femme, ayant dépenſé peu-à-peu l'argent que ſon mari lui avoit laiſſé en s'embarquant, eut recours à un Bourgeois du Martigues qui la protégeoit. Cet homme, épris tout-à-coup de la beauté de l'emprunteuſe, oſa mettre au ſervice qu'elle lui demandoit, un prix que l'honnête femme indignée lui refuſa ſans héſiter, dans l'eſpérance que ſon mari reviendroit bientôt. Le matelot n'arrivoit point, & en peu de jours toutes les reſſources de cette femme étant épuiſées, la cruelle néceſſité ſe fit ſentir. Elle étoit mère ; ainſi craignant de voir périr de beſoin & l'enfant qu'elle nourriſſoit, & un autre un peu plus âgé qui lui demandoit du pain, elle alla retrouver ſon tyran, dans l'eſpérance de le fléchir. Les prières & les larmes n'ayant pu rien obtenir du barbare, elle fut obligée de capituler ; & vaincue par le beſoin, elle lui permit de venir ſouper pour paſſer enſuite la nuit avec elle. Après le ſouper, qui fut triſte, l'amoureux Bourgeois, la preſſant de remplir leurs conventions, ſe coucha le premier pour l'enhardir. La pauvre femme prend alors au berceau ſon enfant qui étoit endormi, & le preſſant contre ſon ſein, les yeux remplis de larmes, elle lui dit : *Tete, mon enfant, & tête bien ; tu reçois encore le lait d'une honnête femme que la néceſſité poignarde : Demain.... que ne puis-je, hélas ! te ſevrer ?*

oublie ſon Dieu, il s'oublie lui-même; & l'Etre ſuprême n'abaiſſe & n'arrête ſes regards que ſur le mortel malheureux qui ſouffre ſans murmurer. Le *temps de l'adverſité eſt la ſaiſon de la vertu* (1). Qu'eſt-ce qu'un homme careſſé par la fortune, enivré par les plaiſirs, élevé par la proſpérité? Il n'eſt grand, il n'eſt vraiment eſtimable que lorſqu'il éprouve ſes forces en luttant contre la douleur & l'adverſité, lorſqu'il ſe montre ſupérieur à ſes ennemis. Ce n'eſt pas dans le calme, ou dans la ſaiſon des vents favorables, qu'on reconnoît l'habileté du Nocher; il faut qu'il ſache gouverner ſon vaiſſeau parmi les flots mutinés & dans la tempête (2).

---

demain tu n'auras plus que le lait d'une malheureuſe. .... Ses larmes achevèrent. Le Bourgeois, ému du ſpectacle, & déconcerté, s'enfuit en jettant ſa bourſe & en s'écriant: *Il n'eſt pas poſſible de réſiſter à tant de vertu.*

(1) Young, *XIII. Nuit, pag. 331.*

(2) Ce n'eſt pas ſur les bords d'un fleuve,
Où dorment les vents & les eaux,
Qu'il fait ſa véritable preuve, &c.
Malherbe, Ode I.

Un homme, diſoit le Sultan Hadjiadge, éprouvé par le malheur, & qui a toujours conſervé ſon ame dans une parfaite égalité, eſt digne de gouverner l'Univers. Je voudrois être aſſez heureux pour trouver un pareil Miniſtre.

Cont. Orient. T. II, p. 329.

N'accuſons pourtant pas les hommes ; la Nature leur a donné (peut-être à différente meſure) la ſenſibilité, la pitié. Ils ne ſont pas nés du moins ce qu'ils ſont devenus en ſe dépravant : c'eſt la corruption des mœurs qui les a rendus inſenſibles ou mal-faiſans ; mais le plus mal-faiſant ſera toujours le plus malheureux des hommes. Car le malheureux aura toujours, parmi ſes ſemblables, des protecteurs & des amis. Les Grecs doivent ſe ſouvenir que les Athéniens, leurs ancêtres, avoient érigé des Autels, & conſtruit un Temple à la Pitié.

« L'ame du malheureux, dit un Sage moderne (1), » eſt une eſpèce de centre où ſe » réuniſſent en quelque ſorte toutes les ames » des autres hommes, pour ſouffrir (avec lui) » tant qu'il ſouffre. Ses cris, ſes gémiſſemens, » ſes prières, ſont des ordres auxquels tout » obéit. Aucun ne peut ceſſer de ſouffrir, que » lorſque le malheureux qui l'implore, eſt ſans » douleur ; ainſi, par le moyen de la ſenſibi- » lité, il a un empire naturel ſur les autres » hommes » (2).

(1) De la Sociabilité, *Tom. I, p. 110.*

(2) Les Gètes, cruels & farouches, pleuroient avec Ovide exilé & malheureux.

Ils ne fuient ces hommes ſenſibles, & ne s'éloignent, que parce qu'ils ne pourroient réſiſter au ſpectacle le plus capable de les émouvoir. Que ne doit-on pas au courageux bienfaiteur, qui va chercher l'infortune pour la ſoulager ? Heureux, heureux encore celui qui, n'ayant rien à ſe reprocher, n'a rien à reprocher aux autres ! qui, dans la détreſſe, peut dire & même éprouver,

« Qu'un ami véritable eſt une douce choſe ;
» Qu'il cherche nos beſoins au fond de notre cœur ;
» Qu'il nous épargne, &c. » (1)

Goûtons les douceurs de la vie, mais occupons-nous quelquefois de ſes amertumes & de ſes malheurs, ne fût-ce que pour nous préparer à ceux auxquels nous ſommes tous expoſés (2).

J'ai vu des malheureux, & mon cœur eſt encore plein de cette image ; j'ai eu la force de ne pas détourner mes yeux. J'ai dit : Je ſuis

---

Nulla Getis toto gens eſt truculentior orbe :
Sed tamen hi noſtris ingemuêre malis.
De Ponto, Ep. VII. L. II.

(1) La Fontaine.

(2) . . . . . *& quæ tibi læta videntur,*
Dum loqueris, fieri triſtia poſſe, puta.
Ovid. de Ponto, Ep. III. L. IV.

homme, & je dois m'affliger avec des hommes livrés à la douleur. Je n'ai aujourd'hui que des plaintes & du fiel amer dans ma bouche. Je suis comme ce Voyageur altéré de Virgile, qui crache la poussière en sortant du tourbillon épais qui l'enveloppoit, au milieu du jour, dans un chemin aride & couvert d'un sable brûlant, sur lequel il n'a pas cessé de marcher.

Ceu pulvere ab alto
Cùm venit, & terram sicco spuit ore viator
Aridus. Georg. Lib. IV. v. 96.)

XLVI. LETTRE.

Aux Enfans de l'Auteur.

C'EST principalement pour vous, mes enfans; c'eſt pour votre inſtruction que j'ai raſſemblé les différentes Lettres que j'ai écrites de Conſtantinople, d'Andrinople & de Smyrne, ſur les Mœurs & Coutumes des Grecs. Je dois vous laiſſer tout ce que j'ai pu faire d'acquiſitions en ce genre, & je déſire de vous rendre celles que j'ai faites, dans mes lectures ou dans mes obſervations, auſſi utiles que les autres.

Deſtinés à voyager, comme moi, dans le Levant, ou dans le Nord, vous trouverez le Journal de mes Voyages; vous profiterez de mes remarques, & vous y joindrez les vôtres. Si nous corrigeons quelquefois ceux qui nous ont précédés, nous jouiſſons plus ſouvent de leur travail, & de ce qu'ils ont fait avant nous.

Dans vos lectures & dans vos voyages, attachez-vous à étudier les hommes; vous ſerez toujours avec eux les plus forts, lorſque vous les connoîtrez bien. C'eſt alors qu'en vous examinant vous-mêmes, & en vous comparant aux

autres, vous ſerez plus portés à acquérir ce que vous trouverez vous manquer, à ſupporter dans les autres les défauts qu'on ſupportera dans vous-mêmes, & à pardonner les imperfections d'autrui, pour mériter l'indulgence dont vous aurez beſoin pour les vôtres.

J'ai principalement pour objet de vous inſpirer le goût & l'amour des Lettres & des Arts, paſſions honnêtes, qui ſont les plus doux préſervatifs des paſſions dangereuſes. Les occaſions ne ſont des écueils que pour les jeunes gens déſœuvrés, qui vont au-devant d'elles. Je vous dirai, mes chers enfans, de Marſeille, ce que Socrate diſoit d'Athènes à ſon Diſciple.

« Je crains beaucoup pour vous, diſoit ce Philoſophe au jeune Alcibiade. » Ce n'eſt pas » de vos diſpoſitions ou de votre naturel que » je me défie ; mais je crains la force des » exemples dangereux que cette ville vous pré- » ſente ; je tremble qu'ils ne ſoient plus forts » que vous & moi » (1).

J'ai ramaſſé mes Notes ſur les Grecs, en liſant les anciens Auteurs, en conſidérant attentivement les hommes avec leſquels j'étois obligé

(1) Phil. Alcib. Dial. *Tom. III. p. 403.*

de vivre. Je n'aurois pas entrepris de faire le parallèle des Grecs anciens & modernes, ſi je n'avois trouvé parmi ceux-ci que des uſages communs à d'autres Nations. Ce ne ſont pas quelques parties de détail, quelques traits peu intéreſſans, qui établiſſent une connoiſſance exacte; c'eſt l'enſemble qui décide & qu'on doit conſulter.

Lorſque vous lirez, dans Virgile, le tableau naïf de l'Ane (1) qui vient chargé des fruits de la campagne, & y retourne avec les proviſions de la ville, vous direz d'abord : *C'eſt ce qu'on voit tous les jours dans notre pays.* Mais ce foible trait, joint à quelques autres de même eſpèce, ne prouveroit pas que nous avons retenu ces uſages des anciens Romains, nos alliés.

Je l'ai déja dit, on a trop mépriſé les Grecs d'aujourd'hui, parce qu'on ne les a pas aſſez étudiés. La vieilleſſe qu'on reſpecte dans les villes & les anciens monumens, ſeroit-elle moins reſpectable dans une nation entière, dans des hommes enfin, que les rides mêmes de la caducité

(1) *Sæpè oleo tardi coſtas agitator aſelli,*
Vilibus aut onerat pomis, lapidemque revertens
Incuſum, aut æra maſſam picis urbe reportat.
Virg. Georg. L. V. v. 291.

ne défigurent jamais au point de les rendre méconnoiſſables ?

Reverere gloriam veterum, diſoit Pline le jeune à ſon ami, qui alloit en Grèce, *& hanc ipſam ſenectutem, quæ in homine venerabilis, in urbibus ſacra eſt* (1). Méfiez-vous de certains voyageurs; tous n'ont pas vus les Grecs du même œil. Madame de Montagut, dont on a publié les Lettres (2), & à qui nous devons les premiers & les heureux eſſais de l'inoculation (que vous connoiſſez par votre propre expérience), pour avoir lu Homère & les anciens Poètes, n'a pu s'empêcher, en voyant les fêtes & les danſes des Grecs, de les comparer, comme moi, aux anciennes; mais elle a paru exagérer ce qu'elle voyoit, ſous un gouvernement qui permettoit la plus grande liberté, & même juſqu'à la licence. Tournefort, occupé de ſon objet principal, a jeté un coup-d'œil ſur le gros de la Nation, & s'eſt borné à ramaſſer des détails qu'on lui a dictés (3). Les Miſſionnaires n'ont conſidéré les Grecs que par rapport à la Religion, ſur laquelle

(1) *Lib. VIII. Ep. XXIV.*

(2) Lettres ſur le Levant, de Milady Montagut.

(3) Relation d'un Voyage du Levant, fait, par ordre du Roi, par M. Tournefort.

ils vouloient les inſtruire (1). M. Porter, Ambaſſadeur d'Angleterre à Conſtantinople, les a connus, jugés, & définis (2).

J'ai parlé de l'amour des Grecs pour leur Patrie, & je voudrois qu'on m'expliquât pourquoi, chez les Grecs Inſulaires, cet amour eſt toujours plus fort, plus décidé que chez les autres. Seroit-ce parce que l'Inſulaire, accoutumé à ſe regarder comme iſolé, & dans un petit monde à part, dont il a ſeul la plus grande idée, y eſt plus libre, plus indépendant, & conſerve plus fidèlement ſes mœurs, & les uſages qui le diſtinguent? Les Maltois éprouvent toute la force de cet attachement, & quelques avantages qu'ils trouvent dans un pays étranger, ils ne ſouhaitent que de vivre & de mourir dans leur pays natal.

Etudions les hommes, pour les comparer & à ce qu'ils ont été, & à ce qu'on nous en a dit. Je n'ai pas cherché Carthage ſur les ruines où Marius s'étoit aſſis fièrement, pour comparer ſa diſgrace à la deſtruction de la rivale de Rome; mais voyant, dans mon ſéjour à Tunis,

(1) Nouveaux Mémoires des Miſſions du Levant.

(2) Obſervations ſur les Mœurs, les Loix, la Religion & le Gouvernement des Turcs, par M. P.

les barbares ſucceſſeurs des Carthaginois, j'ai été frappé du caractère qui les diſtingue de tous les autres Barbareſques. On voit qu'ils occupent la place de ce peuple commerçant & navigateur, qui ne devint riche & puiſſant qu'en couvrant la mer de ſes vaiſſeaux.

Les Tuniciens ſont les ſeuls peuples de Barbarie qui ſoient en effet commerçans; ils ont chez eux des Manufactures, dont nos meilleurs ouvriers en ce genre s'efforcent d'imiter le travail. Ils vont vendre eux-mêmes leurs marchandiſes en Turquie; leurs caravanes vont au fond de l'Afrique, tandis que leur navigation porte leur commerce en Egypte & dans le Levant. Enfin, plus négocians que corſaires, ils ont retenu, comme par ſucceſſion, cet eſprit de commerce, qui a ſurvécu au génie guerrier de l'ancienne Carthage.

Pour écrire, & pour avoir le droit d'inſtruire les autres, ce n'eſt pas aſſez d'avoir vu les hommes: il faut encore avoir lu ce qui a été écrit par ceux qui nous ont précédés; il faut ajoûter de nouvelles obſervations aux obſervations déja faites, & ſavoir diſtinguer ce que l'on ajoûte de ce qu'on ne fait que répéter: on ne s'inſtruit pas autrement. Excepté même les ſciences ſpéculatives,

tives, qui n'exigent que de l'étude & de la méditation, les autres connoiſſances ſont imparfaites, lorſqu'elles n'ont été acquiſes que dans le cabinet.

Térence diſoit :

Nullum eſt jam dictum, quod non dictum ſit priùs.
Eunuch. in Prolog.

Que n'a-t-on pas dit de nouveau depuis Térence ? L'homme, borné, n'épuiſe jamais le ſujet qu'il traite ; il ne voit jamais tout dans l'objet qu'il étudie avec la plus grande attention, & ce que l'un n'a pas vu, n'échappe pas à un autre. Il en eſt de même des remarques, des citations, des rapports. Ainſi mes Lettres ne vous diſpenſeront pas d'étudier encore les Grecs anciens & modernes, & vous ajoûterez de nouvelles Notes à celles que j'avois faites pour mon amuſement & mon inſtruction.

Vous avez, par exemple, été frappés de la danſe Grecque de Théſée. En la conſidérant avec attention, vous obſerverez que l'air qui va d'abord lentement, lorſqu'Ariadne parcourt, comme en tâtonnant, les premières routes du labyrinthe, devient enſuite fort vif ; & qu'à la fin ſon mouvement égale le *Preſto* le plus animé :

c'eſt-à-dire que, quand Ariadne ſort du labyrinthe, en montrant ſon cordon d'un air triomphant, elle double & précipite ſes pas, à quoi répond la vivacité de l'air, pour exprimer la fuite d'Ariadne & de Théſée; ce qui fait tableau.

Vous vous rappelerez auſſi ce que j'ai dit ſur l'ancienne coutume Grecque & Romaine, de porter ſon argent dans ſa ceinture, en liſant ce précepte de l'Evangile: *Nolite poſſidere aurum, neque argentum, neque pecuniam in zonis veſtris* (1).

Vous obſerverez que je n'ai pas parlé du goût que les Grecs ont toujours pour l'Epigramme & la Satyre: c'étoit leur ancien défaut. Vous lirez dans Tacite, & dans le beau Diſcours au Sénat, de Crémutius Cordus, Ann. 4. *Non attingo Græcos, quorum non modò libertas, etiam libido impunita; aut ſi quis advertit, dictis dicta ultus eſt.*

Vous ne lirez pas Oppien, ſans déſirer que j'euſſe ajoûté à la deſcription que fait Claudien de la fille de Cérès, qui ſe pare & ſe couronne de fleurs, celle du Poëte Grec.

(1) S. Matth. *Chap. X. v. 9.*

« C'eſt ainſi qu'une jeune Bergère, dans un » beau jour de Printems, parcourt les vallons » & les montagnes, pour chercher les fleurs » nouvelles. Elle s'éloigne de ſa demeure, ſans y » prendre garde ; elle s'éloigne encore plus, » attirée par la douce odeur de la violette ; » elle ſourit avec joie à toutes les fleurs qu'elle » cueille ; elle n'en a jamais aſſez : elle s'égare » même pour en avoir encore, *erratque inex-* » *plebilis*. Elle en couronne ſa tête, & revient » enfin, en chantant, à la cabane champêtre, » où ſa mère impatiente l'attend »(1).

Lorſque vous lirez, ſur les bords de la mer Noire, le Poème de la Pêche, du même Auteur, vous vous arrêterez à cette autre comparaiſon ſi vraie, ſi naïve & ſi touchante, qui vous rappellera les loix que la Nature a dictées, & qu'on ne retrouve que dans les cœurs excellens : vous l'écrirez de votre main, à côté de ce que j'ai rapporté d'Homère ſur la piété filiale.

« Un enfant, dit Oppien, rend à ſon père » les ſoins qu'il en a reçus dans ſes jeunes an- » nées, en le ſoignant à ſon tour, en le dé- » fendant, en lui donnant la main, lorſque l'âge

(1) Opp. de Ven. *L. IV, v. 366, &c.*

» affoiblit la vue & les forces de ce vieillard : » heureux ſans doute & bien ſatisfait de trouver » dans ſon vertueux fils, la joie, le ſoutien & » l'appui de ſa vieilleſſe » (1) !

Vous remarquerez encore, au ſujet des danſes Grecques, & de l'opinion que les Anciens avoient de cet exercice, un trait que j'aurois dû citer à cette occaſion, & que vous lirez dans la Vie de Platon, par M. Dacier.

Ariſtide & Platon étant invités à un grand repas chez Denys le Tyran, il voulut les faire danſer, & leur fit donner pour cela des robes de pourpre. Platon refuſa la ſienne, en diſant qu'il auroit honte de danſer comme une femme ; mais Ariſtide en prit une & danſa, parce que jamais femme, dit-il, n'avoit été déshonorée pour avoir danſé.

Si vous avez le bonheur d'entrer, comme moi, dans les jardins du grand Serrail, où je fus introduit avec les ouvriers François qui devoient accompagner les magnifiques préſens que l'Ambaſſadeur Turc, *Saïd Pacha*, rapportoit de France au Grand-Seigneur, vous verrez au loin, dans de vaſtes jardins, un Obéliſque que

(1) Opp. de Piſc. *L. V. v. 85, &c.*

je n'eus pas le temps de deſſiner, au bas duquel on lit cette Inſcription :

THEODOSIO MAGNO,
OB
GOTHOS DEVICTOS.

Ce monument fut ſans doute érigé en l'honneur de l'Empereur Théodoſe, en l'année 382, lorſque les chefs des Goths, ſoumis par ce Prince, vinrent à Conſtantinople ſe proſterner aux pieds du vainqueur, lui demander grace, & lui prêter ſerment de fidélité ; l'Empereur leur ayant permis de s'établir dans la Thrace & dans la Myſie (1).

Je reviens ſur ce que j'ai dit des uſages ſinguliers de l'Iſle de Métélin. J'avois prié M. de Peyſſonel, Conſul de France à Smyrne, de les vérifier, & voici ce qu'il m'apprend ſur l'article des ſucceſſions.

« Les anciennes loix de l'Iſle attribuent en » entier l'héritage du père & de la mère à la » fille aînée, ſans que les garçons puiſſent y » avoir la moindre part. Les habitans de l'Iſle

(1) Hiſtoire du Bas-Empire, Tom. V. L. XI.

» ſuivent fidèlement cette loi, quand les Offi-
» ciers Turcs qui commandent, ne les contrai-
» gnent pas d'adopter l'ordre de ſucceſſion établi
» par l'Alcoran ».

Lorſqu'il s'agit de faits ſinguliers, & ſur-tout déſavantageux pour ceux qu'ils regardent, on ne ſauroit trop vérifier les témoignages qu'on rapporte, ſi l'on eſt à portée de le faire, pour effacer, des Relations de certains Voyageurs, ce que ſouvent leur ſeule imagination leur a fait ajoûter aux objets qui les ont frappés, ſoit pour les défigurer, ſoit pour les embellir.

Je vous le répète, mes enfans : je n'ai pas tout vu, ni tout approfondi; mes occupations ne m'en ont pas donné le temps. Mais les plus foibles recherches ne ſeront ſûrement pas inutiles à ceux qui viendront après moi, & qui voudront étudier ou même traiter une matière que je n'ai pu qu'effleurer.

Vous-mêmes, en revenant ſur mes pas, vous trouverez bien des rapports, & beaucoup d'Uſages anciens qui me ſont échappés, ou dont je n'ai rien dit.

Ainſi vous remarquerez les occaſions où les Matelots Grecs couronnent de fleurs, ſuivant

l'ancien uſage, les pouppes élevées de leurs bâtimens (1).

Vous remarquerez auſſi parmi les Grecs, plus que dans aucun autre pays, l'affinité, les liaiſons qui ſe forment entre voiſins. Ce nom eſt ſacré chez les Grecs; ils le prononcent affectueuſement (2), & toujours par préférence au nom propre. Une femme Grecque, en voyant ſa voiſine, ne manquera pas de lui dire : *Je vous ſalue, ma chère voiſine* (3). Le voiſin eſt regardé comme le parent le plus proche, & comme le meilleur ami; il eſt le premier invité, & il eſt conſulté dans les occaſions. Voyez comment Térence, le Peintre fidèle des mœurs Grecques, nous en repréſente la douceur & l'heureuſe ſimplicité (4)!

(1) *Jam portum tetigêre carinæ,*
Puppibus & lati nautæ impoſuêre coronas.
Virg. Georg. L. I. v. 304.

(2) On lit dans Plutarque, qu'un Athénien voulant vendre une maiſon, fit publier qu'elle avoit de bons voiſins.

(3) Γειτονιεσάμε, guitoniſamou.

(4) *Tamen vel virtus tua me, vel* vicinitas, *quod ego in propinquâ parte amicitiæ puto, fecit, ut te audacter moneam & familiariter.* Ter. Heautont. Act. I. Sc. I. v. 4.

Monere oportet me hunc vicinum Phaniam, ad cenam ut veniat. Id. Sc. II. v. 3.

Les Perſes, ſuivant Hérodote, honoroient particulièrement

Lorſque vous entendrez ce Dialogue vif & animé, dont j'ai parlé dans ma huitième Lettre, vous croirez que M. l'Abbé Arnaud, en aſſurant que les Grecs font danſer leurs mots cadencés (1), a entendu, comme moi, converſer les Grecs. En effet, lorſqu'ils racontent, c'eſt dans l'action même qu'on les voit, & notre récitatif de Muſique leur paroîtroit à la glace.

Vous boirez du vin doux de Samos, de Santorin, & de Smyrne; vous y retrouverez la douceur du miel, & vous vous ſouviendrez que les Anciens, & même les Romains, aimoient beaucoup ce mêlange (2).

En examinant la grande ſtatue Grecque de la Prêtreſſe, que j'ai placée au milieu de mes pins à la campagne, vous verrez que le voile ancien étoit bordé d'une frange, comme celui qu'on porte aujourd'hui l'eſt d'un tiſſu d'or.

---

leurs plus proches voiſins; plus ils étoient voiſins, plus l'amitié étoit étroite; & ils ne faiſoient aucun cas de ceux qui étoient éloignés. *Hérod. L. I.*

(1) Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, *Tom. XXXII. pag. 432.*

(2) *Dulcia vina premes, nec tantùm dulcia quantùm*
Et liquida, & durum Bacchi domitura vaporem.
Georg. L. IV. v. 101.

Auſidius forti miſcebat mella Falerno.
Horat. L. II. Sat. IV. v. 24.

Vous pourrez dire encore : Mon père a oublié, au ſujet de ce voile intéreſſant, l'agréable image d'Iſis, qui, ayant détaché le ſien, lorſque s'étant embarquée dans un monoxyle, pour aller chercher ſon fils qu'elle avoit perdu, & ayant pris la rame elle-même, elle s'en ſervoit pour eſſuyer la ſueur de ſon front ; mais le vent favorable enfla cette toile légère, & lui apprit l'uſage qu'elle en pouvoit faire, pour accélérer la marche, ou la vîteſſe de ſon bateau. Le voile de la beauté fournit le premier (1) des aîles à l'amour maternel.

Vous obſerverez, au détroit des Dardanelles, que Virgile l'appele, *Oſtriferi fauces Abydi* (2). Il eſt vrai qu'il y a beaucoup d'huîtres ſur cette côte ; mais les meilleures que je connoiſſe, ſe trouvent à Oxia, écueil voiſin de l'Iſle des Princes, qui n'eſt pas éloignée de Conſtantinople.

Voulez-vous bien connoître les hommes, avec leſquels vous ſerez obligés de vivre en pays

(1) Hiſt. des Hommes, T. VIII., p. 77. Caſſiod. L. V. Epiſt. 17.

(2) Georg. *Lib. I. v. 208.*

Oſtrea Circæis, Miſeno oriuntur echini. Hor. ib.

Oſtrea Tarentina & Lucrina optima.

Gell. L. VII. Cap. XVI. Senec. Ep. LXXIX.

étrangers ? Voulez-vous leur plaire & en être recherchés ? Apprenez leur Langue. Celle des Grecs ne vous ſera pas inutile, & vous ne la parlerez bien qu'avec eux. Les Romains voyageoient en Grèce, pour ſe perfectionner & s'inſtruire ; la bonne éducation, chez eux, exigeoit la connoiſſance de la langue Grecque.

Auſſi le fameux Marius, qui ne connoiſſoit que la guerre, diſoit-il : « Je n'ai pas appris la » langue Grecque ; mais j'ai appris à combat» tre & à vaincre les ennemis de la Républi» que, & à ne rien craindre, que la honte » d'une mauvaiſe réputation : *Nihil metuere, niſi* » *turpem famam* » (1).

Apprenez le Grec à Paris, mais apprenez des Grecs eux-mêmes à le prononcer. Je ne conçois pas comment leur prononciation, infiniment plus douce que la nôtre, & qui leur a été tranſmiſe par une tradition non interrompue, avec tant d'autres uſages, ne nous a pas ſervi de règle, & n'a pas terminé les diſputes élevées à ce ſujet entre les Helléniſtes.

Je n'entends certainement pas que vous appreniez du peuple & des Grecs des Iſles, à prononcer comme eux ; ce ſeroit vous dire que

(1) Sall. *Bell. Jugurth.*

le Grec vulgaire eſt la langue Grecque qu'il faut étudier. Mais conſultez les hommes éclairés de cette Nation; ceux qui ont reçu de l'éducation, & qui ſe diſtinguent par leur langage, comme par leur naiſſance. Allez ſur-tout dans leurs Egliſes; écoutez comment les jeunes gens récitent & prononcent les verſets Grecs des Livres ſacrés. Vous avouerez que dans ces Livres, comme dans leurs Temples, la pureté de l'ancienne Langue & l'ancienne prononciation, ſe ſont également conſervées.

Entrez dans une de ces Egliſes, vous n'y verrez qu'un ſeul Autel, & dans le Sanctuaire, un ſeul Prêtre; les Chantres ſont des deux côtés. Après eux, viennent les hommes; les femmes ſont à part, & ſéparées des filles; les enfans ſont ſous les yeux de leurs parens; tous prient debout, & ne ſe mettent à genoux qu'aux fêtes de la Pentecôte. Un profond ſilence règne dans le Temple; deux jeunes enfans récitent alternativement, à haute voix, les verſets, que les Choriſtes répétent en chantant: point d'orgues ni d'inſtrumens qui détournent l'attention; on prononce nettement, ſans enflure, ſans couper ni diminuer les ſyllabes; & c'eſt-là véritablement que cette prononciation, exacte & vraie,

qui fait en Italie le principal mérite du récitatif de l'Opéra (que nos oreilles Françoiſes ne ſauroient goûter) ſe conſerve & s'imprime dans la mémoire de ceux qui l'entendent. C'eſt-là auſſi que le Grec ignorant, qui ne ſait pas lire, à force d'entendre, vient à bout de répéter fidèlement, & de bien prononcer tout ce qu'il peut retenir de l'Ecriture-Sainte (1).

Le plus fort argument en faveur de la prononciation des Grecs modernes, c'eſt que toutes les Egliſes répandues en Aſie, en Europe, & dans la Grèce, ne varient pas plus à cet égard, que ſur les rits & les cérémonies qu'elles ont également conſervés. Les Perſes, les Romains & les Turcs ont bien pu ſubjuguer les Grecs, leur enlever leur pays, leur faire perdre leur liberté & leur Gouvernement, détruire leurs monumens, & s'emparer de leurs principaux Temples ; mais ils n'ont pu les contraindre à changer de langage, ni de Religion. C'eſt dans l'aſyle de cette Religion & de l'ancien culte, que la langue Grecque, avec ſon ancienne prononciation, eſt gardée comme un dépôt ſacré. Les Grecs ſont tellement attachés à leur lan-

(1) *Staniſl. Velaſti. Diſſ.* pag. 27.

gue, qu'un Evêque Grec, étant venu à Chio, excommunioit les Prêtres Latins, non pas tant parce qu'ils ne reconnoiſſoient que le Pape pour Chef de l'Egliſe, que parce qu'ils ne ſe ſervoient pas de la langue Grecque pour le Service divin (1).

Nous n'apprenons nous-mêmes cette Langue que dans les ouvrages des Anciens, qui ſont parvenus juſqu'à nous. Ainſi nous avons pu vicier & changer leur prononciation; au-lieu que les Grecs ont reçu ſucceſſivement, de père en fils, la Langue de Démoſthène & de Platon, avec la manière de la prononcer.

Il n'eſt donc pas douteux que les Grecs prononcent l'ηϊα & l'ιοϊα, υ, οϊ, η, comme l'*ita*, ou l'*i* Latin; que, puiſque ζυ, *vivat*, ſe prononce ζι, comme ζῆι, *vivit*, la différence des mots confondus par le même ſon n'étant exprimée que par la manière différente de les écrire & par les accens, nous devons prononcer comme eux. Pour juſtifier la conformité de l'ancienne prononciation avec celle des Grecs modernes, on ne manque pas d'exemples. Car d'abord à l'égard du B, que les Grec modernes prononcent

(1) *Vid. Diſſ.* pag. 26,

toujours comme V conſonne, les Médailles anciennes des villes où on lit NEPBA pour *Nerva*, BHPOΣ pour *Verus*, BAAEPIANOΣ pour *Valerianus*, &c. dépoſent en faveur de leur prononciation.

Mais, pour ſavoir abſolument à quoi vous en tenir ſur l'ancienne & la nouvelle prononciation du Grec, liſez la Diſſertation du P. *Valaſti* de Chio, & ce qu'il rapporte de Démoſthène au Chapitre II de la quatrième partie de ſon Ouvrage. Cet Auteur a traité ce ſujet à fond, & il ne laiſſe rien à déſirer ſur un point qui a ſi longtemps partagé les Savans, lorſqu'il n'étoit donné de l'être qu'à ceux qui ſavoient le Grec & le Latin. Vous lirez, avec plus de fruit, cet Ouvrage en Grèce.

Pour continuer, ſur ce ſujet, tout ce qui vient à l'appui de mon opinion, je ne dirai pas que les ſavans Académiciens de Paris, qui ſont de l'opinion contraire, ſont ici mes Parties adverſes, puiſque je les regarde comme mes Juges. Je dois principalement ſubordonner ma façon de penſer ſur cette queſtion, à un Avis qui eſt pour moi de la plus grande autorité : c'eſt celui de M. *de Villoiſon*, qui, dans une Diſſertation poſtérieure à la première Edition de mon Ouvrage, s'eſt déclaré contre mon ſentiment, avec toute

l'honnêteté dont il eſt capable, comme avec une ſupériorité de lumières & de connoiſſances à laquelle je ſuis auſſi flatté qu'empreſſé de rendre hommage.

J'ai trouvé, au Cabinet du Roi, une Médaille, qui prouve que la diphthongue EI ſe prononçoit, comme aujourd'hui, par le ſon de la dernière voyelle. C'eſt une Médaille de Néron, ayant au revers LEIBERTAS, pour *Libertas. Caput Libertatis.*

Dans les Médailles Grecques de Vaillant, on lit conſtamment NEPOYAΣ, pour *Nerva;* OYHPOΣ, pour *Verus;* OYAAEPIANOΣ, pour *Valerianus;* par où l'on voit que les anciens Grecs ſubſtituoient la diphthongue OY à l'V conſonne des Romains; mais l'emploi qu'ils faiſoient de la même diphthongue, pour rendre l'U voyelle des Romains, prouveroit ou que l'V conſonne de ces derniers ne ſe prononçoit pas comme nous le prononçons, ou qu'il entroit beaucoup d'arbitraire dans la manière de rendre les lettres d'un Alphabet par celles de l'autre. Les anciens Grecs écrivoient *Julia*, IOYAIA; *Livia*, AIOYIA.

S'il falloit chercher des autorités, pour les oppoſer à celles que rapporte M. de Villoiſon, je dirois qu'Ulpien, qui vivoit ſous Alexandre

Sévère, vers la fin du IIe siècle, & au commencement du IIIe, dans la Loi première *de Censibus*, en parlant des colonies Romaines de la Paleſtine, écrit: *Divus quoque Severus in Sevaſtenam civitatem coloniam ducit.* C'eſt de *Samarie* dont il eſt queſtion dans ce paſſage, dont le nom, ſur les Médailles, eſt écrit CEBACTH. Dans la Carte de *Peutinger*, dreſſée vers la fin du IVe siècle, ſous le règne de Théodoſe, le nom d'une ville du Pont, que les Grecs écrivoient ΣΕΒΑΣΤΙΑ, eſt écrit en Latin *Sevaſtia*, & les habitans modernes de Sébaſte, dans la Cappadoce, appellent cette ville *Sivas.* Or comme ces peuples, & les Turcs qui les gouvernent, ont dans leur Langue la lettre B, ils prononceroient *Sibas*, s'ils avoient entendu prononcer le nom de cette ville *Sébaſte* par les Grecs qu'ils y ont remplacés. Mais une réflexion de Cellarius, à l'occaſion du nom de *Sebaſtia*, écrit *Sevaſtia* dans la Table de *Peutinger*, porteroit à croire que la prononciation du B Grec peut avoir changé vers le IIIe siècle de notre Ere, & avoir commencé dès-lors à être prononcé comme notre V conſonne.

Vous allez voir maintenant l'Avis que j'ai pris, à Rome & à Veniſe, des Profeſſeurs Grecs, qui

qui ne ſont pas pour la prononciation adoptée à Paris. Voici d'abord comme étoit conçue la demande :

SI DOMANDA l'opinione delli Profeſſori, e perſone erudite ſopra la Queſtione ſeguente.

I Greci moderni pronunziano la lettera B *come il* V *conſonante, onde ſi crede che li Antichi avevano l'iſteſſa pronunziazione, mentre nelle medaglie ſcrivono* BAΛEPIANOΣ, *per* Valerianus, NEPBA, *per* Nerva, *&c.*

E ben vero che non avendo il V *dovevano ſupponere il* b, *oſſervaſi che li Hebrei pronuntiavano il* beta *come il* V.

Anche i Greci moderni pronunziano l'ultima lettera ſola delle diphtongue, cioè, dicono è *pro* αι, *i pro* ει.

L'una e l'altra pronunziazione moderna, e certamente la più dolce, e mi pare eſſerſi conſervata nella Grecia d'alli antichi, benche i defenſori dell' opinione contraria, oppongono molti validi argomenti; e ſopra queſta lite eſiſtente da molto tempo, conviene di raccogliere le opinioni delli Giudici di Roma.

La Réponſe des Profeſſeurs de Rome, datée du 30 Juin 1772, eſt exprimée littéralement en ces termes :

« IL B GRECO ſi pronuncia promiſcuamente » per *Bita*, e per *Vita* a piacimento di chi » legge. Il vederſi ſcritto ΒΑΛΕΡΙΑΝΟΣ, e ΝΕΡΒΑ » nelle Medaglie Greche, non è indizio della » pronuncia di *Vita*, o di *u* per mancanza della » lettera *u* iſteſſa in quella Lingua, giacchè il più » delle volte ſi trova ad operato il diſtongo ΟΥ, » onde ſi ſcrive ΟΥΑΛΕΡΙΑΝΟΣ, e ΝΕΡΟΥΑ; ma tal » maniera di ſcrivere è indizio piuttoſto dello » ſcambiamento dell' ΟΥ, e Β appreſſo de' Gre- » ci, come pure un ſimile ſcambiamento è co- » mune ai Latini tanto antichi, quanto di mezza » età. Si vedano tutti i raccoglitori di antiche » Lapidi, e Medaglie tanto Greche, quanto » Latine; e ſi vedano tutti i Diplomatici, e Pa- » leografi, oltre molt' altri ſcrittori innumera- » bili, che trattano di queſto. Promiſcua pure, » ed arbitraria è preſſo gli Ebrei la pronuncia » della lettera *Beth*, quale chi fa equivelare al » ſuono di *Bh*, che di v conſonante. Circa » poi alla pronunciazione de' dittonghi o ſciolti, » o legati, la queſtione è coſi nota, e lunga, » che non fa meſtieri interloquirvi. In Roma » (per tacere di altre eſtampe ſtere, e molte) » ſi ſono ſtampati Libri in difeſa dell' una, e » dell' altra pronunciazione; il Préſon Grego-

» rio Piacentini, Monaco Basiliano, ed il P. Sta-
» nislao Velasti difesero con due differenti Libri
» la lezione antica de' dittonghi legati, e l'altre
» cose unite a questi; siccome un altro Gesuita
» sotto il nome Arcadico di Martisbo Sarpedo-
» nio difese l'opinione contraria. Per altro la ma-
» niera di leggere, che serbano i Monaci della
» magna Grecia, i Popoli dell' Arcipelago, ed
» i Greci, che offiziano in Roma la Chiesa di
» S. Atanasio, non che gli stessi Monaci Basi-
» liani, che sono e in Roma, e in Grotta fer-
» rata, sembra la più certa, e la più vera: giac-
» chè, se qualchè vestigio è pur rimasto, come
» sembra verisimile dell' antica pronuncia Greca,
» sembra insieme cosa probabile molto, che
» presso i succennati Popoli, e Monaci siasi con-
» servata. Essi dunque leggono, e pronunzia-
» no, come il P. Piacentini, ed il P. Velasti
» pretendono. Di ciò, che è consegrato da un
» uso così esteso, e costante, non sempre si può
» render ragione, mentre la ragione stessa cede
» all' uso universale. Perciò anche nel' Uni-
» versità della Sapienza di Roma si tiene questo
» antico, e ricevuto modo di pronuncia ».

Je vous laisse, mes Enfans, à vous décider sur cette discussion, quand vous serez parmi les

Grecs. Peut-être aurez-vous autant de plaiſir à la reprendre ſur les lieux mêmes, qu'à y lire les Auteurs anciens & les Voyageurs. En liſant les premiers ſur-tout, vous aurez la ſatisfaction de vous rappeler les hommes célèbres dans le pays où ils ont vécu, & de dire au Cap Janiſſaire :

Hîc eſt Sigeïa tellus.

Mais quand vous ſerez ſur les bords du canal qui ſépare l'Europe & l'Aſie, ou dans la forêt de Belgrade ; ou lorſqu'en ſortant de Péra, vous vous aſſeierez ſur les marches du Cimetière des Arméniens & des Grecs, j'aime à me flatter, mes Enfans, que vous direz avec le même plaiſir, & avec le ſentiment que j'éprouve en parlant de vous : *C'eſt ici que mon Père ſeul avec un livre, ou accompagné d'un ami, a paſſé les plus doux momens de ſa jeuneſſe.*

Pour moi, en vous voyant partir, je vous adreſſerai les adieux que Tibulle fait à ſon cher Meſſala :

Ibitis Ægeas, ſine me, Meſſala, per undas, &c.
Epargnez les adieux à mon ame affligée,
Chers enfans : vous verrez ſans moi la mer Egée.

RÉPONSE

D'ALPHONSE GUYS,

A la Lettre précédente.

« JE prends la plume pour mes frères & pour » moi. Je voudrois avoir celle de mon père, » pour lui répondre. Ce que nous lui devons, » & ce qu'il nous inſpire, eſt trop vivement » ſenti pour pouvoir être exprimé, même par » ſes enfans. Mais notre ſilence ne ſeroit-il pas » interprété à notre déſavantage ? Rendons un » témoignage public à celui qui s'eſt occupé de » notre inſtruction & de notre bonheur. Avouons, » avec toute la reconnoiſſance dont nous ſommes » pénétrés, que notre bonheur eſt ſon ouvrage.

» OUI, mon Père, ſans vous, nous aurions » aimé les Grecs anciens & les Grecs modernes; » mais vous les rendez ſi intéreſſans pour nous, » qu'ils ont ſur notre cœur des droits de préfé- » rence. Les Romains envoyoient leurs enfans » en Grèce; vous rouvrez pour nous la même » école; vous nous faites moiſſonner des fleurs » & des fruits dans des champs devenus ſtériles,

» où l'on ne croit voir que des ronces & des » arbuſtes ſauvages. Que dis-je ? Nous irons » glaner après vous ; nous ferons le voyage de » Télémaque ; nous nous repoſerons délicieuſe- » ment ſur ces tombeaux que vous avez dé- » crits ; & là nous joindrons votre ſouvenir à » celui de nos Maîtres, qui ont illuſtré la Grèce » & leur Patrie. Pour moi, qui n'aurai que mes » crayons, je deſſinerai, ſur mes feuilles, les » mêmes tableaux, pour ajouter mes deſſins à » ce que vous avez écrit. Les fêtes Grecques, » les orgies, les danſes mêmes les plus agréa- » bles, au-lieu de m'égayer & de me diſtraire, » m'attendriront, en me rappelant votre ſouve- » nir. Je graverai votre nom ſur les monumens » les plus anciens que le temps a reſpectés. Puiſ- » ſions-nous graver ce foible hommage de notre » reconnoiſſance ſur le monument le plus dura- » ble, en le mettant à la ſuite de vos leçons & » de vos bienfaits » !

Da, pater, Augurium.

VOYAGE
DE MARSEILLE A SMIRNE, ET DE SMIRNE A CONSTANTINOPLE.

PREMIERE LETTRE,
écrite de l'Iſle de Mélos, ou Milo dans l'Archipel.

Le 21 Janvier 1748.

ON part en temps de guerre, quoique ſur un Navire neutre & Suédois, de la Rade de Marſeille, avec un vent de Nord frais : *Creſce il vento* (1), & il ſouffle bientôt avec force. Auſſi avons-nous paſſé rapidement, & ne pouvant tenir qu'une voile devant la Sardaigne & la fameuſe Carthage. Nous avons vu Malthe comme un petit écueil (2) que la mer & l'éloignement nous déroboient. Mais pour mon Compagnon & moi, les vagues ſoulevées, & le

(1) Methaſth. Vo ſolcando un mar crudele.

(2) *Ut procul in pelago ſaxum, ſpumantia contra Littora, quod tumidis ſubmerſum tunditur olim Fluctibus.*

Virg. Æn. L. V. v. 125.

roulis, ſont des maux inſupportables. On a le cœur flétri, l'appétit manque. Nous avons paſſé de longues heures ſans mot dire,

Et des jours trop longs ſans manger.
Le moyen ? Quand l'onde aſſaſſine,
Au fond de l'étroite cuiſine,
Inonde un potage léger,
Dans la marmite chancelante,
Rechauffé par la main tremblante
D'un apprentif peu fait au mauvais temps,
Qui ſoufflant des charbons qu'avec peine il rallume,
Sur ſes cheveux épais, ſales, & dégoûtans,
Du bouillon, & des flots, reçoit la double écume.

L'image de ce Mouſſe, ainſi inondé, fait rire ceux qui dînent en terre ferme, & mieux que nous.

Nous avons un vieux Pilote Grec, car notre Suédois n'a pas encore vu la mer Egée, ni le Boſphore de Thrace ; il connoît mieux le détroit du Sund, que celui des Dardanelles, ou de l'Helleſpont. Le vieux Grec a plus de quatre-vingt ans, & il navigue encore.

Sur ce Pilote octogénaire
Eſt fondé notre unique eſpoir ;
C'eſt lui qui nous promet Cythère (1).

(1) Iſle de Cérigo, à l'entrée de l'Archipel.

Hélas ! on diroit à le voir
Courbé ſur ſon timon, ſe ſoutenant à peine ;
Que ce Grec eſt le vieux Caron,
Qui comme des ombres nous mène
Sur le Cocyte, ou l'Achéron.

Cinq ou ſix Matelots compoſent tout notre équipage, & dans ce petit nombre un ſeul Anglois, de la taille la plus moyenne, mais agile, actif, intelligent, & robuſte, eſt le Marin le plus utile que nous ayons.

J'aime à voir comme il ſe démène,
Lorſqu'il grimpe ſur les aubans ;
Ou quand, malgré l'effort des vents,
A califourchon ſur l'antène,
Il ſerre la voile, & les dents.

Notre nocher Suédois m'impatiente par ſa méthodique lenteur. Elle eſt le contraſte de l'impétueuſe vivacité de nos Provençaux.

Mais il faut peindre, avec gaité,
Ce prud-homme toujours botté,
D'une gravité ſans égale,
Nuit & jour portant pour bonnet
Une perruque courte & ſale,
Faite de la peau d'un barbet.

Quelle affreuſe nuit à l'entrée de l'Archipel ! quelle tempête ! C'en étoit fait de nous, ſi elle

eût duré un quart d'heure de plus. Hélas ! nous allions nous briſer ſur des rochers que nous ne voyions pas, que nous croyions bien éloignés de nous. Le Pilote dérouté n'appercevoit pas la terre qui alloit nous dévorer. Le Capitaine prenoit l'Iſle voiſine pour la terre ferme. Nous étions entre la Morée, & l'Iſle de Cérigo, ou de Cythère, conſacrée à Vénus (1), vis-à-vis du plus étroit paſſage. La lune a paru, nous a éclairés à travers les nuages, & Diane a ſauvé ceux qui alloient périr dans l'empire de Vénus.

Nous comptions avec plaiſir les Cyclades qui nous environnoient, lorſque l'orage eſt revenu, mais nous avons pu nous réfugier dans le port de Mélos.

J'ai trouvé ici un Grec du pays qui m'avoit ſervi à Conſtantinople. Il m'a offert ſa maiſon,

---

(1) Sa plus belle ſtatue faite par Praxitèle, étoit à Cnide, ſuivant cette délicieuſe Epigramme de l'Anthologie Κύπρις εἶδε Κύπριν, &c.

Cypris paſſoit à Cnide, elle y trouva Cypris.
O Ciel ! dit la Déeſſe, émue,
Quel objet ſe préſente à mes regards ſurpris ?
Aux yeux de trois mortels j'ai paru toute nue,
Adonis, Anchiſe, & Pâris ;
Mais Praxitèle où m'a-t-il vue ?

& s'eſt fait mon pourvoyeur. Il me fournit, en gibier & en poiſſon, pour un écu, de quoi donner à dîner à quinze perſonnes, en faiſant bonne chère. Ce bas prix des choſes vous annonce peu d'argent, & beaucoup de miſère à Mélos.

En traverſant la Ville, qui eſt éloignée du Port, j'ai voulu voir l'Egliſe qui étoit fermée. Préciſément mon ancien Domeſtique en avoit la clef, non comme Sacriſtain, mais comme propriétaire, &, parce qu'il s'étoit brouillé avec les Prêtres, l'Egliſe étoit porte cloſe depuis deux mois. Il falloit faire ceſſer ce ſcandale, & j'ai raccommodé mon Grec avec ſon Curé. Les Capucins avoient ici une aſſez jolie Egliſe qu'ils ont abandonnée; il faut être auſſi pauvre qu'un Capucin, pour abandonner un pays où l'on vit à ſi bon marché, & où l'on peut, au-lieu de quêter, vivre de la chaſſe ou de la pêche.

Depuis Tournefort, la dépopulation a fait de grands progrès. Ce Voyageur comptoit à Mélos cinq mille habitans; à peine en reſte-t-il mille (1). Ce que j'ai vu n'eſt plus une Ville, mais le reſte d'une vieille Cité preſque déſerte, & aſſez bien

(1) M. le Comte de Choiſeul Gouffier n'en a trouvé que deux cents. *V. Pitt. de la Grèce.*

bâtie; des femmes laides (1), mal vétues; la plupart tendent la main, & ne peuvent exciter que la pitié. On trouve à Mélos des salines, des eaux minérales, des bains chauds, des mines de soufre, & d'alun, & un beau pays pour une Colonie qui jouiroit de la liberté que n'ont plus les Grecs, & auroit pour chef un bienfaiteur, riche & puissant.

Le 30.

Nous avons trouvé quelques fragmens antiques, une tête de marbre très-belle. Si j'avois rencontré ou découvert le tombeau du fameux Mnesthée (2) qui mourut à Mélos à son retour du siège de Troye, je n'aurois pas été plus content.

Le 2 Février.

Nous avons profité hier d'un beau jour d'hiver, pour aller voir le Monastère de Sainte Marine. Les Grecs ont été nos guides, & après

(1) Une jeune Captive, de l'Isle de Mélos, fut la Maitresse d'Alcibiade, qui fit élever avec soin un enfant qu'il en eut. *Plutarq. Alc.*

(2) Il étoit le Chef & le Roi des Athéniens. Il étoit parti avec des Vaisseaux pour la guerre de Troye.

Hist. de Grèce de Stan. Tom. I, p. 209.

avoir vogué une heure, il nous ont mis au rivage. En nous débarquant, nous avons été agréablement ſurpris de trouver des arbres fleuris, & de voir des prés émaillés. Nous étions au pied de la montagne de Sainte-Elie, qui eſt très-haute. Le Monaſtère eſt ſur la colline oppoſée; on n'y arrive que par des ſentiers étroits, & difficiles. De cinquante Papas, ou Caloyers qui y ſont raſſemblés, nous n'en avons trouvé qu'un, les autres fidèles à leur première inſtitution, travailloient aux champs comme nos Religieux de la Trappe,

Piquoient les bœufs du Monaſtère,
Arroſoient l'oſeille, & les choux,
Un ſeul gardant le Sanctuaire,
A ſon tour prioit Dieu pour tous.

J'ai trouvé dans les jardins de beaux orangers, & des cédrats excellens. Nous n'avons pas langui pour dîner.

Car notre repas bientôt prêt,
Repas digne d'un hermitage,
Pour des gourmands n'étoit pas fait,
Et nous n'avions pour tout potage
Que des olives, du fromage,
Du miel, des œufs frais, & du lait.
En Grèce le Papas auſtère,

Content de peu, vit durement ;
Et ce n'eſt pas dans un couvent
Que va loger la bonne chère.

Les apprêts du repas ont été moins longs que la cérémonie préliminaire avant de ſe mettre à table. Ici figurez-vous, ſi vous le pouvez,

Un vieux Papas, long, maigre, & ſec,
Des Papas le Melchiſedec,
Qui pas plus barbu que les chevres,
Nous récitoit du bout des levres,
Un long *Benedicité* Grec.

Dans le réfectoire où nous mangions, on nous a fait obſerver un vieux tableau gothique, où Noé eſt très-indécemment repréſenté dans cet état d'ivreſſe qui ſurprit le Patriarche, & occaſionna la diſgrace d'un de ſes enfans. L'Egliſe n'a rien de remarquable ; elle reſſemble aux premiers Temples conſtruits par les Grecs, loin des Villes, dans la ſolitude, & à côté d'un bois également conſacré par une Religion qui diviniſoit tous les objets qu'elle pouvoit faire entrer dans ceux de ſon culte (1).

(1) Le ſavant Auteur des Obſervations ſur les Temples anciens & modernes, qui en voulant mettre mon nom ſur un ouvrage plus durable que ces Monumens, Ouvrage que je

voudrois avoir fait, ſi j'étois en état de le faire comme lui, nous a peint, comme s'il étoit ſur les lieux, ce qu'avoit vu Pauſanias, & ce que nous voyons encore.

« A la ſuite, dit-il, du plus habile Voyageur de l'antiquité, » je parcours les campagnes de la Grèce, du Péloponèſe, des » Iſles adjacentes. J'apperçois de petits édifices qu'on me dit » être des Temples..... Je les trouve quelquefois entourés » d'un boſquet, ou conſacré par la ſuperſtition, ou unique- » ment deſtiné à donner de l'ombre à ceux qu'elle amène aux » pieds de l'Idole. Une fontaine, un ruiſſeau que la nature y » a placés, & qu'on n'a pas manqué de diviniſer, fourniſſent » au Pélerin altéré de quoi étancher ſa ſoif. Au reſte, les en- » virons ſont déſerts, ou habités tout au plus par quelques » Hiérophantes chargés de faire l'hiſtoire du Monument, & » d'amuſer par des fables le Voyageur curieux ».

Templ. Anc. & Mod. par M. L. M. p. 4.

DEUXIEME LETTRE.

A Mélos, le 3 Février 1748.

J'ÉCRIS, tandis que mon Compagnon deſſine. Il eſt excité par un beau Soleil couchant, à la vue des Iſles voiſines, & du paſſage étroit & ſemé d'écueils entre Mélos (1), & l'Argentière. La mer Egée y bouillonne, l'onde écumante mugit en attendant ſa proie, & les vents, précurſeurs des naufrages. J'apperçois des débris épars, plus loin un Corſaire ennemi qui va s'enrichir de la dépouille du plus foible, de nos biens flottans, du prix des travaux de nos malheureux Navigateurs qu'il pourra rencontrer.

Que celui qui dans ſon cabinet ſe croit inſpiré, & fait des vers en traçant des images, eſt froid, en comparaiſon du génie d'Homère qui plane du haut de la Montagne où je ſuis aſſis, ſur ces grands objets que la nature elle-même lui préſente; Homère a ſu les peindre, non tels qu'on

(1) εν μήλω τῦ νήσω. Ptolem. Hephæſt. L. IV. *Inſularum omnium rotundiſſima.* Plin. L. IV. Strab. L. X.

les

les conçoit en se livrant à son imagination, mais tels qu'il les a vûs, agité par les impressions qu'ils excitent.

Quel plaisir de comparer les Tableaux de Vernet, & les images du Chantre d'Achille, avec les objets qu'ils ont mis si fidèlement sous nos yeux!

Masses énormes, rochers entassés, cavernes sombres, précipices affreux, écueils couverts d'écume, & trop souvent entourés de débris flottans & épars, nature sauvage! cet aspect effrayant, qui glace le cœur, n'est-il pas capable d'endurcir celui du Solitaire qui assidument les contemple? O hommes! c'est toujours vous que je cherche, même en m'égarant, c'est avec vous que je veux m'entretenir, je ne puis m'arrêter que là où vous êtes; le champ le plus agréable n'est pour moi qu'un triste désert, si je le trouve inhabité.

Mais, combien de fois n'ai-je pas dit, au milieu de la Capitale, & même dans ma chère Patrie, heureux qui peut s'en éloigner!

Ferreus est eheu! quisquis in urbe manet. Tib.

O solitude, sois mon réfuge, & mon dernier azile! si l'homme errant dans ton empire trouve

ſur ſes pas celui que les hommes ont abandonné, il lui offre un appui, aſſuré que l'infortuné n'en aura point d'autre.

C'eſt dans les Villes les plus peuplées, les plus floriſſantes, que les cœurs ſont endurcis par la néceſſité, & l'habitude de voir des indigens & des malheureux.

Là, le Riche avare diſpute à l'Artiſan opprimé, & preſſé par le beſoin urgent, le prix modique d'un travail aſſidu.

Là, le Riche cruel, & ſans pitié pour les malheureux qu'il a faits, paye un tribut journalier, pour jouir de l'illuſion d'un ſpectacle tragique, où malgré lui il ſe ſent attendri; ſemblable à ce Tyran, qui, ſouillé d'aſſaſſinats, pleuroit à la repréſentation d'une tragédie d'Euripide: mais il en ſortit bruſquement, honteux d'avoir donné des larmes aux malheurs d'Hécube, & de la veuve d'Hector (1).

Là, une curioſité barbare aſſemble une foule empreſſée, & le ſexe même le plus foible & le plus ſenſible, autour de l'échaffaut où l'homme coupable expire dans les tourmens.

O ſolitude, c'eſt dans ton ſein que je puis

(1) La Troade, Alexandre de Phères, Hiſt. de Grèce, T. III. p. 109.

me livrer aux mouvemens de mon cœur, interroger, & écouter ma raiſon ! Si dans le ſilence de la nuit, ou le calme du jour, mes paſſions endormies ſe réveillent, je ne verrai plus, je ne craindrai plus de rencontrer les objets qui les irritent, ou les exemples funeſtes qui m'ont entraîné. L'homme rampe, & s'élève tour-à-tour : à la penſée dont il s'enorgueillit, ſuccède celle qui l'humilie. Le plus petit grain de ſable que le ſouffle des vents ſemble porter juſqu'aux cieux, retombe quand le calme revient, ſur ce vaſte amas de pouſſière où il va ſe perdre, & ſe confondre.

Si je vivois dans l'heureux temps où des Pêcheurs de cet Archipel, ayant pris dans leurs filets le trépied d'or conſacré à Neptune par la fameuſe Hélène, le portèrent au plus ſage des Grecs, qui le refuſa, en déſignant modeſtement le ſage qu'il croyoit encore plus digne de ce préſent que lui, ce Philoſophe, non ſolitaire, me diroit :

Jeune homme, tu n'es pas né pour être ſauvage, ni t'enfermer comme Diogène ; mais ſois docile & vertueux.

Que l'homme vertueux vienne quelquefois ſe recueillir dans la ſolitude, mais qu'il vive avec ſes ſemblables. Malgré leurs vices, & leurs dé-

fauts, il ſera encore plus doux avec les bons; il ſera toujours bon avec les méchans. « On ſe » corrige quelquefois mieux, a dit Paſchal (1), » par la vue du mal, que par l'exemple du bien, » car il eſt bon de s'accoutumer à profiter du » mal, puiſqu'il eſt ſi ordinaire, au-lieu que » le bien eſt ſi rare.

Moi-même, ſi j'étois condamné à vivre avec ces Grecs auxquels je ne voudrois pas reſſembler, laquelle de ces Iſles voudrois-je habiter, ſi je devois y choiſir, & fixer ma demeure? Si on en excepte Chio, Mételin, Tine, & Naxie, les autres ſi floriſſantes autrefois, lorſque Sparte & Athènes étoient rivales, n'offriroient aujourd'hui qu'un triſte ſéjour, & un tableau plus triſte encore de la décadence, & des viciſſitudes qu'éprouvent les hommes livrés aux caprices de la fortune. On n'y voit plus que l'ignorance, la foibleſſe, & la pauvreté des Grecs dégénérés. Dans la plupart de ces Iſles un ou deux Primats ſont dans l'aiſance, tout le reſte eſt pauvre & malheureux (2).

(1) Penſées de Paſch. Chap. 28, p. 207.

(2) Les anciens Légiſlateurs des Grecs ont proſcrit la mendicité qui n'étoit pas tolérée; ce ne ſont aujourd'hui que les

Je ſuis tenté de pleurer comme Héraclite, en voyant un homme riche au milieu d'une foule d'indigens. Eh ! qui peut conſidérer l'inégalité des conditions humaines, ſans en être affligé ? Heureuſe la médiocrité qu'Horace exaltoit comme l'or le plus pur (1) ! Image de la ſanté, ceux qui la conſervent, ne ſavent en jouir, que lorſqu'ils ont le bonheur d'en connoître le prix.

Mais malheur à celui qui croit poſſéder les tréſors qu'il amaſſe, ſi les Dieux, en les lui donnant, lui refuſent le pouvoir d'en faire un digne uſage, ou la volonté de ſoulager les malheureux; car le ciel

---

Grecs qui mendient dans la Turquie, où les Turcs n'ont ni mendians ni Hôpitaux.

Voyez l'Hiſtoire de la Pauvreté, par M. Morin, T. IV. des Mém. de l'Acad. des Inſcript. p. 300.

Un peuple pauvre demande au ciel un Bienfaiteur. Le Prince éloquent & Philoſophe, dont M. Bailly a fait l'éloge (Hiſt. de l'Aſtron. T. II, p. 174.) a écrit. *Il popolo giammai non ebbe adulatori, io ne ſono il difenſore, e piaceſſe al cielo ch' averſi potuto eſſerne il benefattore.*

Il n'y eut jamais d'Adulateurs pour le peuple; il lui faut un défenſeur, & je veux l'être: & plût au ciel que j'euſſe pu en devenir le bienfaiteur.

M. le Prince Gouzague de Cartiglione. Réflex. Politi philoſ.

(1) *Auream quiſquis mediocritatem*, &c.

Ne donne pas toujours à ceux qu'il a fait naître
Humains, & bienfaisans, l'heureux pouvoir de l'être.

Douce Bienfaisance, ta main seule peut réparer les torts de l'aveugle ou inconstante fortune. D'où vient que la Richesse n'est pas comme la Pitié ta plus fidèle compagne ?

Des fortunes à ta présence
Disparoît l'inégalité,
Par toi les biens de l'opulence
Sont les biens de la pauvreté (1).

O ! mon ami, l'inégalité des conditions nous afflige ; le ciel ne nous a-t-il pas donné, pour nous consoler pendant la vie, le bien le plus doux, le plus flatteur ? cette rare & précieuse Amitié qui rend égaux ceux qu'elle unit, & associe (2).

---

(1) M. l'Abbé Delisle, Ode sur la Bienfaisance.

La Fidélité, la Constance, la Bonne-foi, la Vieillesse même, & la Fièvre, avoient un Temple à Rome, mais il n'appartenoit qu'à Marc-Aurèle d'en élever un à la Bienfaisance, pour éterniser son propre souvenir.

Templ. Ant. & Mod. p. 21. & 22.

(2) Plaisir de tous les temps, vertu de tous les âges.

M. de Chamf.

Amicitia pares accipit aut facit. P. Syrus.

Epheſtion étoit l'ami d'un grand Roi, Patrocle étoit l'ami d'Achille, Lélius étoit celui de Scipion; le vertueux Maréchal Du Muy étoit l'ami du Père de Louis XVI, comme Sully étoit celui d'Henri IV. La poſtérité ne peut parler d'Oreſte, & de Théſée, ſans nommer Pylade, & Pirrithoüs.

Mais ſi l'Amitié & la Bienfaiſance ne viennent pas au ſecours de celui qui eſt condamné à des privations ſans nombre, & même à éprouver des beſoins, qu'il ſe conſole en regardant l'avare, à qui tout manque, au milieu de tout ce qu'il a deſiré de poſſéder. (1).

(1) *Deſunt inopiæ multa, avaritiæ omnia.* Id.

Je tranſcrirai ici un paſſage neuf que j'avois noté pour ne pas l'oublier, & que M. l'Abbé Arnaud a rendu public.

Gaz. Litt. 1764, p. 550.

« L'amitié eſt un contrat tacite entre deux perſonnes ſenſibles, & vertueuſes; car un Moine, un Solitaire peut n'être » pas méchant, & vivre ſans connoître l'amitié; je dis vertueuſes, car les méchants n'ont que des complices. Les voluptueux ont des compagnons de débauche, les intéreſſés » ont des aſſociés, les politiques aſſemblent des factieux, le » commun des hommes offre a des liaiſons, les hommes vertueux ont des amis. Cétégus étoit le complice de Catilina, » & Mécène le courtiſan d'Octave; mais Cicéron étoit l'ami » d'Atticus.

» L'enthouſiaſme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs,

Réglons-nous, disoit Sénèque, sur la nature, on n'est pauvre que lorsqu'on se régle sur l'opinion. La nature desire peu, & l'opinion desire tout.

Le sage, dans la médiocrité, jouit comme moi, comme le voyageur qui s'arrête pour admirer la beauté du spectacle qu'il découvre, ou du pays qu'il parcourt, lorsque ce beau pays s'enfuit, s'éloigne à mesure qu'il avance, & se dérobe enfin à ses yeux (1).

Les malheurs surviennent, & qui peut s'en garantir ? Ce sont les revers imprévus qui nous abattent, nous ne serions pas accablés, si nous n'étions pas surpris. Celui qui peut prévoir, & celui qui s'attend à tout, ne craignent rien. Je prépare l'homme, disoit un ancien Philosophe,

---

» & chez les Arabes, que chez nous. Les Contes que ces » peuples ont imaginés sont admirables. Nous n'en avons point » de pareils, nous sommes un peu secs en tout.

(1) *Terræque urbesque recedunt.* Virg.

L'homme qui ne possède rien sur la terre, regarde le ciel qui lui appartient. Je suis né pour mourir, mais mon ame est immortelle.

Pronaque cùm spectant animalia cætera terram
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, & erectos ad sydera tollere vultus. Ov. Metam.

aux maux de l'humanité, & quoi qu'il arrive, un malheur prévu a moins de force (1).

Il y a des orages que la témérité ſeule peut affronter. On eſt entraîné, ſi l'on réſiſte. Heureux encore, ſi l'on peut, lorſqu'on eſt ſurpris, s'étendre comme les Arabes ſur la pouſſière, pour laiſſer paſſer le *ſemoun*, ce tourbillon violent, & dangereux, ce vent brûlant & meurtrier pour ceux qui le reſpirent, lorſqu'il ſouffle dans le déſert (2).

Les Turcs ſont, par rapport aux revers, & aux coups imprévus de la fortune, les hommes les plus réſignés que j'ai connus. Un Turc fait plus, dans la proſpérité il s'afflige, il n'eſt conſolé, que lorſqu'une perte ou une privation ſubite ſurviennent, pour lui annoncer qu'il n'a pas de plus grand malheur à craindre, & qu'il a payé ſon tribut. Ainſi Philippe, Roi de Macédoine, vainqueur aux jeux Olympiques, vainqueur en Illyrie de ſes ennemis, apprend en même temps, que la Reine Olympias eſt accouchée d'Alexandre. Étonné de tant de proſ-

(1) *Omnia præcepi atque animo mecum ante peregi.*
Virg. Æneid. L. VI.

(2) En Juillet, & Août Les Turcs l'appelent *Sum-yeli.*
Voyage d'Otter, T. I, p. 173.

périté, & craignant d'exciter l'envie des Dieux mêmes, il prie Néméſis de ſe venger par quelque calamité de cet excès des faveurs de la fortune (1).

Mais dans l'accablement des maux, & de la douleur, que le ſommeil, ce remède ſi doux que la nature nous donne journellement pour nous réparer, vienne au ſecours du malheureux qu'il peut ſoulager, & du malade qui l'invoque ! La vie eſt ſi longue pour celui qui ſouffre, elle eſt ſi courte pour l'homme heureux (2).

Le ſommeil ſe refuſeroit-il à nos vœux ? Les méchants jouiſſent de ſes bienfaits. Oui, les méchants dorment profondément, diſoit le Poète Perſan, & Dieu le leur permet, afin que les bons ſoient tranquilles (3). O Dieu ! s'écrioit-il, ayez pitié des méchants ; car vous avez tout fait pour les bons en les faiſant bons.

Mais tandis que je médite, le jour fuit, & me dit que celui qui le ſuivra, m'annoncera comme lui, que mon dernier jour s'approche.

---

(1) *Ferunt tot ſimul proſperarum rerum cumulo, attonitum, & invidiam Deûm veritum, oraviſſe Nemeſim ut hoc fortunæ obſequium modicâ aliquâ calamitate ulciſci contenta foret.*

Freinsh. L. I, Cap. II.

(2) *O vita, miſero longa, felici brevis !* P. Syr.

(3) *Seadi.* Journ. Etrang.

L'Étoile du ſoir brille, & ces globes flottans,
Ces aſtres ſuſpendus à la céleſte voûte,
Se meuvent en ſilence, & tracent dans leur route
La marche, & les faſtes du temps.
O temps! je tomberai ſous ta faulx meurtrière,
La nuit m'annonce le repos,
L'air s'épaiſſit, les noirs pavots
Peſant déja ſur ma paupière,
M'apportent l'oubli de mes maux,
De tout ce qui m'eſt cher, de la nature entière,
Bientôt je dormirai couché ſur la pouſſière.
Pour moi de ces brillans flambeaux,
De cet aſtre qui luit ſur ces pâles tombeaux,
Une nuit éternelle éteindra la lumière.
O ſonge de la vie! o ſommeil du trépas!
Pour la dernière fois je mourrai dans tes bras.

TROISIEME LETTRE.

Le 5 Février.

Tantum ævi longinqua valet mutare vetuſtas (1).

ADIEU, Mélos, Iſle autrefois ſi floriſſante, deux fois aſſiégée inutilement par les Athéniens conduits par Nicias, & enſuite par Tiſias & Cléomène, aujourd'hui en proie aux Corſaires qui l'inſultent impunément, aujourd'hui pauvre, & preſque déſerte, image de la vieilleſſe qu'accompagnent l'indigence & l'infirmité.

Tantum ævi, &c.

Nous avons vu au lever du ſoleil les Cyclades briller (2) autour de nous. Mais les beaux jours de l'hiver ſont courts, & ne ſe ſuivent pas. La tempête eſt revenue, & lorſque nous nous croyions à la fin de nos peines,

Ayant ſur la plaine ſalée
Déja lutté contre Malée,
Voiſin du naufrage dernier (3),

(1) *Virg. Æneid. Lib. III, v. 415.*
(2) *Nitentes Cycladas.* Horat.
(3) Malherbe. Od.

nous avons eu le malheur d'échouer ſur la pointe de l'Iſle d'Andros.

Les Grecs diſoient anciennement, & ils diſent encore : Évitez, ſi vous le pouvez, trois maux qui ſont également à craindre, la mer, le feu, & les femmes. Mais, Reines, & compagnes des hommes, ne vous fâchez pas contre ceux qui en diſant cela ſe plaignoient peut-être de la guerre allumée par la Beauté qui *perdit Troye* (1), ni contre moi qui répéte ce vieux Proverbe (2). Les mêmes Grecs ont dit auſſi, & tout ce qui eſt ſoumis à votre empire, tous les échos de la terre ont répété : *Le plus doux de nos maux eſt celui que les femmes nous cauſent.*

J'ai vu à Conſtantinople l'horreur de l'incendie, celle de l'affreuſe tempête dans la mer

---

Maleæque ſequacibus undis. Virg. Æneid. L. V, v. 193.

(1) La Fontaine.

(2) Θαλασσα, ὴ πῦρ, ὴ γυνὴ, κακὰ τρία.

Ils ajoutoient,

Τερνὸν κακον πέφυκεν ανδράσιν γύνη.

Pradulce mulieres hominibus ſunt malum.

Com. Græcor. Sent. Henr. Steph. p. 205.207.

Euripide dans Hypolite parloit des femmes encore plus mal que le proverbe. *Hiſt. du Célibat par M. Morin, Mém. de l'Ac. des Inſcrip. T. IV, p. 316.*

Egée, & du naufrage à Andros. Je n'y trouverai pas la belle Andrienne de Térence qui n'eſt plus à craindre. Ce n'eſt pas dans cette Iſle qu'on peut ſe plaindre, après avoir échappé aux Laïs & aux Phrynès modernes, d'avoir perdu ſa liberté. Vous ſavez que j'ai juré à la Beauté, & à la Vertu de leur être fidèle toute ma vie.

Mais peut-on être à Andros ſans ſe rappeler que le fameux Thémiſtocle, le héros d'Athènes, après Théſée, vint aſſiéger cette Iſle, en faiſant dire aux habitans qu'il arrivoit accompagné de deux puiſſantes divinités, la *Néceſſité*, & la *Perſuaſion*. Ils lui répondirent qu'ils en avoient deux autres non moins puiſſantes à lui oppoſer, la *Pauvreté*, & l'*Impuiſſance*. Malgré cet aveu modeſte, la défenſe fut ſi vigoureuſe que Thémiſtocle fut obligé de lever le Siège (1). Il échoua comme nous. Les Andriens, en pareil cas, ne répondroient pas mieux aujourd'hui, mais certainement ils ne pourroient pas auſſi bien faire.

L'orage qui venoit du Cap d'Or s'eſt diſſipé, nous ſommes tous revenus à bord, la frayeur

(1) Hiſt. de la Grèce de Stan. T. II, Ch. III, p. 75. Andros fut pris enſuite par Alcibiade.

Corda pavor pulſans (1) nous avoit fait débarquer, nous avons tous mis la main à l'œuvre, nous *nous aidions*, & Dieu *nous a aidés*, nous avons laiſſé des ancres à la mer, & remis à flot notre petit navire. Nous n'avons pas eu le tems de parcourir l'Iſle qui nous offroit un pays plus agréable, & mieux cultivé que Mélos. Les montagnes y ſont comme à Mélos couvertes d'arbouſiers. Nous allions avec bon vent, & au gré de nos vœux, parce que depuis l'échouement, une pompe inquiétante alloit, & travailloit ſans relâche à bord, malgré nous.

Après avoir ſalué, en paſſant, Lesbos & Chio, Erithrée, Clazomène, & Phocée notre mère, je ſuis venu chercher, avec empreſſement, ce Ruiſſeau ſi fameux par la naiſſance d'Homère, ce Melès qui avoit donné ſon nom au Chantre d'Achille (2). Ce foible Ruiſſeau arroſe les jardins de Smirne, & auprès du Château on ne trouve aucun reſte du beau Temple d'Apollon, que Tournefort (3) avoit en vain cherché.

---

(1) *Virg. Æneid. L. V, v. 138.*

(2) Méléſigène, Voyag. de Tourn. T. II, p. 250.

(3) T. II, p. 500.

Embarqués ſur le vaiſſeau du brave Capitaine Camoin, armé en guerre, avec lequel j'ai vu les apprêts d'un combat la nuit, & j'avoue que ce ſpectacle n'eſt pas amuſant; nous nous ſommes arrêtés au Cap Sygée, appelé *Cap Janiſſari.* J'ai copié une Inſcription qui eſt connue, & en écriture *buſtrophoïde*, c'eſt-à-dire, qui va & revient comme le ſillage de la charrue. Elle eſt ſur un quarré long de marbre, orné aux côtés de figures en bas reliefs très-bien travaillées. J'ai lu, ſur une pierre enchaſſée dans le mur d'une petite Egliſe Grecque, le mot *Lykophronos.* Seroit-ce le nom de l'ancien Poète qui avoit chanté, & déploré les malheurs de Troye?

Plus loin, en partant du Cap Barbier, on voit l'ancien Rhétée, éloigné d'environ ſix milles du promontoire Sygée; j'ai autrefois traverſé tout le pays, voulant ſuivre deux de nos Matelots, expédiés pour porter nos ſacs de Lettres pour Conſtantinople, aux Dardanelles, & je n'ai vu qu'un pays déſert, & ſans culture, pas un ſeul Village dans cette longue route pour des Voyageurs à pied.

Mais j'ai ſenti la joie de voir ce mont Ida couvert de pins, comme Homère le repréſente, de ſuivre les bords du Scamandre, & du Simois, de

de trouver dans un champ inculte, mais agréable de la Phrygie, un vieux javelot que j'aurois baisé avec respect, & que je conserverois avec soin, si j'avois pu imaginer tenir celui d'Hector, ou même celui de Priam, *telum imbelle sine ictu.* Enfin, *juvat ire, desertosque videre locos* (1). Et de pouvoir dire : *Hic sævus tendebat Achilles.*

Je croyois, en partant de Rhétée, en traversant le pays de Dardanus, revoir l'antique Troye dans tout ce qui m'annonçoit une Cité, & embrasser les portes Scées, semblable à Enée, arrivant chez Andromaque, & Hélenus, fils de Priam, à Buthrote, dans le port des Chaoniens :

Procedo, & parvam Trojam, simulataque magnis
Pergama, & arentem Xanthi cognomine rivum
Agnosco, sceæque amplector limina portæ (2).

C'est ici qu'il faut dire avec M. Bailly, ce Philosophe éloquent, digne de parler de Newton, & de le traduire en François, cet Historien du ciel, qui joint aux sciences qu'il possède, & à la plus profonde érudition, les graces du style, la beauté des images, & l'expression du sentiment ; *C'est par* (3) *le souvenir qu'on jouit du*

(1) Virg.

(2) *Id. Æn. L. III, v. 349.*

(3) Lettres sur les Sciences, p. 170. On verra par les dates

paſſé : & qu'il eſt doux de remonter par le ſouvenir contre le torrent de l'âge qui nous emporte (1)!

J'ai revu enfin l'Helleſpont, Lesbos & Abydos, & ce beau Canal qui ſépare l'Aſie de l'Europe. Heureux, heureux celui qui habiteroit paiſiblement ce beau pays, qui y ſeroit comme le Vieillard de Virgile ſur les bords du Galèſe (2), qui le reverroit peuplé, cultivé, floriſſant, tel qu'il le fut jadis. Heureux même celui qui, ſous la protection du Roi, peut y vivre comme ces Prêtres fortunés, qui, maîtres du Capitole,

. . . . . foulent d'un pied tranquile
Le tombeau des Céſars, & la cendre d'Emile (3).
. . . . . *non hic Phrix incola manes*
Hectoreas calcare vetat (4) . . . . . :

Là un Phrygien ne vous dira plus comme à Céſar: arrêtez : vous alliez fouler, ſans le ſavoir, les manes d'Hector.

Je ſuis, &c.

---

que cet article eſt un de ceux que j'ai ajoutés en revoyant & retouchant mes Lettres.

(1) Voyez encore l'état actuel de la Troade de M. Wood, ſavant Voyageur Anglois, p. 270.

(2) Fleuve de la Calabre.

Regum æquabat opes animis. . . . . .
Primus vere roſam, atque autumno carpere poma.
Georg. L. IV, v. 125.

(3) Volt.

(4) *Luc. Ph.*

JOURNAL
D'UN VOYAGE
DE CONSTANTINOPLE
A SOPHIE.

Et hæc olim meminiſſe juvabit.
Virg. Æneid.

A M. BOURLAT DE MONTREDON.

A Marſeille, ce 10 Septembre 1766.

J'AI retrouvé, mon cher & ancien Ami, le Journal que vous me demandez de mon Voyage de Conſtantinople à Sophie,

& je vous l'envoie. Vous vous rappelez que je vous l'avois adreſſé, ainſi qu'à notre ami M. de Peyſſonel; je vous prie de vous ſouvenir encore que j'étois jeune quand je le fis, *& que je ſerai toute ma vie, &c.*

JOURNAL.

A Messieurs B. D. M. & D. P.

LETTRE PREMIERE.

A Ponte-Picolo, le 28 Avril 1744.

Je ferai exact, mes chers Amis, autant qu'un Voyageur peut l'être. Je vous ai promis le Journal de notre route; je le commence aujourd'hui: notre première journée en vaut la peine. J'écris avant de me coucher; je ne dormirai vraisemblablement pas beaucoup: mon lit est si dur, les Puces Turques sont si mauvaises, mes voisins font tant de bruit; enfin je suis si réveillé, que voilà bien des raisons pour ne pas dormir.

Peu de temps après vous avoir quittés à *Joup*, nous sommes montés à cheval avec M. le Baron Zaï (1). Le jour étoit beau; mais j'ai été encore plus enchanté de la beauté de la cam-

(1) Gentilhomme Hongrois, qui avoit suivi en Turquie le Prince Ragotsky.

pagne. Tous les arbres ſont verds, & les prairies émaillées de fleurs. Ce qu'on voit de Conſtantinople en s'éloignant, eſt ſi agréable, & offre un aſpect ſi riant, qu'on ne peut le quitter qu'avec regret.

Nous avons vu, à *Daout-Pacha*, toute la nation Hollandoiſe qui venoit à petits pas; nous avons dévancé cette foule. L'humeur taciturne m'avoit ſaiſi; je n'étois pas à mon aiſe en compagnie. Rigo me faiſoit des contes du bon vieux temps, très-ſatisfait de l'attention avec laquelle je paroiſſois l'écouter. Il m'a fait malheureuſement des queſtions, auxquelles j'ai répondu ſi mal, ſi peu conſéquemment, qu'il a vu que j'étois occupé d'autre choſe. Si ceci dure, je ſerai un mauvais compagnon de voyage. Je ſuis tout à Conſtantinople; gardez donc mon cœur, tout flétri qu'il eſt, & laiſſez-moi le reſte, je veux dire, la bonne humeur que j'ai perdue.

Nous ſommes arrivés ici à midi. On ne voit *Ponte-Picolo* que quand on y eſt; le village, qui eſt aſſez grand, eſt au pied d'un côteau, & tout-à-fait ſur le bord de la mer. Le Pont n'a rien de remarquable, il eſt même fort délabré; les Turcs l'appelent *Kuchiuk tchekmégé*, c'eſt-à-dire, le petit tiroir: on n'a pu me dire

pourquoi on lui a donné ce nom ſingulier.

On nous a conduit à un *Kam* ſur le bord de la mer, où on a logé M. l'Ambaſſadeur (1). Il étoit arrivé depuis deux heures avec ſon bateau. Il a eſquivé le cérémonial & l'embarras des adieux; & tandis que la foule l'attendoit au Palais, il s'eſt échappé par la petite porte. Quand on ſe quitte pour long-temps, peut-être même pour toujours, & qu'une longue & douce habitude rend cette ſéparation difficile & dure à ſoutenir, les adieux ſont accablans; il vaut mieux les éviter. J'aimerois bien pourtant ceux d'un Berger que vous connoiſſez:

Phyllida amo ante alias; nam me diſcedere flevit,
Et longum, formoſe, vale, vale, inquit, Iola (2).

On aime ſouvent de pareils adieux, pour le plaiſir de s'en vanter; mais tout le monde n'eſt pas le bel Iolas.

J'ai trouvé nombreuſe aſſemblée dans le Kam, qu'on appele par honneur *le Palais de ſon*

(1) M. Caikoen, Ambaſſadeur de Hollande.

(2) A la ſeule Philis je veux être fidèle:
J'ai vu, quand je quittai ces lieux,
Ses pleurs couler de ſes beaux yeux.
Adieu, bel Iolas, adieu, me diſoit-elle;
Elle a redit vingt fois de ſi tendres adieux.

Excellence. C'eſt une vaſte & puante écurie étayée par de groſſes poutres, ouverte de tous côtés, & qui ne reſſemble pas mal à une place démantelée. Elle ſert pour les chevaux, & au milieu on fait la cuiſine; à côté de la porte, eſt une longue & vieille échelle, qui ſert d'eſcalier pour monter aux appartemens de M. l'Ambaſſadeur. M. Calkoen, malgré ſon chagrin, n'a pu s'empêcher de rire, en me voyant, de l'admiration avec laquelle je regardois ſon nouveau Palais, & il a eu la bonté de me prévenir que nous ſerions ſouvent plus mal logés. Ce n'eſt qu'au dîner que je ne me ſuis pas apperçu du changement : il y a eu deux grandes tables très-bien ſervies; & ſi cette chère peut durer, cela dédommage beaucoup. J'ai aſſez bien dîné pour un homme occupé de tant de regrets; & j'ai remarqué que, quoique toute la troupe des adieux & des voyageurs eût l'air triſte, on n'en tomboit pas moins vigoureuſement ſur les bons morceaux.

On m'avoit parlé d'une grotte fort curieuſe à voir, & j'avois grande envie d'y aller; mais il y a loin, & le temps preſſoit. Son Excellence, à qui je fis part de ma curioſité, me fit donner ſon grand bateau, des flambeaux, &

tout ce dont je pouvois avoir beſoin. Tous les curieux m'ont ſuivi ; &, quoique tard, nous ſommes partis avec bonne proviſion de bière. Les eaux douces forment une baie aſſez large, qu'il faut traverſer ; mais quel a été notre embarras, quand nous nous ſommes trouvés au bout ! Il a fallu pouſſer le bateau à travers des roſeaux ; &, quoique nous euſſions pris un Pilote, nous n'en ſavions pas plus où aborder. Après avoir fait un pont le mieux que nous avons pu, nous ſommes deſcendus ; mais nouvel embarras, nous enfoncions dans la boue : enfin, à force de barboter, nous avons trouvé la terre ferme, & nous marchions avec une ardeur qui nous promettoit des merveilles.

Après avoir paſſé le Phlégéton & le Cocyte, nous avons trouvé un vallon très-agrèable : c'étoit l'Eliſée. On voit à l'entrée un petit village, & ce vallon m'a beaucoup plu. Des fleurs tant & plus : notre herboriſte a trouvé beaucoup de cette plante appelée *Satyrion*, dont la racine eſt fort ſingulière. Après avoir marché une bonne demi-heure, comme gens que la curioſité talonne, nous ſommes arrivés, bien eſſoufflés, au pied de la montagne, & nous avons grimpé juſqu'à l'ouverture de la grotte.

Nous y ſommes entrés en tâtonnant; mais en avançant, à la lueur de nos flambeaux, la grotte s'eſt élargie, & nous avons trouvé la forme d'un autel taillé dans le roc. Au-deſſous eſt une autre grotte, que nous aurions voulu viſiter, mais la nuit approchoit; le Maître-d'hôtel crioit à pleine tête qu'il falloit partir ou coucher là. Un de nos bateliers Turcs m'aſſuroit que ce ſouterrain alloit juſques à Sainte Sophie. C'eſt véritablement une tradition du pays; mais ſi le vallon eſt charmant, la grotte n'eſt bonne que pour les Bergers qui s'y retirent.

Cependant nous avons penſé payer cher notre curioſité. Après avoir regagné, avec beaucoup de peine, notre bateau, nous avons mis à la voile pour arriver plutôt. Il s'eſt élevé un vent affreux, & dans l'obſcurité nous craignions d'aller nous briſer contre le pont, parce qu'il faut paſſer ſous les arches. La frayeur avoit ſaiſi nos compagnons; pour moi, enveloppé dans mon manteau, je ne diſois mot, mais je n'étois pas plus à mon aiſe. Enfin nous ſommes heureuſement arrivés; on nous attendoit avec un peu d'inquiétude. Me voici à préſent couché dans un vilain trou, avec Muſtapha, mon Janiſſaire, qui ronfle à mes côtés, ſans dire *gare;* je lui

envie bien ce ſommeil, & je l'attends avec autant d'impatience que le jour.

LETTRE II.

A Ponte-Grande, à 9 heures du ſoir, le 29 Avril.

Me voilà en train d'écrire; je viens de faire une expédition, & je continue. Dieu veuille que le Journaliſte ne ſe laſſe point. J'ai fait aujourd'hui tout le chemin à cheval; il n'eſt pas long, à dire vrai, mais un carroſſe tente bien un Voyageur comme moi. Beau jour, belle campagne. Nous avons déjeûné à mi-chemin, dans un petit bois qu'on trouve à gauche: il y avoit anciennement un Serrail du Grand-Seigneur; mais ce Serrail, que le temps a fait tomber en ruine & abandonner, eſt devenu la retraite des voleurs, qui y attendent les paſſans. M. *Carajac*, notre premier Drogman, nous a raconté preſque tous les aſſaſſinats qui s'y ſont faits. Pour moi, j'ai parcouru ce bois, dont j'ai été très-content: j'y ai trouvé de ces grands arbres touffus,

Qui umbram hoſpitalem conſociare amant.

Après le déjeûner, je me ſuis écarté; j'ai dé-

couvert un tapis de gazon au bord d'un ruiſſeau, endroit ſolitaire & charmant; j'ai eu le temps d'y lire & d'y rêver: jugez, mes chers Amis, avec quel plaiſir, avec combien de regrets!

Nous n'avons fait que trois lieues pour arriver ici. La vue de *Ponte-Grande*, de deux villages, dont l'un eſt à chaque bout de ce grand Pont, du baſſin des eaux douces, de la mer & des côteaux voiſins; tout ce ſpectacle eſt délicieux.

Ce ſont pluſieurs petits ponts, joints les uns aux autres, & aſſez bien conſtruits, qui font ce long & grand Pont, qu'on appele *Buyuk chekmégé*, ou le grand tiroir. Il y a dans ce village, un Kam Royal, couvert de plomb & fort vaſte: on y donne à manger *gratis* aux voyageurs; les ragoûts ne ſont pas fort appétiſſans, mais la faim les aſſaiſonne. C'eſt un bâtiment fort grand, fait comme une véritable écurie, autour duquel règne une banquette aſſez haute, ſur laquelle on étend des nattes pour ſe coucher; les chevaux ſont placés aux pieds des voyageurs. Je me figure déja que je ne ſerai pas fort à mon aiſe dans un pareil logement à mon retour; mais il faut ſe faire à tout.

Je commence à me reconnoître avec nos compagnons de voyage ; ils ſont tous très-honnêtes, & on me careſſe comme l'enfant gâté de la troupe. Notre Excellent Ambaſſadeur s'eſt déridé aujourd'hui. Nous avons bu à table aux ſantés intéreſſantes de *Péra*, un peu triſtement à la vérité ; mais je crois qu'à force de boire, nous parviendrons à rire à la fin. Après les profuſions de vin, il y a eu des effuſions de cœur ; tout cela me regardoit auſſi : on n'eſt jamais ſi à ſon aiſe, que quand on n'eſt pas obligé de ſe contraindre.

Nous avons dit, répété, commenté & médité ces vers de Zaïre :

Je voudrois des Chrétiens voir l'heureuſe Contrée,
Quitter ce lieu funeſte à mon ame égarée ;
Mais mon cœur auſſi-tôt, prêt à me démentir,
Fait en ſecret des vœux pour n'en jamais ſortir.

L'application n'eſt-elle pas bien juſte ? M. Calkoen, qui, par trente ans de réſidence, avoit acquis droit de Bourgeoiſie à Conſtantinople, le regrette, à ce que je crois, plus qu'il n'a regretté ſa patrie. Si vous recevez tous les ſoupirs que nous vous envoyons, vous devez nous regretter auſſi & nous plaindre à chaque inſtant.

pertoire d'érudition, & ſa Philoſophie eſt admirable. Je crois déja qu'elle me menera loin, & au-delà d'Andrinople ; ajoûtez-y une légère impulſion de curioſité, & je paſſe le mont *Hæmus*.

Nous avons déjeûné auprès d'une belle fontaine, & à un village ſitué ſur le bord de la mer, qu'on nomme *Combourgas*. Je l'ai viſité ; j'y ai vu les ruines d'une vieille Egliſe Grecque, & des femmes tant & plus ; elles ſortoient de tous côtés, par pelotons, pour nous voir. La faim fait, dit-on, ſortir le loup hors du bois ; la curioſité fait ſortir les femmes. Celles-ci ne ſont pas jolies ; mais elles nous ont donné des fleurs & du *Caïmac* : ce ſont les préſens de la ſaiſon.

Nous avons ſuivi le bord de la mer, toujours ſur le ſable, juſqu'à Pivados. C'eſt un autre village un peu eſcarpé, où l'on conſtruit beaucoup de bateaux & de ſaïques. Là nous avons dit adieu à Neptune, & nous ſommes arrivés ici avec la pluie.

Sélivrée, appelée autrefois *Selimbria*, eſt une petite ville fort peuplée, bâtie ſur le bord de la mer, & ſur une hauteur où il y avoit autrefois une citadelle, dont il reſte peu de choſe. J'y ai vu l'Egliſe Grecque, qui eſt ancienne & aſſez

assez bien bâtie. Il y a quelques belles maisons ; cependant nous sommes fort mal logés dans des Kams qui par-tout ailleurs seroient inhabitables.

Voici une aventure de ce matin, qui vous divertira plus que moi. J'ai voulu, par fantaisie, me servir d'un Barbier Turc ; je me suis fait conduire par mon Janissaire à une boutique. On m'a bien regardé de la tête aux pieds, après quoi le maître m'a fait asseoir sur une pierre. Après avoir été lavé & frotté pendant un quart-d'heure, j'ai senti, non le rasoir, mais un couteau qui m'écorchoit. Ce maudit Turc me tordoit le cou ; il mettoit ma tête sur son genou, & il n'y avoit pas à reculer. Au reste, j'ai eu beau dire, jamais le Barbier, bon Musulman, n'a voulu, par scrupule, me raser la moustache.

LETTRE V.

Vendredi, premier de Mai.

Le chemin a été court, & pourtant ennuyeux. J'avois grande envie de quitter Sélivrée ; j'y étois fort mal couché dans un vilain trou, où les

rats, pendant la nuit, mangeoient ma chandelle. Ils ont heureuſement reſpecté mon Horace, qui étoit à côté de moi. Je commence, quoique mal à mon aiſe, à bien dormir.

Les plaines ont commencé : elles ſont à perte de vue, & j'en ſuis déja fort ennuyé. Nous voici à *Kéniclé :* c'eſt un très-méchant village, & notre *Konak* ne vaut pas mieux que celui de Sélivrée. On appelle *Konak* l'endroit où l'on doit coucher. Chacun, en arrivant, s'empreſſe de demander ſi le Konak eſt bon ; & quand il eſt mauvais, on s'en prend au Chiaoux & à l'Aga. J'ai fait aujourd'hui connoiſſance avec notre Viſir Aga, chargé de la conduite de M. l'Ambaſſadeur. Il paroît aſſez délié, & n'eſt pas novice : ces ſortes de commiſſions ſont fort bonnes. Ces Agas font bien valoir les ordres du Sultan ; ils mettent tout à contribution, & gagnent beaucoup. Les villes & villages par où nous paſſons, ſont obligés de fournir le logement & toutes les proviſions néceſſaires. L'Aga, qui nous devance, ſe ſaiſit des maiſons qu'il trouve à ſon gré, & déloge le maître. Ceux qui ne veulent pas quitter leur maiſon, compoſent avec lui pour une certaine ſomme ; & c'eſt ce qui fait que nous ſommes ſouvent mal

logés, au profit du Viſir Aga. Adieu, je vais dîner, & demain, à *Tchiorlou*; vous ſaurez le reſte.

LETTRE VI.

A Tchiorlou, Samedi matin, 2 Mai.

Si les jours étoient beaux, on pourroit ſe conſoler des mauvaiſes nuits; ou ſi l'on paſſoit une bonne nuit, un mauvais jour ſeroit plus ſupportable. Devinez où j'ai couché hier au ſoir; je vous le donne en dix. Dans un Kiosk? Non. Dans le Kam? Non. Dans une écurie? Dix fois non. Dans un miſérable grenier, ſur un grand tas de foin. On m'avoit donné une chambre ayant vingt fenêtres tout ouvertes. Le vent étoit fort & très-froid. J'ai cherché un autre gîte, & je n'ai pu trouver que ce mauvais grenier tout à jour, où après avoir beaucoup travaillé, avec mon compagnon, à boucher un grand trou avec la porte qui étoit par terre, nous nous ſommes mis à l'abri tant bien que mal. Notre pauvre Révérend, qui cherchoit auſſi où coucher, eſt venu, ſans lumière, dans notre grenier, & il eſt tombé dans une trappe qui étoit

à l'entrée. Nous l'en avons tiré avec beaucoup de peine, non ſans rire de l'attitude tout-à-fait plaiſante dans laquelle nous l'avons trouvé.

J'ai quitté, avec grand plaiſir, cet affreux village. J'y ai pourtant fumé avec les Turcs, pour hurler, comme on dit, avec les loups. J'étois un peu accablé : mais après m'être promené pour me diſſiper, je me ſuis aſſis à l'entrée du Kam ; on m'a donné une natte, & me voilà au milieu de nos Janiſſaires. Ils m'ont invité à fumer avec eux. Je crois qu'en effet la pipe amuſe, & fait penſer : on laiſſe aller mélancoliquement ſes réflexions avec cette fumée que je n'ai pas le don de ſavourer auſſi-bien que ces gens-ci.

Ah ! mon cher, ma joie eſt extrême,
On m'apporte maints gros paquets.
J'ouvre d'abord le tien : oui, c'eſt toi, c'eſt toi-même.
Tes détails ſont trop courts ; mais quels charmans portraits !
Ils me rendent préſens tous les objets que j'aime.

Il faut te le redire en proſe : j'ai lu & relu la Lettre de l'un & le joli Compliment de l'autre. Que l'exemple du Journaliſte vous engage à continuer ; je continue auſſi. Ne parlons plus de pipes. Nous voici à Tchiorlou : nous ſommes

arrivés avec la pluie, & en vérité il fait bien froid; auſſi avons-nous des cheminées & grand feu. Pour le coup nous ſommes dans une grande & belle maiſon, dans un *Palazzo*. Le maître eſt un Renégat Italien, qui gagne beaucoup à acheter & à vendre des moutons. Il a un certain air apoſtat qui ne me plaît point du tout. Je voudrois à préſent qu'on vînt me voir; j'ai une chambre qui a trente-deux fenêtres, un grand & magnifique ſopha, de belles nattes, &, qui plus eſt, de jolies petites eſclaves, qui ſe montrent & fuient, comme Galatée, de la meilleure grace du monde. Je n'ai plus envie de déloger. J'étois hier ſur le fumier de Job; je ſuis aujourd'hui ſur le ſopha de la Volupté. Ainſi va le monde, & vont les voyageurs. Avec cette moralité, je vous laiſſe.

LETTRE VII.

A Careſteran, Dimanche au ſoir, 3 Mai.

NOUS avons pris congé de Tchiorlou; c'eſt un gros bourg preſque tout peuplé de Janiſſaires. Nous en ſommes partis ce matin avec la pluie, & j'avois froid dans le carroſſe. J'aime bien

ſon Excellence Hollandoiſe ; ſa morale eſt charmante. Nous avons beaucoup raiſonné ſur le Gouvernement Turc, ſur le Monarchique & le Républicain. Il m'a parlé des devoirs d'un Ambaſſadeur, & Vicquefort ou Pecquet n'a rien dit de mieux. On ſera content à Paris de cet Ambaſſadeur ; il voudroit bien m'y mener, & j'irois avec lui au bout du monde.

Nous avons déjeûné à mi-chemin, près d'un pont, & avec un vent toujours froid. On ne trouve pas un arbre dans tout ce pays. On m'avoit menacé d'une éternité de plaines, & nous y voici : tout ennuie, dès qu'on n'en voit pas la fin.

Le vilain endroit que *Careſteran*, & l'affreux village ! Nous avons pourtant, dans notre cabane, fait une partie de quadrille ; & j'ai trouvé ce matin un arbre, ſous lequel je me ſuis entretenu quelques momens avec Horace. Que je l'aime d'avoir dit :

Pone me pigris ubi nulla campis
Arbor æſtivâ recreatur aurâ ;
Dulce ridentem Lalagen amabo,
Dulce loquentem (1) !

(1) Mettez-moi dans ces triſtes plaines,
Séjour des brouillards, des frimats,
Séjour où l'on ne connoît pas

Je vous charge du commentaire de cette ſtrophe : adieu. Mon domeſtique prend la liberté de me repréſenter qu'on n'écrit pas tant en voyage, & qu'il veut ſe coucher. Bon ſoir.

LETTRE VIII.

A Bourgas, Lundi au ſoir, 3 Mai.

NOUS voici à Bourgas, où nous avons fait une entrée en forme, tous à cheval, l'*Elchy* (1) à la tête, & nous, marchant deux à deux. Enfin nous avons vu des bleds, & une charrue traînée par douze bœufs. La terre, aux approches de ce bourg, a perdu cette inſipide nudité dont nous étions déja bien las : voici des côteaux, des vignes, des prés. L'aſpect de ce bourg eſt très-agréable : j'y ai déja parcouru

Des Zéphirs les douces haleines;
Ou bien dans ces déſerts affreux
Que Phébus brûle de ſes feux,
Mon cœur ſera toujours le même.
Par-tout un ſouvenir flatteur
Des plus charmans propos, d'un ſourire enchanteur,
M'offrira Lalagé que j'aime.

(1) L'Ambaſſadeur, mot Turc.

une belle Moſquée fort bien bâtie, avec beaucoup de colonnes de marbre, un bain, & un Kam aſſez beau. Un bon vieux Turc, chez lequel eſt notre Konak, nous a fait un très-bon accueil. Il a reconnu ſon Excellence, qu'il héberge pour la troiſième fois. La première fois, les gens de M. l'Ambaſſadeur mirent le feu à ſa maiſon; ce que le bon homme voyoit tranquillement, en priant ſeulement M. l'Ambaſſadeur de ſonger à ſes équipages. Ce bon Muſulman m'a embraſſé, parce que j'ai lu, ſur une muraille de ſa maiſon, une Sentence de l'Alcoran, que les Turcs répètent ſouvent. Il a été ſi content de moi, qu'il a prié de tout ſon cœur Mahomet de me convertir.

Enfin notre Baron va nous quitter, & en ſa faveur, nous paſſons ici toute la journée de demain. M. Carajat lui perſuada hier de prendre une pilulle d'Opium, dont il fut étourdi. Ce Médecin y eſt tellement accoutumé, qu'il en prend une pilulle chaque jour par plaiſir; il en fait un éloge admirable. « L'Opium, dit-il, eſt le » véritable or potable. C'eſt un remède excel- » lent pour les maux de l'eſprit, qu'il diſſipe » tous. Il guérit de l'amour, en nous donnant » du dégoût pour les objets qui l'inſpirent; il

» nous jette dans une douce rêverie ; ſes va-
» peurs ſe diſſipent peu-à-peu, & à cette lan-
» gueur ſuccède une gaieté qui nous met dans
» la ſituation du monde la plus agréable. On rit,
» on chante, on eſt tranſporté, on ſe ſent tout
» autre, on babille, on a de l'eſprit, des ſail-
» lies ; enfin en doublant la doſe, le délire vient,
» & l'on extravague ». Voilà l'Opium. M. Carajat éprouve tout cela ; effectivement je l'obſerve, & je trouve qu'il dit vrai. C'eſt un homme ſingulier & charmant, d'une humeur douce, ordinairement ſérieux, mais enjoué quand il veut l'être, ou quand l'Opium travaille : il a beaucoup voyagé, il eſt ſavant, & bon Médecin. Sa femme & lui firent un jour un vœu de chaſteté pour ſept ans, & ils l'obſervèrent ; autre effet de l'Opium. Il me conſeille d'en prendre, quand je voudrai faire des vers. Je ſuis preſque tenté de l'eſſayer, pour voir ſi les *Vers à l'Opium* valent mieux que les autres. Ce que je trouve d'admirable en lui, c'eſt qu'il obſerve tout, & qu'il raiſonne aſſez pertinemment ſur tout. Il eſt un peu minutieux pour les détails. Il a ſon fils avec lui, & il l'envoie en Hollande, avec M. l'Ambaſſadeur. C'eſt un jeune homme qui n'a encore rien vu, qui ſort des mains des

eſclaves, un véritable enfant gâté, & auſſi neuf qu'on peut l'être.

LETTRE IX.

A Bourgas, Mardi matin, 6 Mai.

QU'ON dort bien dans une armoire, après avoir couché ſur la paille & ſur la terre ! J'avois fait mettre mon matelas dans un de ces grands *doulaps* que vous connoiſſez : j'y ai dormi cette nuit comme une marmotte. Juſqu'à préſent je ſuis preſque le plus fort de nos compagnons de voyage : notre Excellence eſt malade d'une indigeſtion ; M. Scaki a la colique ; notre Révérend a la gravelle ; notre Viſir Aga eſt attaqué, de la tête aux pieds, du mal Turc, Napolitain, François, Américain, &c. appelez-le comme vous voudrez.

Il fait froid & le mois de Mai n'eſt pas reconnoiſſable. Nous faiſons la carte de notre route. Nous avons bouſſole, compas, demi-cercle, tout l'appareil Mathématique ; & pour délaſſement, dans le carroſſe, Télémaque & la Bruyère. Voilà comme nous voyageons ; chacun met quelque choſe du ſien. Pour moi, je m'en tiens à mon Journal.

Nous trouvons par-tout des Cicognes, & j'aime à les voir. Les Turcs ont une eſpèce de dévotion pour ces oiſeaux, parce qu'ils ſont, dit-on, bienfaiſans : malheur à celui qui en tueroit une. Son Excellence les appele *des animaux républicains.*

LETTRE X.

A Baba, Mercredi, 7 Mai.

VOICI enfin un des plus beaux jours qu'on puiſſe voir. Nous avons dit adieu à notre Baron, & nous voilà bien attriſtés par ſon abſence. Il ne falloit pas moins que la vue de *Baba* pour nous égayer : elle eſt charmante, &, pour le coup, les plaines ont ceſſé. Nous avons déjeûné dans le vallon de Tempé. La Moſquée du lieu eſt aſſez jolie ; elle a une belle fontaine, & la vue en eſt agréable. Elle eſt ſituée préciſément au milieu du bourg, dont toutes les maiſons ont des jardins. On entre par un pont aſſez bien bâti ; à côté, à main droite, on voit une vieille Chapelle de Chrétiens, où eſt enterré un Saint Turc. J'y ai fait, en arrivant, une ſtation. Ce bon Saint, qui donne ſon

nom à l'endroit, eſt fameux; on vient de fort loin pour lui brûler des chandelles & lui faire des offrandes. Il ne ſe donne pourtant pas la peine de faire des miracles, car le Derviche qui le garde m'a avoué très-naturellement qu'il n'en avoit vu aucun. Ce bon Derviche m'a frappé; c'eſt un beau vieillard habillé de blanc, avec une barbe reſpectable, qui eſt fort poli. On nous a montré, pour toutes reliques, la lance, le carquois, les flèches & le *tamhoura* (1) du Saint, dépôt qu'on garde très-ſoigneuſement. Voilà tout ce qu'il y a de plus curieux.

Nous avons rencontré aujourd'hui un Seigneur de Boſnie, qui voyageoit avec une grande ſuite; c'étoit bien la troupe la plus leſte qu'il ſoit poſſible de voir.

Je vais dîner; demain nous *journaliſerons* encore à Hapſa, & puis nous verrons la terre promiſe d'Andrinople. *Ichalla.*

(1) Inſtrument de muſique à cordes.

LETTRE XI.

A Hapſa, Jeudi, 8 Mai.

Je n'ai pas eu moins de plaiſir à découvrir Hapſa que Baba ; la ſituation eſt la même. Au milieu du bourg, eſt une jolie Moſquée : il y a de plus un Kam magnifique & fort vaſte, avec une grande & belle cour. Nous ſommes aſſez bien logés chez le *Moutevely*, qui eſt un bon homme, & qui m'a déja régalé d'un excellent *iougourt* (1). J'ai trouvé encore ici un ruiſſeau, & ſur le bord de ce ruiſſeau, les filles du pays qui lavoient leur linge, non pas, comme les autres, avec les mains ; mais, ce qui eſt plus rare & plus joli, avec les pieds, en cadence, en danſant & chantant des chanſons Grecques, qui ſe répètent en chœur. Ainſi toujours lavant qui danſoit, la leſſive alloit ſon train. M. Carajat, qui étoit avec moi, m'a dit qu'il a vu ſouvent de ces Lavandieres en allant en Valachie.

(1) Lait aigre & caillé.

LETTRE XII.

A Andrinople, Vendredi, 9 Mai.

NOUS y voici donc ; & quoique M. l'Ambaſſadeur ſoit preſſé de continuer ſa route, nous reſterons ici plus d'un jour. Il y a tant de choſes à voir ! & ſi le détail ſatisfait autant que l'enſemble, tout mérite d'être vu. Nous ſommes partis ce matin fort gaiement ; je n'aurois pas ceſſé de galoper, ſi on avoit voulu me ſuivre. Après avoir fait trois lieues, nous avons trouvé un ruiſſeau & un tapis de verdure ; la table miſe, & le vin au frais, nous avons déjeûné fort vîte ; enſuite j'ai couru juſqu'à ce qu'on m'ait montré Andrinople, qu'on voit de fort loin. Comme je devançois tous les autres, j'ai apperçu le premier une groſſe troupe qui nous attendoit à *Solacheſmé :* c'eſt un Kiosk avec une fontaine à une demi-lieue de la ville. Tous les protégés de Hollande étoient là ; le Conſul d'Angleterre étoit à la tête de ſa Nation, repréſentée par ſon fils ; il n'y avoit qu'un ſeul François, venu pour me recevoir & pour m'offrir la maiſon de M. *Roux*. Notre Viſir Aga avoit un gros cortège. Après

un peu de repos, nous nous ſommes mis en marche. J'étois à côté de notre Aga, qui me faiſoit remarquer toutes les beautés du pays, ſur-tout les Minarets de la fameuſe Moſquée. Quoiqu'il y en ait quatre, on n'en voit jamais que deux. J'étois enchanté des dehors, ſur-tout des jardins & de la campagne, qui eſt extrêmement agréable. Nous avons fait, je crois, le tour de la ville, & nous ſommes enfin arrivés fort tard à un grand Palais qui nous eſt deſtiné. C'eſt le même où logent tous les Ambaſſadeurs, & où logea M. de Villeneuve. Ce grand édifice eſt fort délabré, mais la ſituation en eſt admirable. Il y a des Kiosks tant & plus; on découvre toute la campagne, & les trois rivières nommées *la Tounja*, *l'Arda* & *la Maritza*; le vieux Serrail eſt bâti ſur le confluent. Nous voyons tout cela de nos appartemens, & nous avons même un vaſte & beau jardin. On m'a donné auſſi une belle & grande chambre; mais j'ai préféré d'être chez M. Roux, qui eſt le meilleur hôte du monde, & fort amuſant par ſes naïvetés.

LETTRE XIII.

Samedi au ſoir, 10 Mai.

POUR le coup je ſuis bien fatigué de mes courſes. Nous avons été voir la belle Moſquée du Sultan Sélim : c'eſt, ſans contredit, ce qu'on peut voir de plus beau dans ce genre. J'en ai été très-content ; & quoi qu'on m'eût dit, je ne me figurois rien d'approchant, ni de ſi bon goût. Je n'ai pas aujourd'hui le temps d'entrer dans aucun détail ; ce ſera peut-être à mon retour. Je ſuis monté dans la première galerie d'un Minaret, & je ne voudrois pas y remonter par cet eſcalier tournant ; les degrés ſont fort hauts, & j'en ai compté 150 : auſſi mes genoux & mes jambes s'en reſſentent un peu. Cependant la vue en vaut la peine ; elle eſt admirable, & je ne voulois plus deſcendre. On voit toute la ville, quantité de villages répandus autour, la plus belle campagne, avec les trois rivières qui ſerpentent, & la vue s'étend fort loin. J'ai vu auſſi le *Bazar* (1) : c'eſt un grand bâtiment fort long, bien bâti & bien percé. Me voilà décidé

(1) Marché.

pour

pour Andrinople. Cette ville a l'air d'une capitale ; les rues ſont larges ; point de montées ni de deſcentes comme à Conſtantinople. Andrinople eſt une ville ancienne. « Oreſte, qui étoit con-« temporain d'Abraham, la fonda du temps de » la guerre des Titans, après Jéſus-Chriſt ». Voilà ce que m'en a dit M. Roux ; admirez cette érudition. Je vous en rapporterai bien d'autres traits auſſi curieux & de cette force. Je ne vous dis pas encore tout ce que j'ai fait aujourd'hui ; le ſommeil m'accable. A demain.

LETTRE XIV.

Dimanche, 11 Mai.

NOUS devions partir aujourd'hui ; mais toutes les puiſſances du pays s'y ſont oppoſées. Elles veulent jouir plus long-temps de ſon Excellence, qui ne les voit point ; elles y trouvent leur compte. C'eſt un compliment Turc auquel il faut pourtant ſe rendre, en le prenant pour ce qu'il vaut. J'ai été à l'Egliſe ; j'y ai vu le prie-Dieu de M. le Conſul de France, qui vend actuellement ſes marchandiſes à la Foire de *Sélimna*. Mettez bien enſemble & décemment,

ſi vous pouvez, le prie-Dieu, la Foire, la Marchandiſe & le Conſulat.

LETTRE XV.

Lundi au ſoir, 12 Mai.

NOUS ne pouvons plus quitter Andrinople. Si j'étois ſeul, je ne l'attribuerois pas aux enchantemens de quelque vieille Thracienne (1), mais aux charmes de ma jeune Hoteſſe, qui eſt aimable & fort naïve. Je me trouve un ignorant auprès d'elle ; car elle m'apprend le jeu du *Mangala* (2), que je ne ſais pas encore. M. Roux eſt toujours inimitable : c'eſt le meilleur cœur du monde ; il vaut la peine d'être connu. Nous étions prêts ce matin, & tout le bagage étoit parti. On m'a fait voir l'aurore pour me faire monter à cheval ; mais les chevaux nous ont manqué. M. l'Ambaſſadeur a beau ſe fâcher, il ne partira que demain. J'ai vu aujourd'hui les jardins d'Andrinople, c'eſt le pays des roſes : j'ai cru voir d'un coup-d'œil toutes celles du

(1) Ou *Theſſalienne.*

(2) Il ſe joue avec des coquillages.

Printems. Hier toute la nation Françoiſe, qui n'eſt pas nombreuſe, dîna chez M. l'Ambaſſadeur. Les Demoiſelles de M. Roux étoient de la partie ; & dans un pays tel que celui-ci, c'étoit du fruit nouveau pour nous. Nous avions encore M. Amirat, Conſul Anglois, qui me paroît de fort bonne ſociété. Je ne vous parle pas des Moines : il n'y en a que deux ici, qui en valent quatre, & je ſuis très-content de n'en avoir vu qu'un. Je vous laiſſe auſſi, pour dormir.

LETTRE XVI.

A Muſtapha Pacha Keupri, Mardi au ſoir, 13 Mai.

NOUS ſommes partis ce matin tout de bon d'Andrinople. Comme je m'étois accoutumé à ces délais de chaque jour, j'ai été pareſſeux de me lever ; & puis le déjeûner, l'adieu & les embraſſades de mon Hôte ne finiſſoient plus. Auſſi j'ai bien trotté par la ville, pour courir après nos gens, que j'ai rattrapés dans la plaine. J'avois pour guide le fils de M. Roux, que M. l'Ambaſſadeur m'a permis d'emmener avec moi, pour me ſervir de compagnon au retour. Je n'en ſerai pas fâché, car je ſerai bien ſeul

en revenant : & quel ennui de revenir ſur ſes pas !

Nous avons fait aujourd'hui ſix lieues dans la plaine, ayant la rivière à gauche. A mi-chemin on s'eſt arrêté ſur les ruines d'un village que les Turcs ont détruit. C'eſt leur coutume quand ils vont à la guerre : ils ſont le dégât dans leur propre pays. La vue de ces ruines m'a tellement touché, que j'en ai crayonné ſur les lieux une légère eſquiſſe.

Après notre déjeûner, j'ai repris ma place dans le caroſſe de M. l'Ambaſſadeur. Il m'a raconté l'hiſtoire du fameux Pacha de Bagdad qui tint tête à Schah Thamas, &, qui plus eſt, au Grand-Seigneur. Jamais ſa Hauteſſe abſolue ne put lui ôter ſon Gouvernement, où il s'étoit établi en Souverain.

Nous ſommes ici fort mal logés. Je regrette le lit & la chambre de M. Roux. Une nuit eſt bientôt paſſée ; mais les mêmes nuits reviennent un peu trop ſouvent. Le village eſt très-déſagréable : il prend ſon nom d'un aſſez beau pont que Muſtapha Pacha fit bâtir. On raconte même que le Sultan Bajazet voulut acheter ce pont, pour avoir le mérite de cette bonne œuvre. Vous ſavez que parmi les Turcs faire du bien

au public, c'eſt travailler pour la vie éternelle : ils en eſpèrent la récompenſe après leur mort. Ce n'eſt pas-là ce que je blâmerois dans la Religion de Mahomet. Muſtapha Pacha ne voulut pas vendre un ouvrage fait pour ſon ſalut, dont le Sultan vouloit profiter. Auſſi Bajazet, piqué de ſon refus, pouſſa-t-il ſon cheval dans la rivière, & la paſſa à la nage. Il n'y eut que ſon Ecuyer qui oſa le ſuivre.

Nous nous ſommes promenés juſqu'à la nuit ſur ce pont avec M. l'Ambaſſadeur. Que notre converſation a été intéreſſante ! Elle rouloit ſur la vraie félicité. Varron a, dit-on, recueilli juſqu'à 288 opinions des Philoſophes ſur le bonheur. M. Calkoen ne les connoît point ſans doute ; mais je m'en tiendrois à la ſienne. Elle ſatisfait l'eſprit & le cœur, & je me ſuis trouvé tout autre après l'avoir entendu. Point d'ambition, beaucoup de goût, faire le bien, remplir ſes devoirs, ne goûter que les plaiſirs honnêtes, en évitant toujours l'excès, n'aimer que pour être aimé, &c. Je ne vous dirai pas tout, de peur de mal répéter ce que j'ai appris ; mais j'ai été ſi bien perſuadé, que je m'eſtimois très-heureux d'entendre Socrate. Cela m'a fait quitter le pont à regret, & à peine ai-je fait attention à la

vue de la rivière & de ſes bords, qui ſont charmans.

LETTRE XVII.

A Hermanly, Mercredi au ſoir, 14 Mai.

J'AI vu aujourd'hui de près cet Hèbre ſi fameux dans les Poètes.

Entre des bords toujours fleuris
Coule ce fleuve ſi célèbre.
Ah! Muſes, ſi vos favoris
Venoient rêver ſur les rives de l'Hèbre;
Si, comme moi, Voltaire arrivoit ſur ces bords,
Il n'iroit plus au ſommet du Parnaſſe;
Sa lyre ici feroit entendre les accords
De ce luth ſi vanté du Chantre de la Thrace (1).
Quel plaiſir, ſous ces ſaules verds,
De ſe livrer aux douces rêveries,
Et d'appeler, ſur ces rives fleuries,
Le Dieu de l'amour ou des vers!

Voilà des vers que la beauté du lieu m'a inſpirés, & vous direz tout comme moi, ſi vous y étiez : *Le beau pays! la belle campagne!* tout cela vu dans le plus beau jour du Printems.

(1) Orphée.

Nous nous ſommes arrêtés auprès d'un pont, & dans un endroit charmant. Le repas ſur le gazon me plaît toujours beaucoup. J'ai été très-content aujourd'hui de notre route & de l'endroit où nous nous ſommes arrêtés. C'eſt un de ces petis coins de la terre qu'Horace auroit préférés à tous les autres. Je me ſuis écarté dans un petit boſquet; & c'eſt-là que j'ai crayonné les vers que vous venez de lire. J'ai cueilli des fleurs; je me ſuis enivré de l'eau d'une fontaine qu'on vante beaucoup. Elle eſt véritablement très-bonne, ſur-tout pour moi qui la préfère au meilleur jus de la treille. M. le Comte d'Uhlefeldt (1) a voulu, dit-on, en porter à Vienne; il en fit remplir toutes ſes bouteilles vuides. Nous nous ſommes contentés d'en boire tout notre ſaoul.

Nous avons paſſé à *Sibitché*. C'eſt un petit village qui n'a rien de remarquable. Il y a ici un fort beau Kam, le plus grand qu'il y ait ſur la route; & c'eſt un fort bel édifice. Je vous ai déja parlé de l'intérieur de ces bâtimens. Ce qui m'a fait ici le plus de plaiſir, ç'a été de voir une Fête champêtre, célébrée par les Bulgares.

(1) Ambaſſadeur extraordinaire de l'Empereur, après la Paix de Belgrade en 1739.

La table étoit miſe ſur le gazon. Les vieillards & les femmes mangeoient ; les filles & les garçons danſoient en branle. Le repas étoit vraiment ruſtique. Du lait, du fromage, des gâteaux, des outres d'où couloit le vin dans des taſſes de bois : voilà les mets qui le compoſoient. On m'a fait boire, & je ſuis entré dans le branle. Jamais Fête ne m'a plus ſatisfait que celle-là. La nouveauté plaît ; mais cette ſimplicité me touche. Nos pères vivoient ſans doute ainſi. Il n'y a que la muſique Bulgare à laquelle je ne m'accoutumerois pas aiſément.

Au ſon d'un air très-ruſtique,
La troupe ſe démenoit ;
A l'ombre d'un chêne antique,
Le branle alloit & venoit ;
Et celui qui le menoit,
Qui par la main me tenoit,
Avec une voix bachique
A mes côtés entonnoit,
Et, malgré moi, m'apprenoit
Sa monotone muſique.

Je puis dire aujourd'hui avoir hurlé avec les loups ; car toutes les filles hurloient en répétant le refrein de la chanſon Bulgare.

LETTRE XVIII.

A Duzoundgiora, Jeudi, 15 Mai.

Il a plu aujourd'hui, & je n'ai preſque rien vu; je n'ai fait que regretter la journée & la belle route d'hier. Ce village-ci me déplaît, & je ſerai fort aiſe d'en ſortir. C'eſt le lieu de la Foire qui s'y tient toutes les années; on y vend beaucoup de marchandiſes, & même des draps de France. Il y a ici un Kam, qui ne vaut pas celui d'Hermanli. Je ne ſuis pas en humeur d'écrire, & tant mieux pour vous; car à force de m'ennuyer, je vous ennuierois auſſi.

LETTRE XIX.

A Caiuly, Vendredi, 16 Mai.

Notre route aujourd'hui a été aſſez amuſante. Nous avons vu trois villages, *Pachakiu*, *Sémiché* & *Courouchefmé*: ce ſont des cabanes répandues çà & là. Nous avons dit adieu aux maiſons, & nous voici logés ſous le chaume:

Et ſous ce chaume, hélas! que l'on ſeroit heureux,

Si toujours aimé de Silvie,
On pouvoit, toujours amoureux,
Avec elle paſſer la vie (1) *!*

Je vous rappele les vers d'un aimable Voyageur que vous aimez beaucoup, & je ſens tout ce qu'il exprimoit.

J'ai vu, dans un de ces villages, un Janiſſaire qui étoit autrefois de la garde de M. de Villeneuve. Il m'a reconnu d'abord; & il étoit ſi aiſe, qu'il n'a pas ceſſé de me le témoigner. Nous voyons, en paſſant dans tous ces endroits, les femmes ſur leur porte, avec du lait & des gâteaux qu'elles offrent aux Voyageurs. Les filles nous jetoient du bled & de l'orge, pour nous ſouhaiter l'abondance, objet de nos vœux. Les leurs ſe bornent au néceſſaire, & ces bonnes gens le trouvent à peu de frais. Si pourtant nous devons meſurer notre bonheur à nos beſoins, qu'on juge entre ces Bulgares & nous. Voilà de ces réflexions de Voyageurs qu'on fait en paſſant.

On m'a donné, en arrivant ici, une cabane pour logement; & j'ai bu, avec plaiſir, tout le lait que ma jeune Hoteſſe m'a offert. Cela

(1) Voyage de Chapelle & de Bachaumont.

vous ſurprend ; je vais bien plus vous étonner. Cette jeune Hoteſſe, qui eſt aſſez jolie, la voilà endormie à mes côtés, auprès d'un Bulgare qui ronfle comme le Baron Zaï. La jeune fille dort auſſi, & ce n'eſt pas l'amour qui veille ; car je ne ſuis occupé que de mon Journal. Je ris pourtant de ma ſituation ; c'eſt la première fois que je vois mari & femme couchés enſemble. Les femmes Bulgares ſont d'une ſageſſe qu'on croiroit à peine, ſi on ne les avoit éprouvées ; & cependant elles ne ſont point ſauvages. On pourroit parvenir à les gagner avec des liqueurs, car elles les aiment beaucoup. Les filles ne portent ni coëffes ni chauſſures : on les diſtingue aiſément par-là. Elles portent ſur le ſein toute ſorte de pieces de monnoie attachées l'une ſur l'autre ; c'eſt leur principal ornement. Une robe de couleur obſcure & d'étoffe fort groſſière, une chemiſe avec une petite broderie de laine, voilà tout leur habillement. Les cabanes ſont de bois, & les murs, en dedans, ſont revétus de plâtre. Il y a une eſpèce de foyer au milieu, avec une chaîne ſuſpendue, à laquelle on attache la marmite à telle hauteur que l'on veut. La plupart de ces cabanes ſont d'ailleurs très-propres, & ont deux chambres. La mienne n'en a

qu'une ; auſſi ſuis-je couché avec toute la famille. Demain mon Hoteſſe, en s'éveillant, ira traire du lait que je boirai. Je n'ai jamais tant vu de troupeaux que ce matin ; les plaines en ſont couvertes. Mais voici une aventure qui n'eſt pas commune : vous ne la devineriez pas, il faut vous la dire.

Devant moi, ce matin, un gros Buffle s'arrête,
Pour mieux me contempler lève ſa lourde tête ;
L'animal peſant & tardif
S'arrête fort ſouvent ; mais ce Buffle Bulgare
Ne me voyoit, je crois, d'un œil très-attentif,
Que comme un objet aſſez rare.

Ç'a été ma penſée au moins, & n'allez pas me déſabuſer : qu'y gagneriez-vous ?

LETTRE XX.

A Papaſly, le 17 Mai.

NOUS ne quittons plus les Bulgares : je ſuis accoutumé à les voir & à vivre avec eux. Nous avons déjeûné à *Jéni Mahullé ;* de-là juſqu'ici j'ai vu le plus beau pays du monde. Devinez à préſent où je ſuis. Sur le bord d'un ruiſſeau avec mes bons compagnons de voyage, Ovide &

Horace. J'ai lu, j'ai rêvé, &, dans ce moment, je crayonne je ne ſais quoi. Cet endroit eſt charmant : il reſſemble parfaitement au Boulingrin de Belgrade. M. l'Ambaſſadeur a été frappé de la reſſemblance, & il a ſoupiré au ſouvenir de *Boſcobello*. Pour moi, je ſuis venu ſoupirer ici. Je me ſuis un peu écarté du village, mais je ne crains rien. Je me ſouviens de ce que me diſoit notre aimable Médecin Anglois, qu'en liſant l'Ode d'Horace,

Integer vitæ ſceleriſque purus, &c.

il s'enfonçoit dans la forêt de Belgrade, ſans rien craindre. Je vous avouerai pourtant que je n'ai pas autant de foi que lui.

Me voici dans un lieu bien ſolitaire, mais ce n'eſt plus un Buffle maſſif qui me regarde : c'eſt une jeune femme qui eſt venue tout vis-à-vis de moi laver ſa chemiſe. Jugez de ſon étonnement, quand elle a vu de l'autre côté du ruiſſeau, qui eſt fort large, une figure comme la mienne, avec un bonnet de velours noir, & un livre à la main. Je l'ai ſaluée le plus poliment que j'ai pu ; & après m'avoir bien examiné, elle a commencé ſa leſſive. Je la détourne pourtant toujours un peu. C'eſt ainſi qu'autrefois Ulyſſe

trouva, dans l'Iſle des Phéaciens, la belle Nauſicaé, fille du Roi Antinoüs, occupée à laver ſon linge avec ſes femmes. Me voilà comme Ulyſſe avec la Princeſſe de Papaſly. Cette comparaiſon eſt bien flatteuſe pour un Moderne qui aime autant les Anciens que moi.

A deux heures après midi.

Je ne me fie plus à l'Ode d'Horace : je n'ai jamais eu autant de peur qu'aujourd'hui. Je revenois tranquilement de ma promenade, quand je me trouve tout-à-coup aſſailli par dix ou douze gros chiens qui vouloient me manger. A peine ai-je eu le temps de me ſauver à toutes jambes près d'une cabane, dont malheureuſement j'ai trouvé la porte fermée. Il m'a fallu reſter à l'entrée, n'ayant pour rempart de chaque côté qu'une haie. Je me défendois de mon mieux avec un petit bâton que j'avois ; mais j'étois inveſti, & les aſſiégeans furieux eſcaladoient déja le rempart. Figurez-vous Charles XII aſſiégé dans ſa maiſon de Bender par les Janiſſaires.

Tel rencoigné dans ma cabane,
Et n'ayant pas, comme Samſon,
Contre ces Philiſtins une mâchoire d'âne,
Mais un court & mince bâton,

Je me défendois comme quatre.
La troupe, en aboyant, me reſſerroit toujours :
J'étois déja las de combattre,
Lorſqu'une femme arrive à mon ſecours.

Le Ciel me l'a envoyée. La bonne femme, armée d'une branche de ſaule, a écarté d'abord les chiens, & m'a fait ſigne de la ſuivre. Elle m'a mené juſqu'à notre *Conac*, où je ſuis arrivé avec cette troupe de chiens, qui n'a ceſſé d'aboyer après moi. J'ai récompenſé ma libératrice, qui eſt venue fort à propos pour me délivrer; car j'étois bien embarraſſé. J'ai conté mon aventure à M. l'Ambaſſadeur, qui m'a conſeillé ſagement de ne pas m'écarter ſeul une autre fois, malgré l'Ode d'Horace & le précepte du Docteur Anglois. Il a raiſon, & je ne crains plus ici que les chiens Bulgares.

Aujourd'hui notre Aga dîne avec nous. J'allai le voir hier à ſon *Conac*; il me régala d'un excellent pilau. Il vient toujours à moi, dès qu'il me voit; il ne veut plus me quitter; il me dit de pouſſer mon voyage un peu plus loin pour l'amour de lui; enfin il a pour moi une amitié tendre, ou quelque choſe qui lui reſſemble. Il a pour cuiſinier un Arabe noir, dont je m'amuſe beaucoup. Je vais avec lui quand je monte à

cheval; je lui fais une penſion journalière de trois à quatre priſes de tabac d'Eſpagne, que je lui fourre moi-même dans le nez; il éternue un quart-d'heure, & pour le dédommager de cette épreuve, je lui donne du tabac rapé. Nous mettons dans ſa pipe de la poudre au-lieu de tabac; nous lui faiſons mille niches. Il eſt auſſi bouffon qu'on peut l'être. La cloche ſonne, adieu: je vais dîner avec autant d'appétit que j'ai eu de peur ce matin. Demain j'écrirai de Philippopoli.

LETTRE XXI.

A Philipopoli, ce Dimanche, 18 Mai.

NOUS ſommes arrivés ici ce matin, & nous ne partirons qu'après-demain. Notre route a été des plus agréables : toujours nous avons rencontré

Locos lætos, & amœna vireta.

Je ne ſais par quelle route Orphée deſcendit aux enfers; mais je crois retrouver ici les champs Elyſiens ſi vantés. Quel plaiſir pour moi de voir ce mont Hémus que Virgile a chanté; ce mont ſur lequel Ariſtée, ſelon Diodore, devint inviſible,

inviſible, & fut regardé comme un Dieu par les Barbares de ce canton ! Je crois, en effet, que, s'il monta ſur le ſommet de la montagne, on ne le vit plus ; car on n'y voit que des brouillards. Vous ſavez qu'Ariſtée, père du malheureux Actéon, après avoir parcouru la Sicile, vint rejoindre Bacchus en Thrace (1). Cela m'a engagé ce matin à lire tout ce que Virgile dit de lui dans le beau récit de la mort d'Eurydice. Il eſt naturel que ceux qui aiment les Muſes, aiment auſſi les lieux que les premiers Poètes ont chantés. Que j'aime auſſi La Fontaine d'avoir dit :

Ilion, ton nom ſeul a des charmes pour moi :
Lieu fécond en ſujets propres à notre emploi,
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la Thrace,
Ni ces murs élevés & bâtis par les Dieux ;
Ni ces champs où couroient la fureur & l'audace ;
Ni des temps anciens enfin la moindre trace,
Qui pût me retracer l'image de ces lieux ?

J'ai vu l'endroit où l'on prétend que Troye fut bâtie. Je vois à préſent des lieux auſſi fameux ; &, ſans être inſpiré comme notre Fabuliſte, je goûte tout le plaiſir qu'il ſouhaitoit. Quelquefois mon imagination m'égare dans ces

(1) Diod. Liv. IV.

belles plaines. J'ai cru voir & entendre ce matin l'Ombre d'Orphée. Elle me disoit, après Virgile :

Là, toujours occupé d'un malheureux amour,
Je chantois Eurydice au lever de l'aurore ;
Et quand la sombre nuit chassoit l'astre du jour,
Je chantois Eurydice encore.
Je contois mes malheurs aux échos d'alentour,
De l'Hèbre, en soupirant, je parcourois les rives :
De l'Hèbre les ondes plaintives
A mes tristes accens répondoient à leur tour.

Voilà ce que m'a dit Orphée. Au reste les Voyageurs sont sujets à rêver, & dans la Thrace plus qu'ailleurs.

LETTRE XXII.

A Philippopoli, Lundi, 19 Mai.

Je n'ai pas achevé hier de vous rendre compte de ma journée, j'étois tout plein d'Eurydice & d'Orphée : vous me pardonnerez mes écarts.

Nous fîmes hier notre petite entrée tout comme à Andrinople. J'étois dans le carrosse de M. l'Ambassadeur. Toutes les Dames étoient aux fenêtres, & je me tuois à les saluer : elles en

valoient bien la peine. Je n'ai jamais vu tant de Beautés réunies enſemble : j'étois enchanté. Ce n'étoient toutes que des Grecques ; car les femmes Turques ſont ici très-reſſerrées, & les maris fort jaloux. Nous ſommes logés dans une grande & belle maiſon, & me voici dans un Kioſque, d'où je découvre la plus belle campagne du monde. Nous avons trouvé un Médecin Raguſien, qui eſt établi & marié ici depuis long-temps. On l'appelle le *Signor Matheo*. C'eſt une connoiſſance pour mon retour ; car nous ſommes déja bons amis. Le Signor Matheo me paroît aſſez ignorant. Il ſe plaint du peu de cas que l'on fait de la Médecine ; & je crois que ſes malades ſe plaignent encore plus de lui. M. l'Ambaſſadeur lui a donné pluſieurs remèdes qu'il n'avoit pas, & il lui en manque encore beaucoup.

La ſituation de cette ville me plairoit infiniment ; on la découvre toute d'une hauteur qui n'eſt pas loin de notre maiſon, & cette vue eſt admirable. Philippopoli eſt bâti ſur trois petites collines, au milieu d'une vaſte & belle plaine. En venant du côté du Nord, on la voit de trois lieues loin ; & c'eſt apparemment à cauſe de ſa ſituation qu'on la nommoit anciennement

Trimontienne. La rivière paſſe dans la ville, & la promenade ſur le pont, qui eſt fort long, eſt très-agréable par rapport à la vue.

Nous avons tous été ce matin à cheval voir une horloge publique, qui fait une curioſité du pays. Il eſt rare en Turquie d'entendre ſonner. On nous a menés à une tour, placée ſur une petite colline de la ville, d'où on la découvre toute entière, & le coup d'œil eſt fort beau. Nous ſommes montés au haut de la tour. L'horloge, qui eſt fort détraquée, ſert d'amuſement aux femmes Turques, qui viennent chaque jour pour la faire ſonner. Il y a ſur la cloche une Inſcription Hongroiſe, en caractères Allemands, qu'aucun de nous n'a pu lire. J'ai cueilli, ſur cette colline, toutes ſortes de fleurs; & ſi je ſavois herboriſer, je crois que j'aurois fait des découvertes.

Voilà le Signor Matheo qui vient prier M. Carajat d'intercéder auprès du Papas Grec, pour qu'il le marie avec ſa femme, dont il a des enfans depuis dix ans. Les Papas n'ont jamais voulu lui donner la Bénédiction nuptiale. M. Carajat met, en riant, néant à la requête, & tâche de lui perſuader que, pour un mari de dix ans, il demande une choſe bien extraordinaire: je crois

qu'à la fin il lui conſeillera de prendre une bonne doſe d'Opium. Après avoir vu l'horloge & entendu le Docteur, il n'y a plus rien de curieux à voir ni à entendre à Philippopoli; auſſi nous en partirons demain.

LETTRE XXIII.

A Tartar pazargik, Mardi, 20 Mai.

J'AI laiſſé mon joli cheval en penſion chez le Docteur de Philippopoli, qui m'a promis d'en avoir ſoin : ſa maiſon eſt une aſſez bonne écurie. Au reſte, nous n'avons pas pu le marier avec ſa femme.

Nous ſommes partis ce matin avec tout notre cortége, & je n'avois pas encore vu tant de monde ſur notre chemin pour nous voir paſſer.

Nous avions la rivière à notre gauche : les bords en ſont toujours agréables, mais nous les avons bientôt perdus de vue. Une grande & vaſte plaine, un déjeûner en raſe campagne auprès d'un puits, tout cela m'a ennuyé.

On nomme ce bourg *Tartar pazargik*, parce qu'anciennement les Tartares y venoient vendre les eſclaves & les priſes qu'ils avoient faites;

mais les Ruſſes y ont mis bon ordre. L'air ici n'eſt pas ſain, à cauſe des marais qui ſont dans le voiſinage, & l'eau eſt mauvaiſe. Nous avons eu ce ſoir des joueurs de gobelets qui nous ont amuſés; mais nous ſommes dans un grand & vilain logement, où les punaiſes & les rats nous aſſiègent. Je promets bien de ne pas coucher ici à mon retour.

LETTRE. XXIV.

A Ténikui, Mercredi, 21 Mai.

QUEL plaiſir quand on voyage
Sous un ciel toujours ſerein!
Mais quand la pluie & l'orage
Nous attrapent en chemin,
Le plus charmant payſage,
Toutes les fleurs du matin,
Ecloſes ſur le paſſage;
L'odeur du myrthe & du thym,
Des oiſeaux le doux ramage;
Toutes les beautés enfin
Que ces lieux ont en partage,
Rien, hélas! ne dédommage
L'infortuné Pélerin
Qui, dans un triſte équipage,
Las, tranſi de froid, en vain
Regrette ſon hermitage.

Nous avons eu ce matin la pluie & le froid, qui nous ont fort incommodés. Nous avons déjeûné à *Bohula*, village à mi-chemin, où l'on nous a amené en cérémonie une jeune Bulgare nouvellement mariée, & ayant encore ſes habits de noces. Elle a baiſé la main de chacun de nous, & chacun a payé cet hommage. Nous y avons tous été pour notre écot, & nous avons eu encore pour notre argent, un branle Bulgare.

J'ai ici une magnifique cabane aſſez propre, & toute la chambre eſt à moi. Voilà mon Hoteſſe qui file à mes côtés, & trois ou quatre petits cochons qui entrent dans mon appartement : ce village en eſt rempli. Il eſt auſſi fort peuplé, & les Danſeuſes ſont aſſez jolies.

A 9 heures du ſoir.

J'AI encore beaucoup de choſes à vous dire avant de me coucher. Le Pacha de Sophie a dépêché un Courrier à M. l'Ambaſſadeur, pour le prier de lui envoyer M. Carajat ; outre qu'il le connoît, il a apparemment beſoin d'un Médecin. Le nôtre a donc été obligé de partir dès ce ſoir ; & comme il eſt fort attaché à ſon Excellence & à ſon fils, cette première ſéparation, qui lui annonce l'autre fort prochaine, l'a fort

affligé. Pour s'étourdir ſur ſes regrets, il n'a pas pris de l'Opium, mais il a bu plantureuſement. Ainſi voilà tout-à-coup M. Carajat, qui étoit ſi touché avant le dîner, métamorphoſé à table. Il prit un viſage riant, il nous dit mille jolies choſes; enfin il étoit charmant. J'avois le plaiſir de lui donner de l'eſprit; car je lui verſois à boire. Il en a eu bonne doſe, & nous l'avons laiſſé dans ce commencement d'ivreſſe qui aſſoupit pour quelque temps la raiſon, pour laiſſer à l'eſprit & à l'imagination échauffée une entière liberté. Vous ſeriez enchanté & agréablement ſurpris de voir cet aimable Compagnon le verre à la main, avec ſa barbe griſe, faiſant rubis ſur l'ongle. Il ne ceſſoit de parler, tantôt morale, tantôt Phyſique, & puis des riens, des hiſtoriettes, & toujours il diſoit quelque choſe d'agréable & d'intéreſſant. Enfin, à l'entrée de la nuit, après avoir fait à ſon fils les adieux d'Hector, il nous a tous embraſſés; & pour moi l'embraſſade a été ſi tendre, que nous ſommes tombés tous les deux dans la boue. Tout cela étoit charmant. Ce départ avoit pourtant un peu affligé ſon fils & les autres; mais, pour les égayer, j'ai fait venir la plupart de nos Danſeuſes, & j'ai donné le Bal juſqu'à neuf heures. Nous avons danſé au ſon

de la flûte la plus aigre que j'aie entendue de ma vie. Les Bulgares ſe piquoient à qui danſeroit le mieux : nous avons donné le prix à la plus jeune. Je ſuis auſſi un peu fatigué ; & j'attends avec impatience le jour, pour aller voir la Porte Trajane.

Car, ſans cette Porte Trajane,
Je regretterois aujourd'hui
Et les Danſeuſes d'Iénikui,
Et ma magnifique cabane.

LETTRE XXV.

A Ictimau, Jeudi, 22 Mai.

J'ÉTOIS preſſé ce matin ; je ſuis monté à cheval, & je n'ai pas voulu me mettre dans le carroſſe, que ſix chevaux tiroient avec beaucoup de peine, malgré les ſecours de trente Bulgares qui le ſoutenoient. Un temps ſombre, une boue épaiſſe, un chemin affreux, un vallon étroit, deux hautes montagnes couvertes de bois, des précipices, des torrens,

Et caligantem nigrâ formidine lucum :

Voilà par où je ſuis arrivé le premier à cette Porte Trajane. On voit une arcade, qui n'eſt

qu'un reſte des débris de quelque édifice qui étoit près de la Porte ; le tout conſtruit de briques. Il y a au bas une groſſe pierre qui avance, ſur laquelle on apperçoit quelques traces d'anciens caractères, & où l'on a cru lire TRAJANI ; mais à peine peut-on en déchiffrer trois lettres. En ſortant du bois, on trouve une petite plaine découverte ; c'eſt une élévation, d'où l'on voit toutes ces montagnes couvertes de bois ſe confondre les unes dans les autres, & le coup-d'œil en eſt beau. Il n'y a pas d'apparence que Trajan ait paſſé par-là, quand il eſt venu attaquer Décébale, Roi des Daces ; d'ailleurs, s'il avoit voulu laiſſer dans ce lieu un monument, il l'auroit plus ſolidement bâti. On peut juger par ce qui en reſte, que celui-ci ne répond pas à la magnificence du Prince qui a fait élever à Rome la fameuſe Colonne qui porte ſon nom. Je croirois plutôt qu'il y avoit près de cette Porte un bâtiment fait pour loger une garde très-néceſſaire dans un endroit ſi dangereux, & une maiſon de poſte, comme celles qui étoient établies, pour le ſervice du Prince, ſur les chemins de l'Empire. Quelqu'un a fait peut-être là-deſſus des conjectures plus vraiſemblables, que j'ignore. Au reſte, ce que j'ai vu n'en vaut pas la peine ;

& il me ſiéroit mal de vouloir me donner un air ſavant avec des citations. Ce que j'ai vu de plus joli à la Porte Trajane, & ce qui m'a ſurpris agréablement à mon arrivée, c'eſt un branle de trente filles Bulgares, toutes tête nue, & parées avec des coquillages & des fleurs. Elles m'ont donné des bouquets, & je n'ai pu y tenir, j'ai danſé avec elles.

Telle Diane autrefois
Danſoit avec les Oréades;
Tous les Sylvains & les Dryades
Accouroient au ſon de ſa voix:
Telle dans ces belles campagnes,
Où coule encor le Simoïs,
A la tête de ſes compagnes,
Brilloit l'Amante de Pâris.

Voilà ce qui rappelle la belle antiquité, & non cette vieille maſure qui m'a bien trompé; car je m'attendois à quelque choſe de plus conſidérable. Nous avons déjeûné à cette Porte Trajane : nos Danſeuſes nous ont apporté du lait & du *Caimac*, & elles ont été fort contentes des libéralités de M. l'Ambaſſadeur. En continuant notre route, nous avons découvert le plus beau pays du monde, & nous ſommes entrés dans une plaine où j'étois enchanté de me pro-

mener. On entend de temps en temps dans le bois un petit tambour : ce ſont des gardes de *Seymen*. Ils eſcortent les paſſans, quand on en a beſoin, & on leur donne toujours quelque choſe.

Nous voici maintenant dans un gros bourg, & M. l'Ambaſſadeur achete tous les chevaux qu'on lui amène. J'en ai vu de fort beaux. J'ai même cru voir ce Cheval Thracien que montoit le rival d'Enée ;

Maculis quem Thracius albis
Portat equus criſtâque tegit galea aurea rubrâ (1).

LETTRE XXVI.

A Ienikui, Vendredi, 26 Mai.

NOUS ſommes partis ce matin de bonne heure d'*Ictimau*, & nous avons déjeûné à mi-chemin à un village de Bulgares, qui n'a rien de remarquable qu'une vieille Egliſe Grecque entiérement ruinée ; on y voit encore les images des Saints peintes ſur la muraille. Nous avons ſuivi un vallon très-agréable, & la campagne eſt

(1) Eneid. Liv. IX.

toujours belle. Mais après ce village, je ſuis entré dans le carroſſe, où nous avons été bien cahotés, & j'ai eu bien peur, en voyant des précipices affreux. Nous ſommes enfin deſcendus dans la plaine, & nous voici à un autre Iénikui, qui eſt un grand village. Il pleut actuellement à verſe, & je ne ſais parler que du beau temps. Demain nous arriverons à Sophie.

LETTRE XXVII.

A Sophie, Samedi, 24 Mai.

Nous avons enfin retrouvé M. Carajat, & me voici au terme de ma courſe. Nous avons eu aujourd'hui une boue affreuſe, & nous avons déjeûné à un village appelé *Bakarel*, près d'un grand ruiſſeau qu'on nomme *Sophiaſou*. L'eau entraîne une terre ferrugineuſe, dont j'ai pris un paquet, & nous avons vu une fonderie où l'on jette cette terre pour en tirer le métal. Nous ſommes venus enſuite à Sophie par une belle plaine toute couverte de fraiſiers, & nous avons vu le mont *Vilos* (1), dont la cîme eſt couronnée par des neiges qui fondent très-tard. On

(1) Argentaro.

ſent ici qu'on avance vers le Nord. Le Bacha a envoyé un beau cheval à ſon Excellence, & beaucoup de monde au-devant de nous; ce qui, avec le cortège de notre Aga, a ouvert la marche pour notre entrée. On a fait enſuite & reçu les préſens accoutumés à la façon Turque, ſuivant laquelle on ne donne rien pour rien.

Sophie eſt une petite ville très-boueuſe; elle n'eſt point pavée, & on n'y peut marcher qu'en bottes. Elle eſt ſituée dans une plaine fertile & agréable. On croit communément que c'eſt l'ancienne *Sardique*, capitale de la Mæſie. Elle fut rebâtie par l'Empereur Juſtinien. Selon les Hiſtoriens Orientaux, les Bulgares habitoient un grand pays à l'Orient du Volga. Bulgar étoit petit-fils de Japhet, & la ville qui portoit ſon nom étoit à vingt journées de Sarai, capitale de la Crimée. Les peuples de ce pays-là paſſèrent dans la Dacie & dans la Mæſie, où ils ont laiſſé leur nom, environ l'an 500 de Jéſus-Chriſt. Ils ſe firent connoître ſous le nom de Bulgares, du temps d'Anaſtaſe & de ſes ſucceſſeurs. Ils furent enfin défaits & ſubjugués par l'Empereur Baſile l'an 408 de l'Egire, qui eſt l'an 1017 de Jéſus-Chriſt. Les Bulgares ayant été domptés par les Grecs, ſe firent Chrétiens;

& il y en a parmi eux qui ſont Catholiques. Sophie eſt devenue la capitale de la Bulgarie, & le Siège d'un Archevêché, qui a été long-temps diſputé entre les Papes & les Patriarches de Conſtantinople; mais les Turcs ont décidé la querelle. Ils appellent tout ce pays *Sophia vilaïeti*, ou *Bulgar ili*; & le Pacha de Romélie fait ici ſa réſidence. C'eſt dans la Bibliothèque Orientale que j'ai appris preſque tout ce que je viens de vous dire de Sophie; ainſi je n'ajoûterai rien davantage. C'eſt bien aſſez que je faſſe de mauvais vers, ſans vous donner encore des Diſſertations.

J'ai déja vu ici beaucoup de Juifs; ils ne ſont pas habillés comme à Conſtantinople. Ils portent un bonnet, & leurs cheveux longs; mais on les reconnoît aiſément à leur air & au métier qu'ils font.

D'une Loi reprouvée obſervateurs jaloux,
Les Juifs, portant toujours, dans ces vaſtes contrées,
L'ineffaçable trait du céleſte courroux,
Repréſentent encor leurs Tribus égarées.
Par-tout objets d'horreur, de haine, & de mépris,
Réuniſſant en vain leurs malheureux débris;
Coupables en naiſſant des forfaits de leurs pères,
Errans dans leur patrie, en tous lieux répandus,
En tous lieux tranſplantés, & jamais confondus,

Par leur ſeule induſtrie ils nous ſont néceſſaires (1).

Le Maître de la maiſon où nous ſommes logés, eſt venu faire compliment à M. l'Ambaſſadeur ; &, pour le flatter ſans doute, il lui a dit que le Sultan Achmet y avoit logé avant lui.

Il faut abſolument que je m'en retourne. Je n'ai qu'un habit qui eſt tout déchiré. Son Excellence m'en a prêté un des ſiens, qui me va juſqu'aux talons : vous ririez de me voir dans cet équipage.

Dimanche, jour de la Pentecôte.

J'AI vu ce matin les bains d'eaux minérales qui ſont dans la ville : c'eſt une étuve avec un grand baſſin, un petit appartement & une cuve de marbre. Dans la première ſalle, il y a une fontaine d'eau froide. Tout cela eſt à la façon des Romains ; car nous avons conſulté Vitruve, &, ne vous en déplaiſe, nous voyageons avec lui. Il manque ici véritablement les ornemens dont les Romains embelliſſoient leurs bains, comme des galeries, des colonnes, &c ; car les Turcs n'ont rien laiſſé de tout cela. Mais j'ai vu quelques morceaux de colonnes, des entablemens & des chapiteaux épars dans la ville.

(1) Vie de Julien, par M. l'Abbé de la Bletterie.

Le

Le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Nous avons été à l'audience du Pacha. Il a reçu M. l'Ambaſſadeur comme un ancien ami : ils ſe connoiſſent depuis long-temps. Sa maiſon domeſtique eſt belle & nombreuſe ; elle figuroit aſſez bien avec ſes beaux chevaux de main dans une vaſte cour, où nous ſommes entrés d'abord : mais le Palais eſt affreux, & je ne voudrois pas y reſter. J'ai eu un mouchoir brodé, digne d'une Sultane. Ce Pacha a beaucoup cauſé avec ſon Excellence. Il paroît aſſez jovial ; ils ont laiſſé les complimens, la politique, & la gravité Turque. Il faut venir à Sophie pour voir de pareilles conférences, & je ne ſuis pas fâché d'avoir vu celle-là.

On me preſſe beaucoup de pouſſer ma route juſqu'à Belgrade : mais je ne ſaurois. Il faut revenir à Conſtantinople, & il me ſemble que j'en ſuis déja bien loin. On dit encore qu'il y a beaucoup de voleurs d'ici à Nyſſa. Je ſuis pourtant fâché d'être ſi près du Danube, & de ne le pas voir. Cette ſéparation me coûtera beaucoup ; mais je ne ſais ce que je ferai. Quand le penchant m'entraîne, je ne répondś plus de moi.

Lundi, 26 Mai.

JE viens de faire, avec M. Carajat, la plus jolie promenade du monde. Nous avons été à deux lieues d'ici, voir les fameux Bains de Sophie : ils ſont au pied des montagnes, & l'endroit eſt charmant. Ce ſont des ruiſſeaux, des caſcades, des hameaux, des boſquets, des prairies ; enfin deux Bains, l'un d'eau tiède, & l'autre d'eau chaude. Quel plaiſir de s'y baigner ! Que la vue eſt belle de cet endroit-là ! Heureux ceux qui l'habitent, ſi toutes ces beautés les touchent autant que moi ! Notre village de Belgrade n'eſt rien en comparaiſon de ceci : nous y avons encore danſé le branle Bulgare.

J'AI parcouru ces belles plaines :
Ces bois, ces ruiſſeaux, ces fontaines
M'ont arraché les plus tendres ſoupirs.
L'Amour, toujours contraire à mes deſirs,
M'a rappelé toutes mes peines.
Heureux qui peut ici goûter ſes doux plaiſirs !
Adieu, bois, prés, ruiſſeaux, câſcades :
Que vous m'aller coûter de regrets ſuperflus !
Adieu, Bergères & Naïades :
Ah ! je ne vous reverrai plus.

Il faudroit un meilleur Poète que moi pour chanter les beautés de cet aimable ſéjour. Nous

l'avons quitté à regret, M. Carajat & moi; &, en revenant, nous avons beaucoup philoſophé ſur les vapeurs & les brouillards.

LETTRE XXVIII.

A Iénikui, Mercredi, 28 Mai.

JE reviens triſtement ſur mes pas : on me prendroit pour un homme égaré de ſa route. Je ne me reconnois plus ; j'ai perdu la parole, & heureuſement mon Compagnon dort toujours. J'ai quitté mes *Ioldack* (1) avec beaucoup de regret, mais j'ai pleuré en prenant congé de M. l'Ambaſſadeur : il m'a paru auſſi bien touché. Je n'oſe vous dire toutes ſes bontés pour moi. La veille de mon départ, il a voulu reſter avec moi plus long-temps à table : nous avons bu à toutes les ſantés qui nous intéreſſoient, & puis encore un coup, aux plaiſirs, à l'amitié, &c. Le moyen de ne pas s'enivrer ! On m'emporte dans mon lit, & dans un état où je n'ai jamais été. Le lendemain, avant de monter à cheval, nous avons encore cauſé : c'étoient des avis, des leçons, des marques de bonté dont je me

(1) Compagnons de voyage.

ſouviendrai toute ma vie. Il m'a procuré un ordre du Pacha, avec lequel on doit me donner par-tout une eſcorte, & tout ce dont j'aurai beſoin. Il a payé mes chevaux, mon Janiſſaire; il m'a comblé encore de préſens, & ſurchargé de proviſions.

Je ſuis parti avant-hier de Sophie; & après avoir fait cinq lieues ſans dire mot avec mon Compagnon, nous nous ſommes arrêtés près d'une fontaine, pour entamer nos proviſions. J'étois encore tout malade de mon ivreſſe & de cette ſéparation dont la plaie eſt ſi fraîche. Nous avons trouvé une caravane de 50 Juifs qui alloient à Sophie, & qui ſe ſont arrêtés auprès de nous. Mon Janiſſaire, pour me divertir, les a fait danſer avec des inſtrumens qu'ils avoient. Cette danſe m'a paru pitoyable, & ne m'a pas beaucoup diverti. Nous avons couché dans une cabane Bulgare, dont l'Hoteſſe étoit la plus hargneuſe guenon que j'aie encore vue. J'ai été obligé de lui promettre trente parats, à condition qu'elle ne gronderoit point de toute la nuit. Elle a eu de la peine à s'y réſoudre, & je ne ſais comment elle a tenu parole: elle murmuroit toujours.

L'Archevêque de Sophie, qui m'a chargé d'un

gros ſac de ſequins pour remettre à Conſtantinople, m'a donné encore pour Compagnon un Papas qui va à Philippopoli. Le Révérend n'avoit pour toute proviſion qu'une cruche pleine de vin, qu'il a vuidée avec M. Roux au premier déjeûner. J'étois ſpectateur & juge des coups; mes gens ſe ſont grifés, & le Papas a extravagué tout le jour. Il a voulu aujourd'hui me régaler d'un *pilau*. Il a fait venir toutes ces filles Bulgares; l'une apportoit du beurre, l'autre de l'eau, une autre du bois, & il ſe faiſoit ſervir en homme qui peut ordonner. Il a préparé en deux heures de temps un *pilau*, fait, je crois, pour m'empoiſonner. Je ne vous en dirai pas davantage; j'ai beſoin de dormir. Mon Hoteſſe eſt fort pacifique; je me ſuis diverti de ſa ſurpriſe, quand elle a vu un énorme pâté dont j'étois muni, & auquel le Papas a fait une grande brèche: elle en a mangé avec plaiſir.

LETTRE XXIX.

A Caragach, le 4 Juin.

Je ſuis arrivé à Andrinople le ſixieme jour de mon départ de Sophie, & le lendemain, M. Roux, qui nous attendoit avec impatience, m'a mené à ſa Maiſon de campagne, où me voici. Je ſuis venu dans un de ces petits charriots d'Andrinople avec Mademoiſelle C.... que je voudrois avoir toujours pour Compagne de voyage. On eſt fort bien ici, & l'endroit me plaît beaucoup; je m'y repoſerai quelques jours.

J'ai laiſſé à Philippopoli le Papas, qui, pour la bierre qu'il avoit bue, & mon pâté qu'il avoit mangé, m'a offert des prieres, dont je l'ai tenu quitte. Je n'ai pas beaucoup regretté ſa compagnie; & cependant, quel Compagnon!

Un Papas au teint vermeil,
Qui, dans la vigueur de l'âge,
Trouveroit peu ſon pareil;
Donnant, malgré le voyage,
Le tiers du jour au ſommeil.
Dévotement le bon Père
Prenoit, au-lieu de Bréviaire,
Un flacon à ſon réveil.

Modeſte en ſon équipage,
Il n'avoit, dans ſon biſſac,
Que du pain & du fromage,
Proviſion de tabac;
Du vin, non pas du Pontac,
Mais le meilleur du village;
Car au village il avoit
Ce qu'il vouloit à ſouhait;
Tout étoit à ſon uſage.
Bien plus, dis-je, on l'attendoit;
On annonçoit ſa venue:
Femmes alloient au-devant,
Et les filles, tête nue,
Alloient encor plus avant.

Après avoir dit adieu au Papas, j'allai deſcendre chez le Docteur Raguſien, où je trouvai mon cheval. La ſervante en avoit eu ſoin, & le pauvre animal n'avoit pas fait grand'chère. Le Signor Mathéo me montra ſa femme comme une image : c'eſt une figure Grecque, à laquelle il ne manque que la beauté & la parole. Je lui fis un compliment ; elle ne me répondit rien, me tourna le dos, & je ne la vis plus. Le Docteur nous régala fort mal, d'aſſez bonne grace, & je dormis dans la chambre des remèdes, dont j'avois bien envie de ſortir à la pointe du jour. Il pleuvoit à verſe, & je fus

obligé de prendre un carroſſe du pays, qui m'a amené juſqu'ici. Cette pluie éternelle n'a ceſſé ni nuit ni jour. Nos matelas, nos proviſions, tout étoit mouillé; & j'ai paſſé deux mauvaiſes nuits. Pour comble de diſgrace, ce vilain Docteur (car je ſuis encore piqué contre lui) m'a eſcamoté un gros pain de ſucre dont il avoit envie. Je le lui pardonne d'autant moins, qu'il m'a fait payer bien cher la penſion de mon cheval, qu'il purgeoit, au-lieu de le nourrir. La perte de mon ſucre m'a fait grand tort; je ne pouvois plus manger du *yogourt*, & il falloit boire mon caffé amer, ce que je n'aime point du tout.

Nous avons eu bien peur d'une bande de ces voleurs à cheval qui courent la campagne. Je me ſuis ſervi de l'ordre du Pacha pour renforcer notre eſcorte; & préciſément le dernier jour que nous n'en avions aucune, nous trouvâmes, dans l'endroit le plus dangereux, un homme fraîchement aſſaſſiné. La pluie nous délivra peut-être des fâcheuſes rencontres: nous en avons été quittes pour la peur.

A Caragach, le 7 Juin.

Je commence à me refaire, & je ſerai bientôt en état de me remettre en route. Ce village-ci me plaît beaucoup ; les maiſons ſont aſſez jolies : j'aime bien celle que M. *Auvelly* a fait bâtir. On dîne chez lui le mieux du monde ; & on peut cauſer avec M. Germain, ſon aſſocié. On m'a fait des viſites, que j'ai rendues ; mais toutes les Dames que j'ai vues n'auroient pas excité ma curioſité. J'ai eu plus de plaiſir à me promener le long de la rivière. J'ai été à cheval dans tous les villages d'alentour, & à *Domotika*, où Charles XII a reſté quelque temps. Tous ces endroits ſont beaux, ſur-tout dans le Printemps : nous ne marchons que ſur les fleurs. Nous ne ſommes, au reſte, qu'à une demi-lieue d'Andrinople.

J'ai été voir ce matin un commencement d'inondation ; la rivière a fort approché d'ici, mais elle n'eſt pas auſſi méchante que bien d'autres.

Nous faiſons chaque jour une nouvelle diſſertation avec M. Roux : il ne veut pas entendre parler des Modernes, il eſt tout pour les Anciens, & cette antiquité nous fait faire des ana-

chroniſmes admirables. Nous avons mis les Alpes en Aſie, & l'Euphrate en Europe : nous mettons la Fable après l'Hiſtoire, & cela lui paroît juſte & dans l'ordre. Ainſi Jupiter & Bacchus ne vinrent au monde qu'après Alexandre le Grand : jugez du reſte. J'aime cet homme à la folie.

Le lait & le *yogourt* ſont ici délicieux ; nous ne ſommes pas éloignés de la Bergerie, où nous allons tous les matins voir traire le lait. Nous y trouvons la Bergère *Fanou*, qui eſt toute aimable & naïve. Mademoiſelle C.... prodigue toutes ſes faveurs à un petit chevreuil, que je careſſe auſſi. Je voudrois bien lui faire dire comme la Bergère de Fontenelle :

Nous le baiſions tous deux, il me baiſa moi-même.
Je feignis de n'en ſentir rien.

Voilà, M. tous nos plaiſirs champêtres : vous voudriez peut-être en goûter de ſemblables, & je vous aſſure que je voudrois bien les partager avec vous.

Je partirai le 11 de ce mois dans un bon & beau carroſſe, où je puis étendre mon matelas pour dormir pendant tout le chemin. Après avoir quitté Caragach, je voudrois ne plus

ouvrir les yeux que pour vous revoir & vous embraſſer.

LETTRE XXX.

A Hapſa, le 11 Juin.

JE ſuis parti ce matin de Caragach, & M. Roux m'a accompagné juſqu'à Solacheſmé. J'y ai trouvé un Ecuyer du Grand-Seigneur, avec une nombreuſe ſuite ; il m'a reconnu pour m'avoir vu chez le Pacha de Sophie, & m'a dit que nous ferions la route enſemble. C'eſt un homme très-poli, qui, ce ſoir même, m'a envoyé trois plats de ſa cuiſine. Je lui ai donné en revanche des oranges, & du tabac d'Eſpagne qu'il aime beaucoup. Nous ſommes les meilleurs amis du monde. Je n'eſpérois pas trouver ſi bonne compagnie.

Me voici à préſent ſur mon matelas, au milieu d'un Kam tout rempli de chevaux. C'eſt un tapage horrible, je ne puis pas dormir ; j'ai allumé ma bougie, & je paſſe la nuit à vous écrire.

Quel déſordre ! un bruit affreux,
Gens, chevaux de toute eſpèce,
Vingt charriots tout poudreux,

Fracas qui jamais ne ceſſe ;
Turcs, Arabes, & Chrétiens,
Chacun devant ſa marmite,
Avec bœufs, chameaux, & chiens,
Pêle-mêle en même gîte.
Etendu ſur mon grabat,
On me pouſſe : autre recrue
Vient augmenter le ſabat.
Un cheval ſe dreſſe & rue,
Vingt autres ſont en fureur :
Les plus haraſſés bondiſſent,
Les autres au loin henniſſent.
On ſe tait : autre clameur ;
Deux cochers, prêts à ſe battre,
Se querellent dans un coin,
Des mains s'arrachent le foin,
Et ſe font tenir à quatre.
Voilà du Kam où je ſuis,
Où je dois paſſer les nuits,
La fidèle & triſte image.
Vous direz : Comment peut-on
Rimer parmi ce tapage ?
On y fait plus, on y dort ; & j'enrage
De l'importun voiſinage
D'un ronfleur en faux bourdon,
Qui, fait à ce tintamarre,
S'étend, &, ſans dire garre,
S'endort en donnant le ton
A vingt narines fatales,
Dont les bruyantes pédales

Me font jurer tout de bon.
L'effroyable ſymphonie !
Mon dépit & l'inſomnie
Me tiennent lieu d'Apollon.
Vains regrets ! A préſent l'homme
Le plus fortuné, je croi,
Eſt celui qui, d'un bon ſomme,
Dort dans ſon lit mieux que moi.

LETTRE XXXI.

A Tchiorlou, le 13 Juin.

VOICI une apoſtille. Je croyois avoir tout dit, mais j'écris encore : c'eſt auſſi pour la dernière fois. J'ai deux heures à m'ennuyer ici avant que nous puiſſions partir, & je me ſuis engagé à attendre mon Compagnon, dont je vous ai déja parlé. C'eſt le plus aimable Turc qu'on puiſſe voir ; il a toute la politeſſe du Serrail, des manières honnêtes, beaucoup de douceur, ce bon ſens que donne la Logique naturelle ; enfin je ne m'en ſéparerai qu'avec un véritable regret.

J'ai fait ici une autre connoiſſance plus ſingulière. J'ai été bien étonné, en arrivant, de trouver un vieux Turc, qui m'a demandé en

bon François, ſi j'étois Allemand. *Et vous*, lui ai-je répondu, *êtes-vous Turc?* « Oui, Monſieur, » & j'ai ſervi vingt ans le Roi de France ſur ſes » Galères ». Il m'a enſuite parlé de Marſeille, & peu s'en falloit qu'il ne connût toute ma famille. Il m'a demandé des nouvelles de la guerre, & de M. de Peyſſonel, qu'il a vu quand M. de Villeneuve eſt venu ici allant à Belgrade. Notre converſation a fini par deux bouteilles de vin qu'il a vuidées en tapinois devant moi, & je l'ai laiſſé endormi dans le fond du Kam.

Je me ſuis acquitté, mes chers Amis, de ma promeſſe; je vous ai tout conté. Je crois même qu'avec mon Journal vous ſeriez en état de faire la même route que moi; vous en connoîtrez du moins les agrémens & les incommodités. Si mes détails vous ennuient, gardez-les pour vous endormir, lorſque vous ſerez obligés de coucher dans un Kam.

EXTRAIT

de la Relation d'un Voyage de M. Guys, l'aîné, en Grèce, & en Barbarie.

A Brouſſe, le 20 Décembre 1777.

JE vous ai écrit de Ténédos, à mon retour de Troye, & je vous ai envoyé un foible échantillon des ruines que j'ai vues de la dernière Troye, & non de l'antique Ilion. Je ne puis dire, *Nunc ſeges eſt ubi Troja fuit.* Autour de cet amas de ruines, on ne ſeme, & on ne moiſſonne plus. On retrouve le Simoïs, mais ce n'eſt plus *rapidum Simoenta ſub Ilio alto* (1).

J'ai vu, à Conſtantinople, & aux environs, & juſqu'à la mer Noire, ou à la colonne de Pompée, tout ce qu'on peut déſirer de connoître, pour dire, en partant, *veni, vidi.*

Je me ſuis enfin rembarqué, & nous ſommes venus jeter l'ancre à l'Iſle de *Calki*, voiſine de celle des Princes. Nous en ſommes partis le 13, mais dans le Golphe qui a 30 milles de longueur; le vent nous ayant manqué, nous avons mouillé

(1) Virgile, Æn. L. V, v. 261.

à gauche en entrant, le côté opposé étant peu sûr, exposé comme il l'est au vent du Nord.

Le 16 seulement, nous avons pu atteindre *Jumelec*, village au bord de la mer, agréablement situé au pied de la montagne couverte de neige. Il termine le Golphe qui a dans cet endroit trois lieues de large.

On mouille à droite vis-à-vis quelques arbres, & de mauvaises cabanes qui sont à un mille du village, où l'on se rend par un beau chemin le long de la mer. En avançant dans une plaine fertile, & bien cultivée, on voit les mûriers tels qu'on les soigne à Brousse, pour l'immense recolte de soie que ce pays fournit. Ces arbres sont peu élevés, plantés les uns auprès des autres; on les taille chaque année pour ne leur laisser que des branches très-courtes, afin que les feuilles mieux nourries soient plus abondantes.

Nous avons été bien reçus chez l'Aga, qui nous a fait goûter d'excellentes pommes du pays, & le caffé par dessus suivant l'usage.

Le 17, le beau temps a invité mes compagnons à la chasse, on croit être ici dans *les plaisirs du Roi*, la plaine, & les montagnes voisines sont couvertes de gibier.

Le

Le 18, je ſuis parti à 10 heures avec M. Auzet, & des chevaux de poſte pour aller à Brouſſe. Le froid étoit piquant, la pluie ſurvenue ne l'a pas adouci, mais elle a achevé de gâter le mauvais chemin. Quatre lieues à faire ſur les montagnes, & pour ſe délaſſer, deux autres dans la belle plaine de Brouſſe, avant d'arriver à l'ancienne capitale de la Bythinie.

M. Auzet, mon hôte, eſt logé dans un *Kam*, parce qu'il eſt garçon. Il ne lui eſt pas permis de loger ailleurs. Le droit d'avoir une maiſon à ſoi n'appartient ici qu'à ceux qui ont une femme, & par conſéquent un ménage. Tel eſt le privilège des hommes mariés. Voilà un reſte de l'ancienne légiſlation, puiſqu'il y a encore un pays anciennement Grec, où l'on note les célibataires.

Le *Kam* où je ſuis eſt beau, & vaſte, les appartemens que mon hôte y occupe ſont commodes, & je vois de ma fenêtre toute la campagne de Brouſſe. Nous voyons auſſi le mont Olympe, ſur le ſommet duquel repoſe la neige épaiſſe, avec le tonnerre, & les nuages entaſſés.

J'ai déja vu les tombeaux du Sultan Oſman, & d'Orcan ſon fils qui prit Brouſſe. Ils ſont dans une moſquée, ou ancienne Egliſe Grèque. J'au-

rois mieux aimé voir celui d'Annibal. Le Chapelet d'Orcan eſt ſur ſon tombeau, il a deux cents grains auſſi gros que des noix. On montre enſuite les habits de ce Sultan, & on admire la force, & la qualité des étoffes, les nôtres ſont bien légères en comparaiſon. On conſerve auſſi, auprès des *froides reliques* du Sultan, un immenſe tambour de guerre qu'on croiroit avoir été celui d'une armée de géant. Nous avons parcouru enſuite la citadelle bâtie par les Grecs, elle eſt ſur le penchant de la montagne, & domine la ville.

On trouve ici beaucoup de richards, & peu de luxe, une ſimplicité modeſte qui tient au caractère aſiatique le plus doux. En effet, le Turc d'Aſie, & celui d'Europe, ſont deux hommes oppoſés. L'un eſt accueillant, & poli, l'autre eſt taciturne, & ſuperbe. A Conſtantinople les enfans en général ſont laids, & nous jettent des pierres, ici ils ſont tous jolis, & prévenans.

J'ai été me promener ſur la montagne, & juſqu'à un *Kiosk* très-élevé d'où l'on meſure à ſon aiſe la hauteur du mont Olympe. J'ai vu ſur cette montagne ces plateaux qui ſont des prairies où paiſſent de nombreux troupeaux. Les Bergers réunis ſont les fermiers de l'Olympe,

& malgré la ſomme importante qu'ils payent au Grand Seigneur pour avoir ce bail, ils s'y enrichiſſent comme nos Fermiers Généraux. Ces Bergers du Grand Seigneur ſont riches, & heureux. On croit revoir ceux de Laïus, qui paſſoient le Printems, l'Eté, & l'Automne ſur le mont Cithéron (1), où le malheureux Œdipe fut élevé (2).

On voit, du mont Olympe, la ville qui eſt très-longue, hériſſée de trois ou quatre cents Minarets, qui ſont tous pointus, comme vous ſavez. Un gourmand de bonne chère ne mourroit ici que d'indigeſtion, la volaille y eſt excellente, & le gibier à ſatiété.

On ne vient pas à Brouſſe ſans voir les fameux bains d'eaux minérales. Ils ſont à un mille de la ville. La ſalle qui contient le vaſte baſſin, où l'on deſcend par un eſcalier de marbre, eſt entourée de belles colonnes; mais l'enſemble qui mérite d'être vu, exige auſſi une deſcription détaillée que je vous enverrai à part. J'y ai lu le nom de M. le Comte de Choiſeul, qui en parlera plus ſavamment que moi.

(1) Qui ſépare la Béotie de l'Attique.
(2) Œdipe de Sophocle, Act. 5, Sc. 5.

Le 27.

NOUS ſommes partis de Brouſſe le 21, eſcortés par des Grecs à pied, & bien armés, qui ſont chargés de la ſûreté, & de la police des chemins. Ils contiennent même les Turcs qui les redoutent. J'ai rejoint le navire qui nous attendoit, & nous ne ſommes arrivés, après avoir louvoyé devant Rodoſto, que le 25, aux Dardanelles.

Le 17 Janvier 1778.

J'AI eu la douleur de voir, hier, à Ténédos, le Capitaine Comte, occupé à ſauver tout ce qu'il a pu retirer de ſon naufrage, & moins occupé de ſes intérêts propres, que de ceux de ſes armateurs. Nous n'avons pu arriver que le 11 à Smirne. Mon frère Conſtantin, qui m'attendoit, & que j'ai eu la joie d'embraſſer le premier, eſt venu au-devant de moi juſqu'au Château.

Le plaiſir de revoir les ſiens dans ſa patrie eſt bien doux après l'abſence; mais je n'en connois pas un plus vif que celui de les embraſſer, & de ſe retrouver avec eux dans un pays étranger.

A Smirne, le 2 Février.

JE vous abandonne, mon Père, les mariages Grecs anciens, nouveaux, les couronnes, le flambeau nuptial, l'hymne, & l'hyménée, tout ce qui vous appartient, mais j'aurois voulu que vous euſſiez vu comme moi, pour ajouter un tableau de plus à votre collection, & pour oublier même vos Grecs anciens, & modernes, la belle & touchante Fête nuptiale que je vais eſſayer de vous faire regretter.

Mardi paſſé étoit l'heureux jour où M. Moriès (1) devoit épouſer Mademoiſelle Vanlenep l'aînée (2), *bella ſi* (3) comme Laure, ou Clorinde, mais douée de tout ce qui eſt préférable à la beauté (4). L'heure étoit donnée pour les

(1) Jeune Négociant Anglois.

(2) Née à Smyrne, & fille d'un Négociant Hollandois.

(3) La Bruyère, en la voyant, eut reconnu la beauté la plus touchante de Smyrne, qu'il avoit peinte ſous le nom d'Euphroſine, dans un morceau détaché, qui eſt un Roman ingénieux; mais cette belle & indifférente Emire, qu'il fait contraſter avec ſa compagne, il ne l'eut pas retrouvée à Smyrne, ni dans toute la Grèce. *Hic cras amat, quæ nunquam amavit.* Pervig. Ven.

(4) O mon fils! que n'aviez-vous le beau Sonnet que M. l'Abbé Arnaud nous a conſervé, fait, à la même occaſion, par

accompagner à l'Egliſe, c'eſt-à-dire, à la Chapelle du Conſul.

Crudéli, le plus moderne des Poëtes Toſcans, vous auriez chanté, en le récitant, l'Epithalame de cette noce intéreſſante? Le voici.

La Virginité s'adreſſe, & dit adieu à la nouvelle mariée.

Del letto marital queſta è la ſponda:
Più non lice ſeguirti. Io parto: addio.
Ti fui cuſtode dall' età la più bionda
E per te gloria accrebbi al regno mio.
Spoſa, e madre or ſarai, ſe il ciel ſeconda
L'inſubra ſpeme, ed il commun deſio;
Già vezzegiando ti carpieſce, e' sfronda
I gigli Amor, che di ſua mano ordio.
Diſſe, e diſparve in un balen la Dea,
E in van trè volte la chiamò la bella
Vergine, che di lei pur anche ardea.
Sceſe fra tanto, e sfolgorando in viſo
Fecondità, la man le preſe. e di ella
Al caro ſpoſo, e il duol cangioſſi in riſo.

« C'eſt ici le lit nuptial. Te voilà parvenue au rivage. » Adieu, je me retire, il ne m'eſt pas permis de te ſuivre » plus loin. Je t'ai gardée tous les inſtants de ta jeuneſſe la plus » tendre, & tu n'as pas peu ſervi à accroitre la gloire de » mon règne.

» Mais tu vas être épouſe, & tu ſeras mère, ſi le ciel ſeconde notre eſpoir, & exauce nos vœux. Déja le folâtre » Amour ravage les lys, & éparpille les feuilles délicates de » la roſe qu'il a fait éclore. Adieu.

Tout le monde étant assemblé, la cloche a sonné, & la jeune fiancée richement parée, portant sur sa tête de longues tresses de fil d'or trait, entrelacées avec celles de ses beaux cheveux, à la manière des Grecs, est descendue de son appartement. Elle s'est avancée avec empressement pour embrasser son père & sa mère, qui l'attendoient à la tête de dix enfans rassemblés autour d'eux. Tous animés des mêmes sentimens, respiroient la joie la plus pure, & offroient le délicieux spectacle d'une famille nombreuse, intéressante, & bien unie. On ne pouvoit la voir dans ce moment, sans desirer d'en être.

Cette première scène étoit touchante, & qui de nous auroit vu d'un œil sec une mère tendre, & respectable, ne pouvant malgré elle se détacher de sa fille qu'elle pressoit dans ses bras,

---

» Ainsi la Déesse parla & disparut comme l'éclair. La jeune » innocente qui la voyoit s'éloigner, & qui la regrettoit en» core, la rapella trois fois en vain.

» Mais la Fécondité descendit du ciel, & se présenta devant » elle dans tout son éclat. Elle saisit une de ses mains qu'elle » mit dans celles de son époux, & le plaisir prit la place de » la douleur.

Gaz. Litt. année 1764, p. 261.

qu'elle arroſoit de ces douces larmes, qu'un excès de joie, & de tendreſſe fait couler abondamment ſur le ſein maternel ? Le Père, non voilé comme Agamemnon, pleuroit auſſi ; mais tenant à la main ſon grand chapeau, & les yeux tournés vers le ciel, il a prononcé d'un ton ferme ſa bénédiction ſur ſa fille, & ſes vœux pour le bonheur des deux époux. J'ai cru entendre dans ce moment le vieux Abraham, lorſque ſon ſerviteur lui préſenta la jeune Rebecca, qu'il avoit amenée pour Iſaac ſon fils. Les frères, & les ſœurs ont embraſſé enſuite pour achever le tableau le plus attendriſſant.

Le Conſul, ſuivi de ſes amis, a reçu, à la porte de ſon Hôtel, tout le cortège, &, arrivés à la Chapelle, les Fiancés ont été placés devant la Chaire. Le Miniſtre a fait ſon exhortation en François, enſuite la demande ordinaire par trois fois, & l'un, & l'autre ont dit trois fois *Oui*, & nous en chœur trois fois :

O terque quaterque beati !

Après le conſentement mutuel, & la foi promiſe, viennent les prières que le Miniſtre récite pour les Mariés qui ſont à genoux. Il n'y a point

d'anneau nuptial, tout eſt dit, & la cérémonie eſt finie.

L'Hymen n'eſt pas toujours entouré de flambeaux.

Au retour on embraſſe, & l'on donne aux jeunes gens, & aux demoiſelles, des bouquets enlacés avec des fils d'or, en leur diſant, en Grec, *mariez-vous auſſi*. On a danſé juſqu'au ſouper. Madame Vanlenep a arrêté tout le monde, parce qu'il n'y avoit point eu d'invitation auparavant. Le ſouper étoit feſtin de noce, & bien aſſaiſonné par la gaieté.

Je vais achever de vous faire connoître Madame Vanlenep. Elle a conduit, ſuivant l'uſage, ſon gendre, & ſa fille, à l'appartement qui leur étoit deſtiné, & dans ce moment on eut dit que c'étoit une Fée, qui, par ſon pouvoir, ou ſes enchantemens, faiſoit paroître une chambre juſqu'alors inconnue, & élégamment meublée. Mais on admiroit la tapiſſerie, & le lit, ornés des plus belles fleurs, brodées ſur un fond blanc. Elle y travailloit ſeule, & depuis dix ans, ſans qu'on s'en doutât. Elle étoit, comme Monteſquieu, occupé ſeul de *l'Eſprit des Loix*, animée à ce travail, parce qu'elle diſoit : Je donnerai ce beau meuble à ma fille aînée, je la ſurprendrai

agréablement lorſque j'aurai le bonheur de la marier. Cette fille dit chaque jour, en recevant chez elle, & en remerciant ſa bienfaitrice, ô ma mère ! ce beau préſent, ce bel ouvrage eſt l'ouvrage de vos mains. Elle le repète à tous ceux qui le voient, qui l'ont déja vu, & qui aiment comme elle, & comme moi à le raconter. *Juvat hoc meminiſſe.*

Si vous aviez été, mon Père, à ma place, vous auriez voulu ſans doute ajouter ce trait à tout ce que vous avez recueilli ſur les Brodeuſes anciennes, & modernes de la Grèce, & vous inviteriez celles qui ſont ſavantes dans l'art de Minerve, à lui offrir un pareil tableau.

Le 17 Février.

Les repas de noce ſe ſont ſuccédés. M. le Baron de Durfort a donné le ſien. Nous étions quarante à bord de la Frégate l'Atalante. Mais je puis parler des peines, & des allarmes, comme des plaiſirs, & des fêtes de Smyrne. Hier, à dix heures un quart, le tremblement de terre s'eſt fait ſentir. Un vent violent, & très-chaud l'a précédé, & ſuivi ; il venoit du Sud. La ſecouſſe n'a pas été de longue durée, deux à trois ſecondes ; mais elle a été forte, & j'aime

encore mieux l'agitation de la mer quand je ſuis embarqué, que ce mouvement convulſif de la terre, qui fait par fois ici bien du ravage; & cependant on danſe, & même on s'endort ſur cette terre qui tremble ſi ſubitement, & ſi ſouvent. Alors on ſe ſauve aux champs, quand on le peut, ou à bord des Navires qui ſont à portée. Les édifices croulent, on entend des cris, & des gémiſſemens; & les plus attachés à ce beau pays ſont, pour le quitter, des promeſſes, & des projets

(1) Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots ſont calmés.

Pour moi j'ai pris le doux engagement de ſuivre M. le Baron de Durfort, & M. le Baron de Tott, avec leſquels je trouve encore les Compagnons de voyage les plus déſirables à tous égards. Nous verrons enſemble l'Archipel, Salonique, le Péloponnèſe, Athènes, Malthe, & les ruines de Carthage. Il faudra bien quitter enfin les délices de Capoue, car un Annibal les trouveroit à Smyrne, pour s'y arrêter trop longtemps. Epargnons les adieux, s'il ſe peut,

(2) *Nec fleat ob noſtras ulla puella vias.*

(1) Corneille, Trag. (2) Tibul.

A Salonique, 12 Avril 1778.

En partant de Smyrne nous avons été deux jours au Château, & trois autres aux Iſles d'Ourla, nous avons parcouru tous ces beaux endroits, laiſſant paſſer au mouillage la fureur de l'Equinoxe. Nous avons enfin appareillé avec beau temps, & j'ai ſalué en paſſant le mont Atos, & le mont Olympe qui ſépare la Macédoine de la Theſſalie. Celui de Brouſſe m'a paru encore plus majeſtueux que celui-ci. De ſon côté les bords de la mer ſont très eſcarpés, en revanche l'autre côté du Golfe offre la campagne la plus riche, & la plus variée.

Le 17.

La peſte eſt ſur nos talons, & à nos trouſſes. Lorſqu'elle afflige la Capitale, on craint tous les courriers qui en viennent à Salonique, & à Smyrne, parce qu'ils en ſont ſouvent les porteurs.

(1) *Poſt equitem ſedet atra lues.*

J'ai vu, à la Moſquée de S. Dimitry, qui eſt une ancienne Egliſe Grèque, car les croix y ſont

(1) Horat.

encore, de très-belles colonnes de granit, & de verd antique ; plus loin, un Amphithéatre preſque enterré ; on ne voit que la friſe, & des bas reliefs tellement chargés d'hommes & de chevaux, qu'on n'y diſtingue rien ; plus bas, dans une maiſon Juive, le portique d'un ancien Temple, les colonnes, & les figures ſont fort mutilées ; mais ce qui reſte mérite d'être vu.

A la rotonde, autre Moſquée & ancienne Egliſe, on voit ſur le plafond des reſtes de Moſaïque ; mais les oiſeaux vont y nicher, & gâtent tout.

La Moſquée de Sainte Sophie, qu'on dit avoir été faite d'après celle de Conſtantinople, que j'ai vue, ne reſſemble pas à ſon modèle. On nous a montré l'ancienne chaire, faite d'un ſeul bloc, qui nous a paru de verd antique. Elle a ſervi, dit-on, à S. Paul, lorſqu'il a prêché aux Theſſaloniciens, les Turcs eux-mêmes la montrent avec vénération, & il faut croire que le même Apôtre les convertiroit, s'il venoit y prêcher encore.

J'ai été hier avec M. le Chevalier d'Agoult, & M. de Mercier dîner à la campagne chez M. Abeille, à *Oroundgy*, village ſitué dans un vallon très agréable, à une lieue de la ville. Les

Francs ſe ſont appropriés ce canton, ou cette retraite, & en ont exclus tous les habitans du pays. Ils en ſont les maîtres, *hic ſecura quies.* On y a le plaiſir de la promenade, & de la chaſſe, & nous avons paſſé, dans ce vallon charmant, deux jours chez le meilleur des Hôtes.

Le 17.

Hier nous nous promenions hors de la ville avec M. le Baron de Durfort, & pluſieurs Officiers. Nous avons pouſſé juſqu'à l'endroit qui eſt le terme, & le rendez-vous ordinaire où l'on ſe repoſe. On l'appelle *les ſept arbres.* On y trouve un grand *Kiosk* (ou pavillon) autour duquel la nouvelle troupe des *Galliondgy* (1) s'étoit raſſemblée. Ils étoient tous armés de pied en cap. Mais heureuſement l'Aga, ou Commandant étoit à leur tête, & apprenant que le Capitaine du Vaiſſeau de guerre François étoit avec nous, il envoya un de ſes Officiers pour le prier de venir ſe repoſer. On ne répond pas en Turquie par un refus à une pareille invitation. Nous ſuivons M. le Baron de Durfort. On nous reçoit au

(1) Soldats de marine.

bruit de l'effrayante muſique Turque, & des ſalves de mouſqueterie pour nous faire honneur. Les balles ſiffloient à nos oreilles. Le caffé eſt venu enſuite, & il a fallu ſe laiſſer reconduire avec les mêmes honneurs, & le même bruit. L'Aga eſt un galant homme qui en nous quittant a voulu nous toucher la main à tous. Nous avons donné chacun une piaſtre aux Muſiciens, j'en aurois donné deux plus volontiers pour les faire taire, & autant pour nous débarraſſer de cette troupe; car ces mauvais ſoldats tirent mal adroitement, & toujours en détournant la tête, ils peuvent tuer ceux qu'ils veulent le mieux accueillir, en les ſaluant.

Il y a ici un ſingulier privilège excluſif. Les Janiſſaires, qui en ſont les poſſeſſeurs, ne veulent pas s'en départir, & nos capitulations ne nous en exemptent pas. C'eſt le raſoir Turc auquel il faut ſe ſoumettre, de manière qu'avant de ſe faire accommoder par le perruquier François, il faut néceſſairement appeller le Janiſſaire, ou le barbier Muſulman qui nous raſe.

A Naples de Romanie, le 17 Mai.

TOUT ce beau pays eſt dévaſté par les Albanois qui ſe ſont emparés de Patras. Nous avons été voir à une lieue d'ici des ruines qui ne nous ont rien appris. J'ai vu Argos ſitué au pied d'une montagne qui a un Château ſur ſon ſommet. Tout ce qu'on voit, ou ne voit plus, tout ce qu'on nomme ici rappele des ſouvenirs ſi intéreſſans, qu'on voudroit y relire l'hiſtoire Grècque, qui ſeule nous retrace ces villes célèbres, & floriſſantes, qu'on ne retrouve plus, & qui ſe diviſoient elles-mêmes pour ſe détruire. *Etiam periere ruinæ.*

Athènes ſeule a conſervé quelques reſtes de ces beaux monumens qui la décoroient, lorſque Périclès s'occupoit du ſoin de l'embellir.

Notre tournée dans les Iſles a été très-agréable. J'ai vu avec plaiſir les reſtes des travaux que les Ruſſes, maîtres de Paros, & de toutes les Cyclades, ont faits à Naxos dont la rade eſt ſuperbe. C'eſt-là qu'après avoir brûlé la flotte Ottomane, ils ont érigé un trophée, comme les anciens Grecs après la victoire. La plus part des magaſins qu'ils ont conſtruits, ſubſiſtent encore.

Naxos

Naxos m'a plu infiniment. Je voudrois habiter cette Isle par préférence à toutes les autres.

Illa terrarum mihi præter omnes
Ridet.

La ville est sur le sommet d'une montagne, la forteresse en occupe une partie. Les Catholiques y sont logés, ainsi que l'ancienne Noblesse du pays. M. de Grimaldi, Consul de France, doit être distingué à tous égards. L'Evêque de Naxe, de la maison des *Crispo*, est un Prélat respectable. M. de Lastic nous a donné un bal la veille de notre départ, & je n'ai vu nulle part les danses que vous avez décrites, sur-tout celle de Thésée, & d'Ariane (1), aussi bien, aussi fidèlement exécutées qu'elles le sont ici. C'est ici, me disoit M. de Tott, qu'il faut lire le livre de votre père. La danse Naxiote est agréable, &

(1) Ariane, suivant Plutarque, abandonnée par son ravisseur, s'étoit réfugiée, avec sa nourrice Cortyne, à Naxe, où elle mourut. Elle y avoit sans doute apporté la danse de Thésée, & du Labyrinthe; on n'y voit plus, comme du temps de Plutarque, le tombeau de l'amante du Roi d'Athènes,

D'Ariane aux rochers contant ses injustices,

mais la danse de la fille de Minos y a été fidèlement conservée.

Plutarq. Vie de Thes.

nous avons eu aussi des danses Russes ; car dans l'Archipel les Russes ont fait danser les Grecs, & auroient dû leur apprendre la Pyrrhique qu'ils ont oubliée.

Nous avons passé deux jours à Syra. La ville est perchée sur la cime de la montagne. On m'appeloit par mon nom lorsque je passois, tous les Grecs qui vous connoissent nommoient à la fois le père, & le fils, & étoient empressés de me servir. On ne peut se promener sur cette montagne couverte de cailloux ; l'air y est bon, & l'on y mange d'excellens poissons.

J'écrirai encore, si j'en ai le temps, à Athènes, & ensuite à Malthe, & à Tunis.

Je suis, &c.

A MONSIEUR GUYS L'AINÉ.

SMYRNE.

Marseille, le 10 Décembre 1777.

J'AI lu avidement la relation de votre voyage à Ténédos, & à Troye : je l'ai comparée à celle que j'ai en manuscrit, & que le Chevalier de Valnay avoit envoyée à M. le Marquis de Bonnac, Ambassadeur du Roi à Constantinople. Vous avez vérifié tout ce qu'a écrit ce Voyageur peu connu : vous aimez, autant que moi, ces Savans Anglois (1), dont on vient de traduire l'ouvrage, qui ayant fait le projet d'aller lire délicieusement l'Iliade sur le tombeau d'Achille, & de Priam, après tant de siècles écoulés, ont écrit au nom de la postérité :

Et (2) *Pergama nomen Homeri.*

Sur une de ces pierres éparses que vous avez vues, dont ils ont fait un monument digne du Chantre d'Achille, & d'Hector.

Nous n'avons plus, même sur les lieux, que

(1) M. Wood.

(2) Properce, L. II. Elég. 1.

la ſatisfaction de reconnoître l'exactitude des deſcriptions, & de la géographie d'Homère ; nous ne pouvons que nous retracer l'image de Troye, à l'aſpect de ces ruines, qui ne ſont pas cependant celles des anciens murs d'Apollon ; ainſi vous pouvez me dire, après avoir vu ce qui nous reſte :

(1) *Non reſeram ſcæas, & Pergama Apollinis arces.*

« Je ne puis rien dire ni des Portes Scées, » ni des Tours, élevées par Apollon » ; mais l'immortel Ouvrage d'Homère, *Ære Perennius*, nous reſte. Ajoutons-y ſon ſucceſſeur & ſon rival, qui

Arma virumque canit Trojæ, &c.

Le vieux édifice auquel votre guide a donné le nom du palais de Priam, ſi admirablement ſitué, eſt du moins plus à ſa place, que les tours de Léandre, & d'Ovide, que vous aurez vues auprès de Conſtantinople. Mais vous aurez été arrêté par ces courans rapides & déſeſpérans pour les navigateurs, lorſqu'on eſt obligé de jeter, ou de lever l'ancre à pluſieurs repriſes, quand le vent manque tout-à-coup, ou revient

(1) Properce, L. II, Eleg. 1.

avec assez de force pour aider les navires à les fouler. Vous aurez reconnu l'*insanientem Bosphorum* d'Horace.

Vous l'aurez vu comme César, dont les yeux, suivant Lucain, suffisoient à peine à tout ce qui méritoit d'attirer & de fixer ses regards.

Herceas, monstrator ait, non respicis aras?

Après avoir relu Homère sur les lieux, il faut lire encore ce beau morceau du Poète Romain, pour en sentir toutes les beautés, pour essayer de le traduire fidèlement; & c'est ce que les Traducteurs en Vers & en Prose, que j'ai sous les yeux, n'ont pas fait. Je saisis l'occasion de vous citer cette nouvelle preuve de l'avantage que nous retirons des connoissances locales, pour l'intelligence des anciens Poètes, qui sont sur ce point, comme Homère, d'une exactitude qu'on aime à reconnoître.

Essayons donc de traduire les beaux vers de Lucain. Avec lui je vais suivre César, & vous, & tâcher de restituer à l'Auteur de la Pharsale, ce qu'on ne trouve pas dans les traductions que nous en avons en Prose, & en Vers. Souvenons-nous de la facilité avec laquelle nous traduisions ensemble Horace à Tibur, devant le Temple de la Sibylle. *Albuneæ resonantis.*

PHARSALE.

LIVRE IX.

« CÆSAR ut Emathiâ ſatiatus clade receſſit,
» Cætera curarum projecit pondera, ſoli
» Intentus genero: cujus veſtigia fruſtra
» Terris ſparſa legens, famâ duce tendit in undas,
» Threiciaſque legit fauces, & amore notatum
» Æquor, & Heroas lacrymoſo littore turres,
» Quâ Pelago nomen Nepheleïas abſtulit Helle.
» Non Aſiam brevioris aquæ diſterminat uſquam
» Fluctus ab Europa: quamvis Byzantion arcto
» Pontus, & oſtriferum dirimat Calcedona curſu,
» Euxinumque ferens parvo ruat ore Propontis;
» Sygeaſque petit famæ mirator arenas,
» Et Simoentis aquas, & Graio nobile buſto
» Rhoetion, & multum debentes vatibus umbras.
» Circuit exuſtæ nomen memorabile Trojæ,
» Magnaque Phœbei quærit veſtigia muri.
» Jam ſilvæ ſteriles, & putres robore trunci
» Aſſaraci preſſere domos, & templa Deorum
» Jam laſſâ radice tenent, ac tota teguntur
» Pergama dumetis: etiam periere ruinæ.
» Aſpicit Heſiones ſcopulos, ſylvaſque latentes
» Anchiſæ thalamos; quo judice ſederit antro;
» Unde puer raptus Cœlo: quo vertice Naïs
» Luſerit Œnone; nullum eſt ſine nomine ſaxum.
» Inſcius in ſicco ſerpentem pulvere rivum

» Transierat, qui Xanthus erat: securus in alto
» Gramine ponebat gressus, Phryx incola manes
» Hectoreos calcare vetat. Discussa jacebant
» Saxa, nec ullius faciem servantia sacri.
» Herceas, Monstrator ait, non respicis aras?

TRADUCTION
DE M. MARMONTEL.

DÈS que César, rassasié de sang, se fut éloigné de Pharsale, il écarta tous autres soins pour s'attacher à poursuivre son gendre. Après avoir inutilement suivi ses traces sur la terre, il le chercha sur les eaux. Il traverse le Bosphore de Thrace, il voit ce rivage fameux par les amours d'Héro, & cette mer où périt Hellé, & qui depuis en a porté le nom. De-là il gagna la côte de Sygée, & ces bords dont la renommée le remplit d'admiration. Il parcourut les rives du Simois, & le promontoire de Rhété, consacré par le tombeau d'Ajax. Il marche à travers ces ombres qui doivent tant au génie des Poètes.

« Il erre dans les champs de la fameuse Troye.
» Il cherche les traces des murs élevés par Apol-
» lon. Quelques buissons stériles, quelques troncs

» de vieux chênes couvrent les débris du palais » des Rois, & des temples des Dieux ». Troye entière eſt enſevelie ſous des ruines ; ſes ruines même ont péri. Il reconnoît le rocher où fut enchaînée Héſione, & la forêt témoin des amours d'Anchyſe, & de Vénus, & l'antre où ſiégea le beau Pâris, le juge des trois Déeſſes ; le lieu d'où fut enlevé Ganymède, & le mont ſur lequel la crédule Énone rendit heureux ſon infidèle amant. Il ne voit pas un ſeul endroit qui ne rappele un nom célèbre. Il avoit paſſé, ſans s'en appercevoir, un petit ruiſſeau qui ſerpentoit dans la pouſſière ; ce ruiſſeau étoit le Xanthe. Il portoit négligemment ſes pas ſur un monceau de terre couvert de gazon, un Phrygien lui dit : « Que faites-vous ? Vous foulez les mânes » d'Hector ». Il paſſoit auprès d'un tas de pierres renverſées qui n'étoient plus que d'informes débris. « Quoi ! lui dit ſon guide, vous » ne regardez pas l'autel de Jupiter où Pyrrus » immola Priam ?

TRADUCTION.

Le vainqueur de Pharſale, faiſant céder tous les ſoins qui devoient l'occuper, au deſir de ſe rendre maître de la perſonne de ſon gendre, & de l'atteindre, le pourſuivit par-tout, où il auroit pu ſe réfugier après ſa défaite; guidé par le bruit de ſa fuite, il traverſa le Boſphore de Thrace. Il voit, en paſſant, ce rivage fameux par l'amour, & les larmes de la tendre Héro, & cette mer à laquelle la jeune & malheureuſe Hellé donna ſon nom.

C'eſt là que les eaux de l'Helleſpont ſont reſſerrées dans le plus court eſpace qui ſépare les bords de l'Aſie & de l'Europe, quoiqu'on trouve le même détroit entre la pointe de Byſance, & le rivage de Chalcédoine qui abonde en huîtres. Les flots preſſés du Pont-Euxin y forment ce courant rapide, qui bouillonne en tombant par ce paſſage étroit, dans le ſein de la Propontide (1). Céſar aborde au cap Sygée, il parcourt

(1) *Arctiſſimo*, dit Tacite, *inter Europam, Aſiamque divortio, Byzantium in extrema Europa poſuere Græci.*

L. XII, n. LXIII, T. III, p. 96.

ces bords célèbres dans l'Hiſtoire, il ſuit la rive du Simois; il découvre Rhoeté, ſi remarquable par le monument d'un Guerrier fameux parmi les Grecs; il eſt au milieu des ombres de ces Héros qui doivent leur renommée aux Poëtes. Il cherche en vain les murs de la ville bâtie par Apollon. Ces lieux ne conſervent que le nom de la fameuſe Troye réduite en cendres; des buiſſons épars & ſtériles, de vieux troncs d'arbres, dont les racines deſſéchées ſe détachent d'un terrein également fatigué de les porter, ont pris la place du palais de Priam, & des temples des Dieux; les ruines même de Troye ont diſparu. Céſar voit le rocher d'Héſione, ce bois touffu qui couvroit un lit de gazon, jadis le lit nuptial de Vénus, & d'Anchyſe; l'antre où s'aſſit Pâris pour donner le prix de la beauté; le lieu qu'on lui montre, & d'où le beau Ganymède fut enlevé; le mont fameux par l'amour & la foibleſſe d'Énone. Mais, que dis-je? il ne voit pas autour

---

Quæ anguſtis fluctibus inſinuatum mare Aſiam ab Europa dirimit.
Freinsh. L. II, Cap. 31.

Voyez la ſavante Diſſertation de M. le Préſident de Broſſes, ſur le Périple de l'Euxin, décrit d'après les fragments de Salluſte, & les anciens Écrivains, page 627, Tome 32, des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres.

de lui un rocher qui ne porte un nom fameux, qui ne rappele un souvenir intéreſſant. Il avoit paſſé un ruiſſeau qui ſerpentoit ſur un ſable aride, ce ruiſſeau étoit le Xanthe qu'il avoit franchi ſans s'arrêter & ſans le reconnoître. Il montoit ſur un terrein élevé, foulant l'herbe épaiſſe qui croiſſoit à l'entour; un Phrygien, l'arrête, & l'avertit de ne pas fouler les cendres, & de reſpecter les mânes d'Hector. Il avoit paſſé indifféremment, & près des débris informes. Son guide le rappele: Eh! quoi, vous ne jetez ſeulement pas les yeux, lui dit-il, ſur ces autels de Jupiter (1)!

O Muſes! ô Poètes! dont les chants ſont immortels, c'eſt à vous qu'il appartient de ſauver de l'oubli tout ce que vous célébrez, &c.

Ce morceau mérite aſſurément d'être relu & conſervé, comme diſoit le Poète,

Quantum Smyrnæi durabunt vatis honores.

Je ne mets cet eſſai à côté de la Traduction de M. de Marmontel, que pour ſuppléer à ce

(1) Alexandre, qui s'arrête à Troye comme Céſar, ſacrifie à Priam ſur cet autel de Jupiter Hircius. *Proceſſit in campis ubi veteris Ilii ſedes monſtrabatur..... ſacrificavit & Priamo ad Hircii aram.*

Freinsh. L. II, Chap. 3 & 4.

qu'il n'a pas traduit, & c'eſt préciſément la belle, & fidèle image du Boſphore de Thrace, & des Courans, c'eſt-à-dire, ces quatre vers :

Non Aſiam brevioris aquæ diſterminat uſquam
Fluctus ab Europa, quamvis Byzantion arcto
Pontus, & oſtriferum dirimat Chalcedona curſu,
Euxinumque ferens parvo ruat ore Propontis.

La traduction des beaux vers de Lucain ne fait qu'indiquer ce qu'on doit voir & admirer dans l'original. Je vais rapporter également les vers de Brebeuf, & ceux de nos Poètes modernes. Je vous obſerverai, par rapport au premier, que dans ſon avertiſſement, il demande pardon des fautes qu'il a faites en ſuivant la géographie de Lucain, je crois que vous êtes à portée de juſtifier le Poète Romain, ſur ſa fidèle deſcription de la pointe du Serrail, ou du Boſphore, que je ne trouve dans aucun de ſes Traducteurs.

TRADUCTION

DE BREBEUF.

CÉSAR ayant quitté les plaines d'Émathie,
Sent ſa rage bleſſée, & non pas amortie.
D'un rival en déroute il eſt encor jaloux;
Il veut cette victime à ſon ardent courroux.
Mais ſes vœux ſont trompés, ſes attentes perdues;
Il ne peut démêler des traces confondues.
Sur les bruits cependant ſemés dans les hameaux,
Il tourne ſes deſſeins & ſes pas vers les eaux.
D'abord il ſe commet à ces ondes cruèles,
A ce détroit funeſte à des amours fidèles,
Et paſſant le Boſphore, il cingle vers ces lieux
Dont le trouble autrefois a diviſé les Dieux.
Vers ces champs renommés, où l'Ilion ſuperbe
Se cache maintenant ſous le ſable & ſous l'herbe;
Il cherche dans les bois, il cherche dans les champs,
Le prix ambitieux d'un ſiège de dix ans.
De deux Divinités l'ouvrage inimitable,
N'eſt plus qu'un nom célèbre, ou qu'un ſonge agréable.
Des ormes ſans feuillage, & des chênes pourris
Ont crû ſur les palais d'Hector & de Pâris.
Le paſſant foule aux pieds les murailles de Troye;
De leur pompeux débris le temps a fait ſa proie.
Sur les autels ſacrés, il a mis des buiſſons;
Et les temples des Dieux ſont les champs des moiſſons.

Même le Simoïs, & le fleuve du Xanthe,
Ne roulent ſeulement qu'une onde languiſſante;
Bien que la renommée ait conſacré leurs eaux,
Les ans qui changent tout, en ont fait des ruiſſeaux.
Céſar voit la caverne où l'arbitre volage,
Aux appas de Cypris fit un honteux hommage;
Le rocher d'Héſione, & le mont ſpacieux
D'où le jeune Troyen fut porté dans les cieux.
Ce roc où la Nayade oublia ſa franchiſe;
Ces taillis confidens des privautés d'Anchiſe;
Et ce guerrier, enfin, dans ce fameux canton,
Ne vit point de rocher & ſans titre, & ſans nom.

TRADUCTION

DE M. DE LA HARPE.

CEPENDANT de Céſar la haine encor trompée,
A perdu ſur les mers la trace de Pompée;
Il vogue, mais en vain, vers ces bords qu'à jamais
L'amour rendit fameux par les maux qu'il a faits.
Au détroit dont Hellé n'atteignit point la rive,
Où de l'amant d'Héro gémit l'ombre plaintive;
La renommée alors, & l'orgueil de ſon nom,
L'appelent aux débris de l'antique Ilion,
Aux ſables de Sygée, aux roſeaux du Scamandre,
Au rocher qui d'Ajax a conſervé la cendre;
A ces grands monumens, dont le nom reſpecté
Doit aux chants des neuf Sœurs ſon immortalité;

Ses regards cherchent Troye, au moins dans ſes ruines;
Ces remparts, qu'ont bâti jadis des mains divines,
Sous la mouſſe & la ronce ils ſont enſevelis.
D'informes rejettons, des troncs noirs & vieillis,
Ont remplacé ces murs qui du temps ſont la proie.
Le temps a dévoré juſqu'aux débris de Troie.
Le Héros parcouroit ces bords religieux.
« Voici, lui diſoit-on, l'Antre myſtérieux,
» Où Cypris ſoupira pour le père d'Enée.
» On vit ſur cette roche Héſione enchaînée.
» Ici le fils de Tros aux cieux fut emporté.
» Dans cette grotte aſſis pour juger la beauté,
» Là, Pâris à Vénus décernoit la couronne:
» C'eſt ici qu'il trompa la trop crédule Énone.
L'antiquité reſpire en cette région,
Tout bocage a ſes Dieux, tout rocher a ſon nom.
Sur un lit ſablonneux une eau foible ſerpente;
Céſar, ſans le ſavoir, avoit paſſé le Xanthe;
Plus loin, ſur le gazon, il s'avançoit encor:
» Hélas! ne marchez pas ſur le tombeau d'Hector.
Il fouloit une pierre avec indifférence:
» C'eſt l'autel où Priam a péri ſans défenſe.

Ce beau morceau de Lucain, pour être entièrement & fidèlement rendu, eſt donc encore à traduire & en vers & en proſe, quoique cette dernière imitation ſoit en vers la ſeule qu'on puiſſe citer, & tranſcrire avec plaiſir.

DEUXIEME LETTRE.

A M. GUYS L'AINÉ.

J'AI lu avec plaiſir, mon cher fils, & j'ai fait lire la relation de votre voyage de Conſtantinople à Brouſſe, & au mont Olympe, & delà juſqu'à Smyrne. Vous avez donc été agréablement ſurpris de trouver en Aſie des Turcs différents de ceux que vous avez vus dans la Capitale, des Turcs complaiſans, honnêtes, accueillans pour les étrangers qui profeſſent une autre religion que la leur, & même des mœurs douces parmi le peuple. Le beau pays que vous avez vu eſt riche, & jouit d'une longue paix. Beaucoup de manufactures comme à Lyon, une récolte de ſoie des plus abondantes, telle eſt la richeſſe de cette ancienne ville, où vous avez été ſi bien reçu; vous y aurez retrouvé, ainſi qu'en Grèce, ce tableau que (1) j'ai retracé du

(1) Nous avons craint de voir renouveller en Provence la loi de l'Attique, par laquelle l'exportation des figues étoit ſévèrement défendue : mais ſans remonter aux Athéniens & aux Grecs qui cultivent encore le figuier avec un goût héré-

ménage

ménage de nos ayeux à l'ombre du figuier domeſtique, & héréditaire. C'eſt ainſi qu'on repréſentoit anciennement les beaux jours du règne pacifique de Salomon.

---

ditaire, rapelons-nous que dans un temps moins ancien, où le luxe contagieux & deſtructeur ne nous avoit pas encore appris à ſacrifier l'utile à l'agréable, les citoyens les plus opulens de Marſeille ſe promenoient à la campagne dans une allée de figuiers. A la ville ils ſe félicitoient d'avoir un petit jardin qui aſſortiſſoit la ſimplicité de leur habitation. Là, un figuier & une treille couvroient de leur ombre le puits domeſtique, & dans les beaux jours, la table où le père de famille étoit aſſis, entouré de ſes enfans, & quelquefois de ſes voiſins : ceux-ci partageoient les fruits que l'arbre généreux offroit lui-même au voiſin le plus proche, en étendant ſes branches juſqu'à lui. Eh ! qui de nous, en voyant ce figuier encore verd, ne reconnoîtroit pas avec joie ce vieux témoin des jeux de ſon enfance ? Qui de nous ne ſe rappelera pas qu'au bord de l'Uveaune, l'Amour gravoit, ſur l'écorce des peupliers, ſes chiffres entrelacés, mais qu'auprès de nos foyers l'amour conjugal, & la piété filiale, imprimoient un ſouvenir attendriſſant & exemplaire, ſur l'écorce d'un figuier antique & reſpecté ? Exilé dans un climat étranger, ou errant ſur la vaſte étendue des mers, dans ces longs momens où l'on oppoſe l'eſpoir du retour dans ſa patrie, à l'idée & au chagrin d'en être éloigné, le Marſeillois déſiroit, ſe promettoit de revoir un jour & le foyer, & le figuier paternel. On eſpéroit de cueillir encore chez ſoi, à la fin de l'Automne, le meilleur des fruits. L'arbre nourricier & hoſpitalier qui les donnoit en abondance, étoit compté dans l'héritage de nos

Habitabatque Juda & Iſraël abſque timore ullo, unuſquiſque ſub vite ſua & ficu ſua, cunctis diebus Salomonis (1).

» Les habitans de Juda & d'Iſraël vivoient » ſans crainte, chacun à l'ombre de ſa vigne, » & de ſon figuier, pendant la durée du règne » de Salomon ». *Liv. des Rois, ch. 12, v. 10.*

Vous obſerverez que les Turcs voyagent lentement & à petites journées. La poſte chez eux n'eſt que pour les courriers. Les grands Seigneurs ont leurs équipages, & leurs chevaux, & n'enlèvent pas tous les chevaux de poſte, en arrêtant, lorſqu'ils voyagent, ceux qui ont le malheur de les rencontrer. Souvenons-nous que l'Empereur Auguſte, ſuivant ſon Hiſtorien, ne voyageoit que la nuit, & en litière, c'eſt-à-dire, ſi lentement, qu'il mettoit deux jours pour aller à Préneſte, ou à Tibur,

---

pères, parmi les dons les plus précieux que la reconnoiſſance ſe vantoit de tenir de la main bienfaiſante de nos Ayeux.

Recueil de l'Acad. de Marſ. 1773. Diſcours prononcé à l'ouverture de la Séance publique, pag. 14, 15, 16.

(1) Sous Ezéchias, le Roi des Aſſyriens, exhortant le peuple de Jéruſalem à ſe rendre à lui, fait dire par les députés : *Egredimini ad me, comedet unuſquiſque de vinea ſua, & de ficu ſua.* Lib. IV, Reg. Cap. 18, v. 31.

où nous avons été dîner en partant de Rome.

Itinere lectici, & noctibus ferè, ut Præneste vel Tibur biduo (1) *procederet.*

Vous avez retrouvé & admiré l'amour de la Patrie dans ces hommes sédentaires, qui se font une douce idée d'être ensevelis dans le tombeau de leurs pères, & qui veulent vivre & mourir dans le même lieu où ils ont vu le jour.

Nos patriam fugimus, nos dulcia linquimus arva (2).

Les petites villes ne subsistent, que par l'attachement qu'elles inspirent à leurs habitans qui y sont nés.

Le vertueux Plutarque disoit; je suis né dans une petite ville, & pour l'empêcher d'être plus petite, je veux m'y tenir (3).

Vous avez vu avec plaisir la Pyrrhique qui devoit être, comme vous le dites, la danse favorite des soldats, & même des Officiers. Les Princes anciennement ne manquoient pas de l'apprendre; & aux Fêtes que donna César à Rome, les fils des Princes d'Asie, & de Bythinie danserent la Pyrrhique.

(1) Suet.
(2) Virg.
(3) Hist. Anc. de Rollin, Tome XII, p. 25.

Pyrrhicam (1) *ſaltaverunt Aſiæ, Bythinieque Principum liberi.*

Vous convenez avec moi qu'il eſt agréable de relire en Grèce Homère & les anciens Poètes, pour vérifier, pour retrouver avec plus de plaiſir les uſages conſervés (2) & échappés, pour ainſi dire, aux révolutions & au pouvoir du

(1) Suet. in Calig.

(2) M. Houel, de l'Académie Royale de Peinture, qui vient de paſſer trois ans & demi en Sicile pour la parcourir, pour la connoître à fond, pour corriger les Relations imprimées des Voyageurs qui l'ont précédé, qui rapporte une riche collection de Tableaux de l'Etna, & de tous les Monumens anciens que Catania, Syracuſe, Agrigente, &c. ont conſervés; M. Houel n'a pas manqué d'obſerver dans les Colonies des Albanois, tranſplantés du Pélopponnèſe en Sicile, les uſages des Grecs conſervés dans les cérémonies des mariages Albanois, dont il a fait le tableau.

Il a obſervé auſſi, & deſſiné dans la plaine de Catania, la Fête ou Proceſſion qui annonce la moiſſon. Des hommes portent de longs bâtons auxquels ſont attachées de petites gerbes de bled. Cette proceſſion eſt précédée d'une autre dans le même genre, où l'on porte des rameaux fleuris de chaque eſpèce. La fête de la moiſſon devoit être celle de Cérès, que le peuple, fidèle dépoſitaire des anciens uſages, a conſervée, en promenant une femme couverte d'un long voile blanc, montée ſur un âne, environnée des gerbes que portent les hommes à pied qui la ſuivent. Elle tient chez ce peuple groſſier & agreſte, la place de la mère de Proſerpine.

temps, qui efface & détruit tout, ſouvent juſqu'au ſouvenir de nos ouvrages, & des monumens les plus durables.

J'ajouterai que dans la même vue, autant que pour s'inſtruire par la lecture des Livres ſaints, on doit lire l'Ecriture & les Prophètes dans les pays que vous parcourez, pour reconnoître les images qu'ils nous ont tracées, & les hommes de tous les temps. Cette propoſition vous paroîtra-t-elle extraordinaire ? Je vais l'appuyer par des exemples.

Ainſi, avant de joindre la Frégate l'Atalante, où vous ſerez ſi bien reçu à tous égards, & ſous les loix de M. le Baron de Durfort (1), ſi vous voulez connoître l'Archipel, vous devriez profiter de ces barques, ou *Voliks*, qui vont plus vîte que les gros navires, tels que ces bâtimens chargés de fruits, d'Oranges, & de Citrons de Chio qu'on porte à la Capitale. Dans les plus anciens tems, ces bâtimens étoient réputés les meilleurs voiliers. Job, en diſant que les jours de ſa vie ont paſſé plus rapidement qu'un homme qui court à perte d'haleine, ajoute qu'ils ont paſſé avec la vîteſſe de ces barques légères qui

(1) Capitaine de cette Frégate, & des Vaiſſeaux du Roi.

portent les fruits, ou de l'aigle qui fond ſur ſa proie.

Pertranſierunt (dies mei) quaſi naves poma portantes, ſicut aquila volans ad eſcam (1).

Quand vous verrez donc ces bâtimens qui portent, ou les pommes de Sinope, ou les limons & les oranges de Chio, ſouvenez-vous de Job, & de l'image par laquelle il exprimoit la fuite rapide des momens qui ſe ſuccèdent, & s'écoulent.

Eheu! fugaces labuntur anni (2).

Il compare encore, car ce Poète ſublime eſt plein des images qu'il avoit ſous les yeux, il compare ce qui paſſe rapidement, & n'a point de conſiſtance, à l'écume légère que le vent enlève & diſperſe, à la fumée qu'il diſſipe, & au ſouvenir de l'hôte d'un jour; c'eſt-à-dire, de ce voyageur preſſé qui ne s'arrête qu'un ſeul jour au même lieu.

Spes impii, tanquam ſpuma gracilis, quæ a procella diſpergitur, tanquam fumus, qui a vento diffuſus eſt, & tanquam memoria hoſpitis (3) *unius diei prætereuntis.*

(1) Job, Cap. 9, verſ. 26.
(2) Horace.
(3) Job, Cap. 5, verſ. 15.

Obſervez que cette dernière image locale appartient, avec le ſentiment & le regret qui l'accompagnent, au ſeul pays où l'hoſpitalité eſt encore un devoir religieux (1), & où l'on étoit anciennement affligé de ne recevoir un hôte paſſager que pour un ſeul jour, dont le ſouvenir étoit bientôt effacé.

Ma Lettre, ſur la chaîne des malheurs, vous a touché. Parcourez le monde, puiſqu'il faut le voir avant d'en ſortir, vous trouverez par-tout des malheureux, d'autant plus dignes de pitié, que parmi les hommes, ſi le malheur accable les uns, la proſpérité endurcit les autres.

J'ai vu, diſoit l'Eccléſiaſte, les oppreſſions qui ſe font ſous le ſoleil, & les larmes des innocens, ſans qu'ils aient perſonne pour les conſoler. Le triſte & inconſolable Young n'a rien dit de plus.

Vidi calumnias quæ ſub ſole ſunt, & lacrymas innocentium, & neminem conſolatorem (2).

Je reviens à Job, au ſujet d'un uſage que

(1) M. le Comte de Choiſeul a très-bien reconnu chez les Turcs la religion de l'hoſpitalité, que les Grecs n'ont conſervée que par tradition. *Voy. Pitt. de la Grèce, page 21.*

(2) Eccleſiaſte, Cap. 4, v. 1.

vous avez obſervé d'après mes notes. Les Orientaux s'inclinent profondément devant un Supérieur, ou un Grand, & baiſſant la main droite juſqu'à terre, la portent enſuite à la bouche avec reſpect.

Cette coutume étoit anciennement le ſigne d'un hommage ou d'un culte religieux.

Si vidi ſolem cùm fulgeret, & lunam, &c. dit Job, *& lætatum eſt cor meum in abſcondito, & oſculatus ſum manum meam ore meo* (1).

« Lorſque j'ai vu briller le ſoleil, & la lune, » mon cœur a treſſailli de joie en ſecret, j'ai baiſé » ma main avec empreſſement.

J'ai parlé de la peſte, comme d'un fléau que Dieu envoie, & Dieu l'a dit ſi ſouvent par la bouche de ſes Prophètes.

Si autem (2) *peſtilentiam immiſero ſuper terram illam*, &c.

Détournons les yeux de ce triſte ſpectacle pour les fixer plus agréablement ſur d'autres objets. Tous les bijoux, & les ornemens des

(1) Job, Cap. 31, v. 26, 27.

Derelinquam mihi in Iſrael ſeptem millia virorum quorum genua non ſunt incurvata ante Baal, & omne os quod non adoravit eum oſculans manus. Lib. Reg. Cap. 19, v. 18. On fléchiſſoit le genou, & on baiſoit ſa main, pour adorer.

(2) Ezech. Cap. 24, v. 18.

femmes Grèques, ne ſont-ils pas très-anciens dans l'Orient ? Le Prophète dit à Jéruſalem, en lui parlant, au nom du Dieu qui l'inſpire :

« Je vous ai parée des plus beaux ornemens, » je vous ai donné des braſſelets, j'ai mis un » collier ſur votre col, je vous ai donné le cer- » cle d'or qui ſe met ſur le front, des pendans » d'oreilles, une couronne éclatante qui brilloit » ſur votre tête ; j'ai prodigué ſur vous l'or & » l'argent, vous avez été vêtue de fin lin (1).

Et ornavi te, & dedi armillas in manibus tuis, & torquem circa collum tuum, & circulos auribus tuis, & coronam decoris in capite tuo, ornata es auro & argento, veſtita es byſſo, &c.

Vous retrouverez dans les Prophètes, & dans le même pays, la même couronne, les repas funéraires, les femmes voilées.

Vos amictu non velabitis, cibos lugentium non comedetis, coronam habebitis in capitibus veſtris, & calceamenta in pedibus (2).

Et dans Baruch :

Rugiunt, clamantes contra Deos ſuos, ſicut in cœna mortui.

---

(1) Ezech. Cap. 16, v. 11, 12, &c. Voyez Iſaïe, Chap. 3, v. 18 à 23.

(2) Ezech. 24, v. 22, 23.

« Ils rugiſſent, en criant devant leurs Dieux, » comme aux feſtins qu'on fait pour les morts.

Verrez-vous dans les villes les plus riches & les plus commerçantes, un auſſi manifique ſpectacle, que le tableau de l'opulence & du commerce de Tyr, lorſqu'Ezéchiel annonce la chûte de cette fameuſe ville ?

Carthaginienſes, negotiatores tui, a multitudine cunctarum divitiarum, argento, ferro, ſtanno, plumboque impleverunt nundinas tuas. Naves maris principes tui in negotiatione tua, & repleta es in corde maris, &c. (1).

« Les Carthaginois trafiquoient avec vous, & » ils vous apportoient toutes ſortes de richeſſes; » ils rempliſſoient vos marchés, d'argent, d'airain, de fer, de plomb, &c. Les vaiſſeaux » ont entretenu votre principal commerce; » aſſiſe au milieu de la mer, vous avez été » comblée de biens ».

Vous avez vu la chambre d'un grand Seigneur Turc, chauffée par un braſier, comme l'étoit celle des Rois de Jéruſalem.

Rex autem ſedebat in domo hiemali, in menſe nono, & poſita erat arula coram eo plena pruinis (2).

(1) Ezech. Cap. 27, v. 12 & 25.

(2) Jeremiæ, Cap. 36, & 22.

« Le Roi habitoit ſon palais d'hiver au neu-
» vième mois ; il y avoit un braſier plein de
» charbons ardens ».

Vous retrouverez, dans ce même Prophète, ce baume précieux de la Mecque, que les femmes employent encore comme fard, & comme remède ; ce vin de Chypre, conſervé ſur la *mère*, ou la lie qui le bonnifie, & même les chanſons des Vendangeurs.

Aſcende in Galaad, & tolle reſinam, virgo filia Ægypti, fruſtra multiplicas medicamina (1).

« Filles d'Egypte, montez en Galaad pour
» chercher ce baume qui découle des arbres,
» en vain vous multipliez les remèdes que vous
» employez ».

« Moab s'eſt repoſé ſur la lie, comme le vin
» qu'on ne fait pas paſſer d'un vaiſſeau dans un
» autre ».

Moab requievit in fæcibus ſuis, nec transfuſum eſt de vaſe in vas.

Vinum de torcularibus ſuſtuli, nequaquam calcator uvæ ſolitum cœleuma cantabit (2).

---

(1) Jeremiæ, Cap. 64. v. 11.
(2) Idem, v. 33.

Ceſſavit gaudium tympanorum . . . . . cum cantico non bibent vinum (1).

« J'ai fait ceſſer le vin des preſſoirs, & ceux » qui foulent le raiſin ne chantent plus leurs » chanſons ordinaires ».

Vous direz donc de ce même peuple ce qu'on diſoit (2) anciennement en faiſant ſon hiſtoire; ils ſuivent encore aujourd'hui leurs anciennes coutumes.

Uſque in præſentem diem morem ſequuntur antiquum. . . . . filii eorum, & nepotes ſicut fecerunt patres ſui, ita faciunt in præſentem diem.

Vous avez remarqué ces braves, ou ces amoureux, qui, pour preuve d'amour, ou de bravoure, ſe font des inciſions aux bras & aux jambes. Les Iſraélites, devenus idolâtres, ſe faiſoient des inciſions avec des couteaux & des lancettes, juſqu'à ce qu'ils fuſſent couverts de leur ſang.

Clamabant voce magnâ & incidebant ſe juxta ritum ſuum, cultris & lanceolis donec perfunderentur (3) *ſanguine.*

(1) Iſaie, Cap. v. 1, 8 & 9.
(2) Hiſt. 4. des Rois, v. 34, 41.
(3) Lib. Leg. Cap. 18, v. 28.

Vous trouverez dans l'Ecriture, & dans le plus ancien temps, les chœurs de danſes conſervés par les Grecs.

Lorſque les Benjamites, qu'on avoit voulu exterminer à cauſe du crime commis contre la femme du Lévite (à Habaa, ville de la Tribu de Benjamin) ayant perdu leurs femmes dans le maſſacre général, en demandèrent aux enfans d'Iſraël, qui avoient juré de ne pas leur donner leurs filles; ceux-ci leur conſeillent & permettent d'enlever celles de Silo, comme on enleva à Rome les Sabines. Ils diſent à ceux de Benjamin :

» Cachez-vous dans les vignes, & lorſque » vous verrez les jeunes Vierges de Silo dan- » ſer, ou mener des chœurs de danſe, ſuivant » leur coutume, ſortez tout-à-coup des vignes; » que chacun de vous en prenne une pour ſa » femme, & retournez dans votre pays ».

Les enfans de Benjamin obéiſſent, & chacun enleva une de ces filles, qui danſoient enſemble, & en rond.

Ite & latitate in vineis. Cûmque videritis filias Silo ad ducendos choros ex more procedere, exite repentè de vineis, & rapite ex eis ſinguli, uxores ſingulas, & pergite in terram Benjamin.

*Fecerunt*que, *ut ſibi fuerat imperatum; & juxta numerum ſuum rapuerunt ſibi de his quæ ducebant choros, uxores ſingulas. In diebus illis non erat rex in Iſrael, ſed unuſquiſque, quod ſibi rectum videbatur hoc faciebat.*

Dans ce même & ancien temps, ajoute l'Ecriture, il n'y avoit point de Roi dans Iſraël, & chacun faiſoit ce qu'il lui plaiſoit. *Jud. Cap. 21, v. 20, 21, 23, 24.*

Lorſque la vie commune des hommes étoit plus longue qu'elle ne l'eſt parmi nous, ou que les exemples d'une longueur remarquable étoient plus fréquens, le beſoin d'aimer, & d'avoir une compagne, le bonheur d'être père, étoient ſentis vivement; & je ne connois pas dans la nature, ni dans le cœur de l'homme, d'amour plus grand, que celui des pères pour les enfans, il ne s'affoiblit point, il s'accroît, & ſe fortifie par les obſtacles.

(1) O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère!

Auſſi le premier exemple que Salomon nous donne de l'idolatrie naiſſante, eſt l'excès de l'amour paternel.

Un père déſolé fait faire, par le plus habile

(1) Racine.

Artiſte, l'image d'un fils qu'il vient de perdre, il lui élève un autel domeſtique, il ordonne un culte, & des ſacrifices pour ce nouveau Dieu.

Acerbo enim luctu dolens pater, citò ſibi rapti filii fecit imaginem, & illum, qui tunc quaſi homo mortuus fuerat, nunc tamquam Deum colere cœpit, & conſtituit inter ſervos ſuos, ſacra, & ſacrificia.

Provexit autem ad horum culturam artificis eximia diligentia. Sapient. Cap. 14, v. 15 & 18.

Cette perfection du travail, qui contribue à l'accroiſſement de l'idolatrie, prouve l'ancienneté de l'art & de ſes progrès.

Je m'arrête, ce ſupplément à mes autres citations doit vous ſuffire, avec la belle collection dont M. le Comte de Choiſeul nous a enrichis (1). Vous êtes encore à portée de vous inſtruire auprès de l'Inſpecteur (2) du Levant, que vous avez le bonheur de ſuivre. Vous reviendrez, enfin, comme le fils de Tobie, peut-être avec l'argent prêté à Gabelus, mais non avec une compagne née en Grèce; vous la trouverez ici,

(1) Voyage de la Grèce, fait par M. le Comte de Choiſeul-Gouffier, qui a bien voulu m'en envoyer un Exemplaire.

(2) M. le Baron de Tott.

elle vous y attend pour vous fixer, pour faire votre bonheur & le mien, par cette heureuſe conformité de goûts, de ſentimens & de caractères, qui offrira le modèle de l'union la plus douce, & la plus conſtante.

Vous aurez celle que vous déſirez, & qui vous étoit promiſe par le vœu public, & le mien; je vous le dirai encore en vous voyant, & en embraſſant celui qui vous ramène, nous dirons enſemble :

Quid illi, qui te ſanum reduxit, Poterimus dignum dare (1)?

Quelles graces n'aurons-nous pas à lui rendre, & que pourrons-nous lui offrir, qui ſoit digne de lui, & d'un tel bienfait?

(1) Lib. Tob. Cap. 12, v. 3.

TROISIEME

TROISIEME LETTRE.

A M. GUYS L'AINÉ.

VOUS ne verrez pas le Boſphore de Thrace, & l'Euxin, l'autel ſur lequel les Argonautes ont ſacrifié; & dans la mer Noire, les bords qu'ont ſuivi les Grecs, commandés par Xénophon, ſans vouloir relire la retraite des dix mille à Chriſopolis, (1) & à Biſance (2). Je vous envoie une nouvelle & excellente Traduction de cet immortel ouvrage, faite par M. Larcher de l'Académie de Dijon. Elle eſt accompagnée de Notes ſavantes & utiles, où (3) vous verrez que je ſuis nommé & corrigé par l'Auteur, aſſurément plus verſé que moi dans l'étude de la langue Grèque, & en état de me donner des leçons que je reçois avec reconnoiſſance.

Je vous ai conſeillé de prononcer le Grec comme les Grecs le prononcent. J'ai été porté à croire que leur manière étoit celle des anciens.

(1) *Scutari.*

(2) Conſtantinople.

(3) Tom. II, pag. 202, 295, 296.

L'opinion contraire a prévalu parmi nous, eu égard aux Savans qui l'ont adoptée, & au témoignage qu'ils ont en leur faveur. J'avoue que les uns & les autres ont des motifs déterminans. Mais lorſque M. Larcher ajoute aux preuves de ſon aſſertion : *Qui a dit à M. Guys que les Grecs ne prononçoient pas comme ils écrivoient ?* Je ne ſuis pas ſurpris qu'il ne ſoit pas de mon avis, & j'oſerois croire qu'il y a une prononciation pour les yeux, & une autre pour l'oreille.

La première ſuffit à ceux qui ſavent une langue, comme M. de Villoiſon (1), & M. Lar-

(1) M. de Villoiſon, qui eſt un autre Colomb pour la République des Lettres, dont il reculera les bornes, a eu le bonheur de découvrir, dans la Bibliothèque de Saint Marc, l'Iliade en un Manuſcrit du dixième ſiècle, avec les Notes & les Leçons des ſoixante plus fameux, & anciens Critiques, qui ont expliqué Homère, tels qu'Ariſtarque, Zénodote, &c. On y trouve auſſi les Variantes des anciennes Editions perdues, & données par les Villes & Républiques de Chio, de Sinope, d'Argos, de Chypres, & de Marſeille. L'infatigable M. de Villoiſon, déchiffre & copie lui-même pour nous faire préſent d'un nouvel Homère, qui ſera proprement l'*Homerus variorum*, de toute l'antiquité, & ſur-tout de la célèbre Ecole d'Alexandrie.

Nous devons oppoſer cette annonce à celle d'un ſavant Napolitain, qui croit être en état de nous prouver que le divin

cher poſſèdent le Grec, & qui ſont plus exercés à le lire, & à le traduire, qu'à le parler.

La ſeconde, qui eſt ce qu'elle doit être, je veux dire, la Proſodie faite pour l'oreille, eſt celle adoptée par ceux qui parlent leur langue naturelle, ou celle dont il s'agit.

Ainſi, en ſuppoſant que la langue Angloiſe fût devenue, à la ſuite des temps, & des révolutions (1), comme les langues Grèques & Latines, celle des Savans qui liroient en Anglois, Pope, Milton, Locke, &c. & fût en même temps demeurée celle des Anglois dégénérés & aſſervis, qui habiteroient encore leur pays; on diſputeroit en France pour ſavoir ſi Milton, ou Pope prononçoient, *Peters*, *Sackhespear*, *Wood*, comme on l'écrit, ou *Pitre*, *Sackhiſpir*, ou *Woud*, comme on les prononce.

Je ſuis perſuadé que celui qui auroit voyagé

Homère n'eſt qu'un être fabuleux, que ſon nom ſuppoſé étoit le titre de l'ouvrage contenant les Livres de l'Iliade, & de l'Odiſſée, Livres ſacrés & ſymboliques des Prêtres de la ville de Siris, dans la Lucanie. Je trouve cette annonce dans une des Notes du Voyage Pittoreſque de Grèce. J'aurois voulu ſuivre & imiter ſon illuſtre Auteur, pour mériter le ſuffrage dont il m'honore.

(1) Suppoſition qu'on ne doit pas regarder comme une hoſtilité dans les circonſtances où nous ſommes.

en Angleterre, & vécu avec des Anglois, adopteroit la prononciation locale comme la vraie, & celle à laquelle l'oreille eſt plus accoutumée. Nous-mêmes, en conſultant l'oreille, nous ne faiſons plus rimer à ſes dépens, & pour les yeux ſeulement, françois qu'on prononce comme ſi on écrivoit *français*, avec loix, ni *monnoie*, *monnaie*, avec joie.

C'eſt ainſi que les Jéſuites, après avoir fait la Miſſion, & une longue étude de la langue dans la Grèce moderne, ont préféré la prononciation de l'Egliſe Grèque, qui ayant fidèlement conſervé l'ancien idiome, a dû conſerver auſſi la prononciation : telle eſt cette tradition que M. Larcher me reproche, & que j'ai cru trouver à Athènes même, malgré les révolutions que cette ville a éprouvées, & le mélange des peuples, dont la communication a dû altérer la pureté d'une langue qui leur devenoit commune.

« Les Athéniens, dit M. Larcher (1), que » M. Guys nous repréſente comme ſi délicats, » l'ont été aſſez peu, pour adopter les expreſ- » ſions des Barbares ; & l'on croira qu'ils n'ont » point pris leur prononciation vicieuſe » ?

(1) Tome II, page 296.

Que n'ai-je eu le bonheur de voyager en Grèce avec le ſavant Traducteur d'Hérodote, & de Xénophon ? j'aurois fait, en le conſultant, de meilleures recherches, & il porteroit lui-même un autre jugement des Athéniens & des Barbares.

On a vu anciennement les Grecs avec les Perſes, & enſuite avec les Turcs. La langue Perſane eſt la plus douce des langues Orientales. Les Turcs ont la même délicateſſe d'organes pour ſentir & exiger la proſodie la plus agréable ; ils adouciſſent, comme les Italiens, l'*u* voyelle ſi rude à prononcer, & ſont de la plus grande ſenſibilité pour ce qui flatte & affecte l'oreille. Les Perſans, les Turcs, & les Italiens, qui ſe ſont répandus en Grèce, n'ont pu vicier la prononciation des Grecs. On n'en accuſera pas aujourd'hui les Ruſſes qui profeſſent la même religion, & parlent une langue auſſi douce, & peut être auſſi riche que celle des Grecs leurs protégés.

Le cri des moutons, le *bé bé* répété par Euſtache, &c. & ajoutons, pour égayer un peu le ſérieux d'une matière auſſi ſèche, par Agnelet (1)

(1) L'Avocat Patelin.

de la Comédie ; ce cri, d'après lequel vous allez dire auſſi : *Mon père a tort*, enfin, *genus omne balantum*, que les Latins, imitateurs des Grecs, auroient dû appeller *belantum*, comme nous qui faiſons bêler les moutons ; ce cri eſt le plus fort argument qu'on oppoſe à l'Alphabet des Grecs modernes. Auſſi, M. Larcher, armé de ce bouclier, chante l'hymne de la victoire ; il n'a plus le même ton qu'il a pris en commençant, & il inſulte un peu au vaincu, en lui diſant : « M. » Guys fera bien de nous apprendre, ſi les » moutons de Grèce diſent, *vi*, *vi* (1) ».

Les moutons ont par-tout le même langage, & ne diſent pas toujours ce qu'on leur fait dire (2) ; il ne ſeroit pas juſte d'en entendre un ſeul, ſi je produiſois :

Robin, mouton qui par la ville
Me ſuivroit pour un peu de pain (3).

Mais ſuivons le troupeau que le berger ramène le ſoir au bercail, lorſque les jeunes agneaux, qui y ſont enfermés, appèlent les brebis qui

(1) Page 304.

(2) Les enfans leur font dire *mè*.

Hoc diſcunt omnes ante alpha & beta puellæ.

Juven. Sat. 14.

(3) Fable de La Fontaine, Liv. IX. Le berger & ſon troupeau.

leur répondent. Nos juges ſont des arbitres conciliateurs qui donnent raiſon à l'un & à l'autre. Ecoutons : ils ne diſent pas *vi*, *vi*, cela eſt vrai ; pour quatre qui crient *bé*, il y en a quatre autres qui répondent *vé*. Ils m'accordent la première lettre, l'autre eſt toute entière, & *unâ voce* pour M. Larcher. J'ai ſuivi le troupeau plus d'une fois pour faire cette obſervation, en prenant des compagnons neutres & attentifs.

Je ne reviendrai pas à nos moutons ; mais je voudrois, pour achever de me juſtifier, prier M. Larcher d'obſerver, que la langue Grèque qu'il poſſède ſi bien, a été celle de la Muſique la plus parfaite des anciens, celle des Rapſodes, qui chantoient les beaux vers d'Homère, & celle des oreilles les plus délicates ſur la proſodie, le rithme & l'expreſſion ; ſi délicates, dis-je, que Périclès, & Timothée, lorſqu'il leur arrivoit de mal prononcer en parlant en public, étoient interrompus par les murmures de l'aſſemblée (1) ; ſi délicates enfin, que les Athéniens, dans un extrême beſoin d'argent, refuſèrent celui qu'un étranger leur offroit,

(1) Mémoires ſur les accens de la langue Grèque, par M. l'Abbé Arnaud. Tom. II. des Mém. de l'Acad. des Inſcriptions & Belles-Lettres, pag. 43.

parce qu'en l'offrant il avoit dit un mot pour l'autre (δανέιω, au lieu de δανέισω) il avoit excité la risée, & même l'indignation des emprunteurs. La prononciation la plus douce de de cette langue, celle qui flatte le plus, celle enfin adoptée par les Grecs, a dû me paroître la meilleure, & la plus ancienne. Si je suis dans l'erreur, cette erreur m'est commune avec ceux qui devroient nous juger & nous éclairer sur ce point (1):

Je dirai au Traducteur de Xénophon, en l'invitant à prononcer comme les habitans de Chio, & d'Athènes:

(2) Souffrez que tous les Grecs vous parlent par ma voix.

---

(1) « J'estime qu'en défendant l'opinion du *vita* contre le *beta* » de M. Larcher, vous auriez pu dire que le *bêd* du comique » Grec qu'il allègue, ne prouve pas le *beta*, parce que le *b* man- » quant à la langue Grèque, l'Auteur peut s'être servi de la » lettre la plus approximative. Les Grecs aujourd'hui suppléent » au *b* dans l'usage des mots Turcs qui l'exigent, en employant » l'*m* & le *p* réunis *mp*, ce qui rend en effet un peu mieux que *v*. » C'est ainsi que les Arabes, qui n'ont point de *p*, se servent du » *b* & du *v* au besoin, & que les Italiens, qui ne peuvent écrire » *cha* comme au mot *Pacha*, écrivent *pascia*, ce qui fait *paschia* » pour nous.

Cette note est de M. le Comte de S. Priest, Ambassadeur du Roi, près la Porte Ottomane.

(2) Racine, dans Andromaque.

Leur langue, leur prononciation, leurs uſages, ſont les ſignalemens auxquels vous les reconnoîtriez, en diſtinguant aiſément un Grec des autres nations, qui, dans ſon pays, porte le même uniforme.

J'invite donc un François (1) à prononcer le grec comme les Grecs le prononcent. Mais l'Académicien François, qui a de bonnes raiſons pour perſiſter dans ſon opinion, me répétera ce qu'il a écrit ſur ce ſujet; (il ajoutera, car c'eſt ainſi que bien des diſputes littéraires finiſſent), en me répondant comme Pyrrhus à Oreſte,

(2) . . . . . Je ne vous retiens plus,
Et vous pouvez aux Grecs annoncer mon refus.

---

(1) Je lis & prononce, diſoit Ménage, le Grec de la manière que toute la Grèce le lit, & le prononce aujourd'hui. Il ſeroit bon que ceux qui liſent, & qui prononcent autrement, fuſſent fondés en autorité; particulièrement pour la prononciation de l'ηϊα, mais je ne vois pas pourquoi ils prononcent les diphthongues avec un double ſon. Les François prononcent-ils de même dans notre langue? Je leur demande s'ils veulent s'oppoſer à un uſage reçu par toute une nation qui s'entend mieux elle-même avec l'irrégularité qu'ils lui reprochent, qu'ils ne s'entendent entr'eux avec leur réforme, &c.

Ménag. T. I, p. 334.

(2) Racine, dans Andromaque.

Je préviens ce dernier mot, parce que je ne puis eſpérer de me vanter, ni d'avoir combattu, ni d'avoir converti M. (1) Larcher, mais je dois être flatté d'avoir trouvé toute l'honnêteté Françoiſe, dans ſa critique & ſes corrections. Je voudrois lui offrir un hommage public de ma reconnoiſſance & des ſentimens qu'il inſpire à ſes lecteurs.

Hæc memini, & victum fruſtra contendere Thyrſin.
Virg. Buc. Ec. 8.

---

(1) Je ne plaide pas comme l'éloquent Ulyſſe, & je ne me flatterois pas d'obtenir ce que lui accorda l'Enchantereſſe Circé pour ſes Compagnons. Il obtint qu'on rendroit à ſes Grecs leur figure.

La Font. Liv. 2, Fable des Compagnons d'Ulyſſe.

Fin du ſecond Tome.

TABLE

DES LETTRES ET DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

LETTRE XXXVI. *Architecture Moderne*, Pag. 1.
LETTRE XXXVII. *Inſcription découverte ſur une des portes de Conſtantinople*, 11
LETTRE XXXVIII. *A M. de Peyſſonel, Conſul de France à Smyrne*, 18
LETTRE XXXIX. *De la Muſique chez les Grecs*, 21
LETTRE XL. *Sur la Peſte*, 42
LETTRE XLI. *Sur l'Amour de la Patrie chez les Grecs*, 91
LETTRE XLII. *A M. le Chevalier de S. Prieſt, Ambaſſadeur du Roi à la Porte Ottomane ; ſur l'Adoption des Grecs*, 117
LETTRE XLIII. *A M. D.... ſur quelques uſages Grecs qui ſe retrouvent à Marſeille*, 149
LETTRE XLIV. *A M. N.... ſur l'état actuel des Grecs*, 156
LETTRE XLV. *Sur un Proverbe Grec, & ſur les malheurs qui ſe ſuccèdent*, 164
LETTRE XLVI. *Aux Enfans de l'Auteur*, 187

Réponſe d'Alphonſe Guys, à la Lettre précédente, 213

VOYAGE DE MARSEILLE A SMYRNE, ET DE SMYRNE A CONSTANTINOPLE.

LETTRE I. *écrite de l'Iſle Mélos, ou Milo dans l'Archipel*, 215
LETTRE II, 224
LETTRE III, 236

JOURNAL D'UN VOYAGE DE CONSTANTINOPLE A SOPHIE.

LETTRE I, 245
LETTRE II, 251
LETTRE III, 254
LETTRE IV, 255
LETTRE V, 257
LETTRE VI, 259
LETTRE VII, 261
LETTRE VIII, 263
LETTRE IX, 266
LETTRE X, 267
LETTRE XI, 269
LETTRE XII, 270
LETTRE XIII, 272

LETTRE XIV, 273
LETTRE XV, 274
LETTRE XVI, 275
LETTRE XVII, 278
LETTRE XVIII, 281
LETTRE XIX, *Ibid.*
LETTRE XX, 284
LETTRE XXI, 288
LETTRE XXII, 290
LETTRE XXIII, 293
LETTRE XXIV, 294
LETTRE XXV, 297
LETTRE XXVI, 300
LETTRE XXVII, 301
LETTRE XXVIII, 307
LETTRE XXIX, 310
LETTRE XXX, 315
LETTRE XXXI, 317

EXTRAIT de la Relation d'un Voyage de M. Guys l'aîné, en Grèce, & en Barbarie, 319

A Monſieur Guys l'aîné. Smyrne, 339
Pharſale. Livre IX, 342
Traduction de M. de Marmontel, 343
Traduction, 345

Traduction de Brébeuf, 349
Traduction de M. de la Harpe, 350
LETTRE II. *A M. Guys l'aîné*, 352
LETTRE III. *A M. Guys l'aîné*, 369

Fin de la Table.

ERRATA

du premier Volume.

Page 5, ſi, *liſez* s'y.
P. 15, Foſeca, *liſez* Fonſeca.
P. 111, Lycas, *liſez* Lycus.
P. 112, ὄπισθε, *liſez* ὄπισθεν.
P. 164, j'en ſuis ſi étonné, *liſez* j'en fus ſi, &c.
P. 168, Note (2) à tranſporter au commencement de la note 3, p. 170. *On peut citer ici le paſſage de Suetone.*
P. 170, o ſuccès, *liſez* des ſuccès.
P. 177, 178, geranuleus, *liſez* geranulcus.
P. 366, les ſerments des jeunes Grecques, *liſez* le ſerment.

ERRATA

du ſecond Volume.

PAGE 78, Monſieur Mugy, *liſez* M. Magy.
P. 94, Note (1), chez les Grecs, *lif.* les Genes.
P. 163, Note, an vittus, *lif.* an irthès.
P. 236, Voiſin du naufrage, *lif.* voiſins.
P. 237, Θαλασσα, *lif.* Θαλασσα.
P. 301, le mont Vilos, *lif.* Vitos.
P. 302, le Bacha, *lif.* Pacha.
P. 307, Joldack, *lif.* ioldach.
P. 348, de ſes traduc, *lif.* traducteurs.
P. 366, d'une longueur, *lif.* longévité.